



ANECDOTES

LITTÉRAIRES.

TOME SECOND.



ANECDOTES

LITTÉRAIRES,

OU

HISTOIRE

DE CE QUI EST ARRIVÉ DE
plus singulier , & de plus intéressant aux
Ecrivains François, depuis le renouvellement
des Lettres sous François I. jusqu'à nos jours.

TOME SECOND.

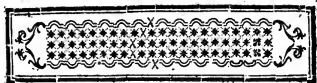


A PARIS,

Chez { DURAND, rue Saint Jacques , au
Griffon.
PISSOT, Quay des Augustins ;
à la Sagesse.

M. DCC. L.

Avec approbation & Privilège du Roi.



ANECDOTES LITTERAIRES.

PIERRE CORNEILLE,
*né à Rouen l'an 1606 , mort
en 1684.*

I.



CORNEILLE se mit d'abord au Barreau sans goût & sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent : Et ce fut l'amour qui le fit naître. Un jeune homme de ses amis amoureux d'une Demoiselle de Rouen , le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus

Tome II.

A

agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas , & sur ce léger sujet il fit une Comédie.

II.

CORNEILLE est Auteur de la piece intitulée , l'Occasion perdue & recouvrée. Cet ouvrage étant parvenu jusqu'au Chancelier Séguier, ce Magistrat envoya chercher Corneille & lui dit , que cette piece ayant porté scandale dans le public , & lui ayant acquis la réputation d'un homme débauché , il falloit qu'il lui fit connoître que cela n'étoit pas , en venant à confesse avec lui. Il l'avertit du jour. Corneille y alla. Le P. Paulin du Tiers-Ordre de S. François , lui donna pour pénitence de traduire en vers quelque chose de l'Imitation de J. C. Charpentier donne cette origine à cette traduction. La plûpart des Ecrivains lui en donnent une autre,

III.

CORNEILLE se maria singulièrement. Il se présenta un jour plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit toujours: Il lui répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, & il dit au Cardinal, qu'il aimoit passionnément une fille du Lieutenant Général d'Andely, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son pere. Le Cardinal voulut que ce pere si difficile vînt lui parler à Paris. Il arriya tout tremblant d'un ordre si imprévu, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit.

La premiere nuit de ses nûces qui se firent à Rouen, Corneille fut si malade que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort. Beaucoup de gens ont

ANECDOTES

cru que Ménage avoit fait courir ce bruit, pour pouvoir mettre dans son Epitaphe tout ce qu'il avoit recueilli dans les Anciens, sur la mort d'un grand Poëte,

IV.

L'ABBE' d'Aubignac, rapporte que Corneille lut une de ses Tragédies à Colletet. Celui-ci, tout mauvais Poëte qu'il étoit, condamna plusieurs Vers comme rudes, obscurs, ou mal construits. Corneille en demeura d'accord, sans néanmoins vouloir les corriger, parce, disoit-il, qu'ils étoient payés comme les autres,

V.

CORNEILLE lisoit tout à fait mal ses Vers. Il reprochoit un jour à Bois-Robert qu'il avoit mal parlé d'une de ses pieces étant sur le Théâtre. Comment pourrois je avoir mal parlé de vos Vers sur le Théâtre, lui dit Bois-Robert, les ayant trouvés admirables dans le tems que vous les barbouilliez en ma présence?

VI.

LA conversation de Corneille étoit pesante & sans agrément ; ce qui fit dire à une grande Princesse qui avoit désiré de le voir & de l'entretenir , qu'il ne falloit point l'écouter ailleurs qu'à l'Hôtel de Bourgogne.

VII.

CORNEILLE parloit peu, même sur la matiere qu'il entendoit parfaitement ; & quand on lui reprochoit qu'il se négligeoit un peu trop dans la conversation , il répondoit ordinairement : je n'en suis pas moins Pierre Corneille.

VIII.

CE grand Poëte jouït des honneurs les plus singuliers. Il avoit sa place marquée au Théâtre. Lorsqu'il y alloit, tout le monde se levoit par respect, & le Parterre frappoit des mains.

IX.

UNE espece de Gouverneur qu'on avoit envoyé d'Allemagne à Paris, avec deux Gentils-Hommes de distinction, pour veiller à leur conduite, écrivit à leur pere. Je laisse lire *Moliere* à vos fils, parce qu'il est assez divertissant; mais je leur ai conseillé de laisser *Corneille* & *Racine*, pour s'attacher au Théâtre de *Gherardi*, à cause de la belle morale.

X.

LA devise de *Corneille* étoit : *Ex mihi res non me rebus submittere conor.*

XI.

JAMAIS piece de Théâtre n'eut un aussi grand succès que le *Cid*. Je me souviens, dit M. de Fontenelle, d'avoir vû en ma vie un homme de guerre & un Mathématicien, qui de toutes les Comédies du monde ne connoissoient que le *Cid*. L'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pu empê-

cher le nom du Cid , d'aller jusqu'à eux. Corneille avoit dans son cabinet cette piece traduite en toutes les langues de l'Europe , hormis l'Esclavone & la Turquie. On la faisoit apprendre aux enfans ; & en plusieurs Provinces du Royaume , il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Le Cardinal de Richelieu souhaita de passer pour Auteur de cette piece ; Corneille qui aimoit la gloire plus que l'argent , n'y voulut pas consentir. Le tout puissant Ministre prit alors le parti de la faire examiner par l'Académie. Toutes les critiques qu'on a faites du Cid ont abouti à dire , que toutes les regles du Théâtre y étoient violées. Les Partisans de Corneille en conviennent : mais de là même ils tirent un argument invincible contre ses adversaires. Cette piece , malgré ses énormes défauts , disent-ils , regne sur nos Théâtres depuis plus d'un siècle ; il faut donc qu'il y ait des beautés supérieures à tout ce qui a jamais paru.

XII.

LORSQUE Corneille publia *les Horaces*, il courut un bruit qu'on feroit encore des observations & un nouveau jugement sur cette piece. Horace, dit l'Auteur, fut condamné par les Duumvirs; mais il fut absous par le peuple.

XIII.

MADemoiselle Dúclos a joué avec succès le rôle de Camille. Un jour qu'après ses imprécations contre Rome victorieuse, elle sortoit du Théâtre avec une sorte de précipitation, elle s'embarassa dans la queue traînante de sa robe, & tomba. L'Acteur plus civil qu'il ne convenoit à la fureur d'Horace outré de tous les propos injurieux de sa sœur, ota son chapeau d'une main, & lui présenta l'autre pour la relever & pour la conduire avec une grace affectée dans la coulisse; où ayant remis son chapeau, & tiré son épée, il parut la tuer avec

L I T T E R A I R E S. 9

brutalité. Baron, dit l'Abbé Nadal, qui rapporte l'Anecdote, n'eût pas fait certainement la même faute que Beaubourg ; il eût profité de l'occasion en grand Comédien qui joüoit avec noblesse, & il n'eût pas manqué de la tuer dans la chute même. La singularité de l'accident eût corrigé peut être l'atrocité de l'action, & la faute même du Poëte.

X I V.

LA Tragédie de Cinna a fait sur le cœur de Louis XIV, une impression bien honorable à ce beau Poëme. Tout le monde fait que le Chevalier de Rohan avoit conspiré contre l'Etat, & que le Roi refusa constamment sa grace. Ce grand Prince vit représenter Cinna la veille du jour où l'on devoit exécuter le Chevalier ; & il en fut si frappé, qu'il a avoué depuis que si on eût saisi cet instant pour lui parler en faveur du criminel, il auroit accordé tout ce qu'on auroit voulu.

Corneille avoit destiné la dédicace de *Cinna* au Cardinal Mazarin ; mais ayant sù que ce Ministre ne lui feroit point de présent , il prit le parti de l'adresser à M. de Montoron qui lui donna mille pistoles. On a depuis appelé les épitres dédicatoires qui sont lucratives , des épitres à la Montoron.

X V.

AVANT que l'on jouât *Polieucte* , Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet , souverain tribunal des affaires d'esprit en ce tems-là. La piece y fut applaudie autant que le demandoit la bienséance & la grande réputation que l'Auteur avoit déjà. Mais quelques jours après , Voiture vint trouver Corneille & prit des tours fort délicats , pour lui dire que *Polieucte* n'avoit pas réussi comme il pensoit , que surtout le Christianisme avoit déplu. Corneille allarmé voulut retirer sa piece d'entre les mains des Comédiens qui l'apprennent : mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entr'eux qui n'y jouoit point.

XVI.

MADAME la première Dauphine disoit en admirant Pauline dans Polieucte : Eh bien ! ne voilà-t'il pas la plus honnête femme du monde , qui n'aime point du tout son mari ?

XVII.

PEU de tems après que Corneille eut donné Polieucte , la Serre si connu par les satyres de Despréaux , fit représenter sa Tragédie de Thomas Morus. On y suoit , dit la Serre , au mois de Décembre , & l'on tua quatre portiers de compte fait , la première fois qu'elle fut jouée. Voilà ce qu'on appelle de bonnes pieces. M. Corneille n'a point des preuves si puissantes de l'excellence des siennes ; & je lui céderai volontiers le pas , quand il aura fait tuer cinq portiers en un seul jour.

Ce la Serre est le même , qui , étant un jour aux conférences que Richesource faisoit sur l'éloquence , l'alla

12. ANECDOTES

embrasser en lui disant : Ah ! Monsieur, je vous avoue que depuis vingt ans, j'ai bien débité du galimathias : mais vous venez d'en dire plus en une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie.

XVIII.

LA plus ingénieuse critique qui ait été faite de Pompée, est celle d'une Dame très spirituelle, qui disoit que cette piece lui paroissoit belle, & qu'elle n'y trouvoit qu'une chose à reprendre, c'est qu'il y avoit trop de Héros. Cette expression singulière, renferme une pensée fort délicate. Elle entendoit par ce mot de Héros, des personnages qui attiroient son admiration & sa pitié, & ne sachant pour qui prendre parti ; l'émotion qu'elle recevoit de chacun d'eux n'étoit ni assez distincte ni assez vive pour l'attacher autant qu'elle l'auroit voulu.

XIX.

CORNEILLE a écrit que pour trou-

L I T T E R A I R E S. 13

ver la plus belle de ses pieces , il fal-
loit choisir entre Rodogune & Cin-
na ; & ceux à qui il en a parlé ont
démêlé sans beaucoup de peine , qu'il
étoit pour Rodogune.

X X.

L'ABBÉ Pelegrin disoit qu'Héra-
clius étoit le désespoir de tous les Au-
teurs Tragiques. Despréaux appelloit
la Tragédie d'Héraclius un Logogri-
phe.

X X I.

MONSIEUR de Turenne , s'étant
trouvé à une représentation de Serto-
rius , s'écria à deux ou trois endroits
de la piece : Où donc Corneille a-t'il
appris l'art de la guerre ?

X X I I.

LE Maréchal de Grammont dit à
l'occasion d'Othon , que Corneille de-
vroit être le Breviaire des Rois. Et
M. de Louvois , qu'il faudroit un par-
terre composé de Ministres d'Etat
pour juger cette piece,

XXIII.

CORNEILLE eut à se louer & à se plaindre du Cardinal de Richelieu. Aussi fit-il à la mort de ce grand Ministre des vers où il l'envifageoit d'un côté comme son ennemi, & de l'autre comme son bienfaiteur.

Qu'on parle bien ou mal du fameux Cardinal,

Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien,

XXIV.

Qui fera assez hardi pour nous dire que nous vieillissons. Corneille quoique chargé de lauriers, ne vouloit pas croire que l'heure de la retraite fût arrivée pour lui, & il prit en mauvaise part ces deux Vers de l'art Poétique.

[Que Corneille pour lui ranimant son audace,

Soit encore le Corneille & du Cid & d'Horace.

L I T T E R A I R E S. 15
Ne le suis-je pas toujours, disoit-il ?

XXV.

LORSQU'IL meurt un Académicien, on lui fait un Service aux frais de ceux qui sont actuellement Directeur & Chancelier. Il arriva que Corneille étant mort la nuit du dernier de Septembre au premier Octobre ; l'Abbé de Lavau & Racine se disputèrent l'honneur de lui rendre les devoirs funebres. J'étois encore Directeur quand Corneille est mort, disoit l'Abbé de Lavau ; & moi , disoit Racine , j'ai été nommé Directeur le jour même de sa mort , avant que le Service pût être fait. On décida en faveur de l'Abbé de Lavau : & c'est ce qui donna lieu à ce mot de Benferade où le double sens est assez visible. Si *quelqu'un de nous* , dit-il à Racine , *avoit pû prétendre d'enterrer Corneille ; c'étoit vous Monsieur , cependant vous ne l'avez pas fait,*

XXVI.

MONSIEUR le Duc de Bourgogne disoit que Corneille étoit *plus homme de génie*, Racine *plus homme d'esprit*.

XXVII.

CORNEILLE est presque le seul de nos Poètes auquel les Anglois rendent justice. Ils regardent Moliere, Lafontaine, Racine, Despréaux, Rousseau, plutôt comme de grands Ecrivains que comme de grands Poètes. Corneille seul leur paroît parler véritablement le langage des Dieux. Nos Compatriotes, disoit un Lord, sont aussi mauvais politiques que les François sont mauvais Poètes. Nous de notre côté nous appliquons aux Anglois le mot de Pétrone; vous parlez plus en Poètes qu'en hommes: *Plus Poetice quam humane locutus es*; & nous disons d'eux en particulier ce que le Duc de Buckingham dit de tous les Poètes en général.

Pour un seul d'inspiré dix seront possédés.

CLAUDE

CLAUDE EMANUEL

*LULLIER, surnommé CHAPELLE,
né près de Paris l'an 1621, mort
en 1686.*

I.

CHAPELLE étoit l'homme le plus agréable & le plus voluptueux de son siècle. Un jour qu'il étoit à table chez un de ses amis à Paris ; un Seigneur qui revenoit de la Cour arriva au milieu du repas, & prit brusquement sa place auprès de Chapelle qu'il ferroit un peu. Ce Seigneur, après avoir débité quelques nouvelles, vint à parler des Poètes qui avoient la hardiesse de faire des chansons contre quelques personnes de Condition, & dit en même tems : Si je les connoissois, je leur donnerois volontiers vingt coups de canne. Chapelle fatigué de ces discours, & inquiet de n'être pas à son aise à ta-

*Tome II.***B**

ble, se leve en présentant le dos & lui dit : Frappe & va-t'en. Ce Seigneur étonné du ton dont Chapelle avoit prononcé ces paroles, en sentit la force ; il lui fit beaucoup d'honnêtetés & le ferra moins.

II.

UN jour que Chapelle dînoit en nombreuse compagnie chez le Marquis de Marfilli , dont le Page pour tout domestique servoit à boire , il souffroit qu'on ne lui versât pas aussi souvent qu'on le faisoit ailleurs ; la patience lui échappa à la fin : Eh ! je vous prie , dit-il , Marquis , donnez-nous la monnoie de votre Page.

III.

DESPRÉAUX qui étoit ami de Chapelle , l'ayant rencontré un jour auprès du Palais , lui dit que le penchant qu'il avoit pour le vin lui faisoit tort ; Chapelle parut touché du discours de Despréaux. Il le remercia de ses conseils ; mais malheureuse-

ment il se trouva un cabaret vis-à-vis l'endroit de leur conférence, & Chapelle invita Despréaux d'y entrer pour s'asseoir, & pour suivre plus commodément la conversation qu'ils avoient commencée. Despréaux ne put s'en dispenser pour achever la conversion de Chapelle. Il fallut bien en entrant au cabaret demander au moins une bouteille de vin, laquelle fut suivie de plusieurs autres. Enfin ces Messieurs, l'un en prêchant, l'autre en écoutant, s'enivrèrent si bien qu'il fallut les porter chez eux.

I V.

CHAPELLE avoit pris de l'inclination pour Mademoiselle Chouars qui avoit de l'esprit, de l'érudition, & du bon vin; il alloit souvent souper chez elle. Un jour la femme de chambre étant entrée après un long repas dans la salle pour desservir, elle trouva sa maîtresse toute en pleurs, & Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison; &

Chapelle lui dit qu'ils pleuroient la mort du Poëte Pindare , que les Medecins avoient tué par des remedes contraires à son état. Il recommença alors le détail des belles qualités de Pindare , d'un air si pénétré , que la femme de chambre oublia ce qu'elle étoit venue faire , & se mit à pleurer avec eux.

V.

LE Duc de Brissac voulant aller passer quelque tems dans ses terres , fit si bien qu'il engagea Chapelle à l'y suivre. Ils arriverent le quatrieme jour à Angers , sur le midi avec dessein d'y passer le reste de la journée. Chapelle avoit dans cette Ville un Chanoine de ses amis chez lequel il alla faire un long & agréable dîné. Le lendemain comme le Duc étoit prêt de monter en carosse pour continuer son voyage , Chapelle lui signifia qu'il ne pouvoit le suivre , qu'il avoit trouvé un vieux Plutarque sur la table de son ami , où il avoit lû à l'ouverture

du Livre, *qui suit les grands, serf devient.* Le Duc de Brissac eut beau lui dire qu'il le regardoit comme son ami, & qu'il seroit absolument le maître chez lui, il n'en put tirer d'autre réponse, sinon que Plutarque l'avoit dit, & que ce n'étoit pas sa faute. Sur cela il quitta le Duc, & s'en revint à Paris.

VI.

CHAPELLE revenant de chez Molière à Auteuil, après avoir bû largement à son ordinaire, eut querelle au milieu de la petite prairie d'Auteuil, avec un valet nommé Godemer, qui le servoit depuis plus de trente ans. Ce vieux domestique avoit l'honneur d'être toujours dans le carrosse de son maître. Il prit fantaisie à Chapelle en descendant d'Auteuil, de lui faire perdre cette prérogative, & de le faire monter derrière son carrosse. Godemer accoutumé aux caprices que le vin caufoit à son maître, ne se mit pas beaucoup en peine d'exécuter ses or-

dres : Celui-ci se met en colere , l'autre se moque de lui ; ils se prennent dans le carrosse. Le cocher descend de son siege pour aller les séparer. Moliere qui étoit à sa fenêtré aperçut les combattans. Il crut que les domestiques de Chapelle l'assomoient , & il accourut au plus vite : Ah Moliere ! lui dit Chapelle , puisque vous voilà , jugez si j'ai tort : Ce coquin de Godemer s'est lancé dans mon carrosse , comme si c'étoit à un valet de figurer avec moi. Vous ne savez ce que vous dites , répondit Godemer. Monsieur fait que je suis en possession du devant de votre carrosse depuis plus de trente ans ; pourquoi voulez-vous me l'ôter aujourd'hui sans raison ? Vous êtes un insolent qui perdez le respect , reprit Chapelle , si j'ai voulu vous permettre de monter dans mon carrosse , je ne le veux plus ; je suis le maître , & vous irez derriere ou à pié. Y a-t'il de la justice à cela , répliqua Godemer ? Me faire aller à pié présentement que je suis vieux , & que

je vous ai bien servi pendant si longtemps ! il falloit m'y faire aller pendant que j'étois jeune : j'avois des jambes alors ; mais à présent je ne puis plus marcher : en un mot , comme en cent , vous m'avez accoûtumé au carrosse , je ne puis plus m'en passer , & je serois déshonoré si l'on me voyoit aujourd'hui derriere. Jugez-nous, Moliere , je vous prie , ajoûta Chapelle ; j'en passerai par tout ce que vous voudrez. Eh bien ! puisque vous vous en rapportez à moi , dit Moliere , je vais tâcher de mettre d'accord deux si honnêtes gens. Vous avez tort , dit-il à Godemer , de perdre le respect envers votre maître qui peut vous faire aller comme il voudra ; il ne faut pas abuser de sa bonté. Ansi je vous condamne à monter derriere son carrosse jusqu'au bout de la prairie ; & là vous lui demanderez fort honnêtement la permission d'y rentrer. Je suis sûr qu'il vous la donnera. Parbleu , s'écria Chapelle , voilà un jugement qui vous fera honneur dans le monde : tenez ,

Moliere, vous n'avez jamais donné une marque d'esprit si brillante. Oh bien ! ajouta-t'il, je fais grace entiere à ce maraut, en faveur de l'équité avec laquelle vous venez de nous juger. Ma foi, Moliere, ajouta-t'il, je vous suis obligé ; car cette affaire-là m'embarraffoit, elle avoit sa difficulté. Adieu, mon cher ami, tu juges mieux qu'homme de France.

V I I.

CHAPELLE soupoit un soir tête à tête, avec le Maréchal de * *. Quand ils eurent un peu bû ils se mirent à faire des réflexions sur les miseres de cette vie, & sur l'incertitude de ce qui la doit suivre. Ils convinrent que rien au monde n'étoit si dangereux que de vivre sans Religion : mais ils trouvoient en même-tems qu'il n'étoit pas possible de passer en bon Chrétien un grand nombre d'années, & que les Martyrs avoient été bienheureux de n'avoir eu que des momens à souffrir pour gagner le Ciel. Là-dessus Chapel-
pelle

pelle imagina qu'ils feroient fort bien l'un & l'autre de s'en aller en Turquie prêcher la Religion Chrétienne. On nous prendra, disoit-il, on nous conduira à quelque Bacha. Je lui répondrai avec fermeté; vous ferez comme moi, M. le Maréchal : on m'empalera, on vous empalera après moi, & nous voilà en Paradis. Le Maréchal trouva mauvais que Chapelle se mît ainsi avant lui : C'est moi, dit-il, qui suis Maréchal de France & Duc & Pair, à parler au Bacha, & à être martyrisé le premier, & non pas à un petit compagnon comme vous. Je me moque du Maréchal & du Duc, répliqua Chapelle; sur cela M. de * lui jette son assiette au visage. Chapelle se jette sur le Maréchal, ils renversent tables, buffets, sieges; on accourt au bruit. On peut penser quelle scene ce fut de leur entendre expliquer le sujet de leur querelle, & conter chacun leurs raisons.

VIII.

UN jour que Chapelle soupoit chez Ségrais avec plusieurs gens de Lettres, Despréaux y lut quelques morceaux de son Lutrin. Dans la chaleur du repas ; Chapelle critiqua fortement Despréaux ; celui-ci lui dit : *Tais-toi , Chapelle , tu es ivre : Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes vers ,* répliqua Chapelle,

R E N É R A P I N ,
né à Tours l'an 1621 , mort
en 1687.

I.

LE Père Rapin Jésuite , écrivoit au Comte de Buffi ce mot de Ciceron : Si vous vouliez jeter les yeux sur le manuscrit que je vous envoie , je pourrois mériter des applaudissemens : *Si te haberemus otiosum clamores faceremus.* Le Comte lui répondit : Vous avez bien lû au moins votre

Cicéron : *Habuiſti illum otioſum , idcirco clamores facis.*

I I.

DUPERIER & Santeuil parierent un jour à qui feroit mieux des Vers Latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au Pere Rapin. Ils le trouverent qui ſortoit de l'Eglife. Ce Jéſuite après leur avoir fait honte de leur vanité, leur dit que les Vers ne valloient rien, rentra dans l'Eglife d'où il ſortoit, & jetta dans le Tronc l'argent qu'ils lui avoient conſigné.

I I I.

LE Pere Rapin publioit alternativement des Ouvrages de Littérature & de Piété: Cette variété a fait dire à l'Abbé de la Chambre, que ce Jéſuite ſervoit Dieu & le monde par ſémeſtre.



JEAN-BAPTISTE LULLY,
*né à Florence l'an 1633 , mort
en 1687.*

I.

LULLY vint en France à l'âge de douze ans. Il y fut mené par le Chevalier de Guise, que Mademoiselle avoit prié de lui choisir un petit Italien qui pût l'amuser. Quand cette Princesse l'eut vû, elle ne le trouva pas à son gré, & elle le relégua dans sa cuisine. Lully qui avoit appris autrefois un peu de musique, y trouva par hasard un violon & s'en amusa. Le Comte de Nogent l'entendit un jour, lui trouva du talent & de la main, & en informa aussitôt la Princesse qui lui donna un Maître pour le perfectionner. Dans ces circonstances Mademoiselle lâcha un pet qui fit grand bruit, & qui occasionna les Vers suivans.

Mon cœur outré de déplaisirs

Etoit si gros de ses soupirs ,
 Voyant votre cœur si farouche ,
 Que l'un d'eux se voyant réduit
 A ne pas sortir par la bouche ,
 Sortit par un autre conduit.

Lulli eut l'imprudence de faire un air sur ces paroles. La chose devint publique ; & ce Musicien fut congédié. Ce narré ne s'accorde pas avec celui qu'on va voir , & qui est rapporté par un Auteur qui paroît bien instruit.

II.

LULLI étant jeune & simple page de Mademoiselle , entendit que cette Princesse qui se promenoit dans les jardins de Versailles , disoit à d'autres Dames : Voilà un pié d'estal vuide sur lequel on auroit dû mettre une statue. La Princesse ayant continué son chemin ; Lulli se déshabilla entierement , cacha ses habits derriere le pié d'estal , & se plaça dessus ; attendant dans l'attitude d'une statue que la Princesse repassât. Elle revint en effet quel-

que tems après, & ayant apperçu de loin une figure dans l'endroit où elle fouhaitoit qu'on en plaçât une, elle ne fut pas médiocrement surprise. Est-ce un enchantement, dit-elle, que ce que nous voyons ? Elle avança insensiblement, & ne reconnut la vérité de cette aventure que lorsqu'elle fut très-proche de la figure. Les Dames & les Seigneurs qui accompagnoient la Princesse voulurent faire punir sévèrement la statue, mais elle lui pardonna en faveur de la saillie singulière : & cette folie qui sembloit devoir perdre Lully, fut le premier pas qui le conduisit à la fortune.

III.

LULLY réussissoit admirablement dans les contes obscènes : hors de-là, il n'avoit point de conversation. Molière le regardoit comme un excellent pantomime, & lui disoit assez souvent, *Lully, fais nous rire.*

IV.

LULLY disoit d'un air qu'il avoit fait pour l'Opéra , & qu'on chantoit à la Messe : Seigneur je vous demande pardon , je ne l'avois pas fait pour vous.

V.

ON donna à Lully un Prologue d'Opéra que l'on trouvoit excellent : La personne qui le lui présenta , le pria de le vouloir bien examiner devant elle. Lorsque Lully fut au bout , la personne lui demanda s'il n'y trouvoit rien à redire ? Je n'y trouve qu'une lettre de trop , répondit-il ; c'est qu'au lieu qu'il y a fin du Prologue , il devroit y avoir si du Prologue.

VI.

LORSQUE Lully eut été choisi pour Sur-Intendant de la musique du Roi , il négligea si fort le violon , qu'il n'en avoit pas même chez lui. Il n'y avoit que M. le Maréchal de Grammont qui trouvât le secret de lui en faire jouer.

quelquefois , par le moyen d'un domestique qui en jouoit mal en présence de Lully. Aussitôt celui-ci lui arrachoit le violon des mains , il s'échauffoit & ne le quittoit qu'à regret.

VII.

LOUIS XIV. fut si content de l'Opéra d'Isis, qu'il fit rendre un Arrêt du Conseil, par lequel il est permis à un homme de Condition de chanter à l'Opéra & d'en retirer des gages sans déroger. Cet Arrêt a été enregistré au Parlement de Paris.

VIII.

LES ennemis de Lully l'accusoient de devoir le succès de sa musique à Quinaut. Ce reproche lui fut fait un jour par ses amis mêmes qui lui dirent en plaisantant, qu'il n'avoit pas de peine à mettre en chant des vers foibles ; mais qu'il éprouveroit bien plus de difficulté si on lui donnoit des vers pleins d'énergie. Lully animé par cette plaisanterie , & comme saisi d'en-

— enthousiasme ; court à un clavecin , & après avoir cherché un moment ses accords , chante ces quatre vers d'Iphigénie qui sont des images , ce qui les rend plus difficiles pour la musique , que des vers de sentiment.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle
Portera sur ma fille une main criminelle ,
Déchirera son sein , & d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les
Dieux.

Un des Auditeurs a raconté , qu'ils se crurent tous présents à cet affreux spectacle , & que les tons que Lully ajoutoit aux paroles leur faisoient dresser les cheveux à la tête.

IX.

L'AUTEUR de la vie de Quinault rapporte le fait qui va suivre & dans les mêmes termes. Il y avoit longtemps que le Roi avoit donné des Lettres de Noblesse à Lully. Quelqu'un lui alla dire qu'il étoit bienheureux.

que le Roi l'eût ainsi exempté de suivre la route commune , qui est qu'on aille à la Gentil - hommerie par une charge de Secrétaire du Roi ; que s'il avoit eu à passer par cette porte , elle lui auroit été fermée , & qu'on ne l'auroit pas reçu. Un homme de cette Compagnie s'étoit vanté qu'on refuseroit Lully s'il se présentoit , à quoi les grands biens qu'il amassoit faisoit juger qu'il pourroit songer un jour. Lully avoit moins d'ambition , que de noble fierté à l'égard de ceux qui le méprisoient. Pour avoir le plaisir de morguer ses ennemis & ses envieux , il garda ses Lettres de Noblesse , sans les faire enregistrer , & ne fit semblant de rien. En 1681 , on rejoûa à Saint Germain la Comédie & le Ballet du Bourgeois Gentil - homme , dont il avoit composé la Musique. Il chanta lui-même le personnage de Mufti qu'il exécutoit à merveille. Toute sa vivacité , tout le talent naturel qu'il avoit pour déclamer se déploierent là , & quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix ,

il vint à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le Roi qu'il divertit infiniment, lui en fit des complimens : Lully prit cette occasion : Mais Sire, dit-il, j'avois dessein d'être Secrétaire du Roi : Vos Secrétaires ne voudront plus me recevoir : Ils ne voudront plus vous recevoir, repartit le Monarque, ce sera bien de l'honneur pour eux : allez, voyez M. le Chancelier. Lully alla du même pas chez M. le Tellier, & le bruit se répandit qu'il alloit devenir Secrétaire du Roi. Cette Compagnie & mille gens commentèrent à en murmurer : Voyez-vous, disoit-on, le moment qu'il prend : à peine a-t'il quitté le chapeau de Mufti qu'il ose prétendre à une charge, à une qualité honorable. Ce Farceur encore essoufflé des gambades qu'il vient de faire sur le Théâtre, demande à entrer au sceau. M. de Louvois sollicité par Messieurs de la Chancellerie, & qui étoit de leur Corps, parce que tous les Secrétaires d'Etat doivent être Secrétaires du Roi, s'en of-

fenfa fort. Il reprocha à Lully fa témérité, qui ne convenoit pas à un homme comme lui qui n'avoit pas de recommandations & de services que d'avoir fait rire. Hé, tête bleu, répondit Lully, vous en feriez autant si vous le pouviez ? La Riposte étoit gaillarde. Il n'y avoit dans le Royaume que le Maréchal de la Feuillade & Lully, qui eussent répondu à M. de Louvois de cet air. Enfin le Roi parla à M. le Tellier. Les Secrétaires du Roi étant venus faire des remontrances à ce Ministre, sur ce que Lully avoit traité d'une charge parmi eux, & sur l'intérêt qu'ils avoient qu'on le refusât pour la gloire du Corps. M. le Tellier leur répondit en des termes encore plus désagréables que ceux dont le Roi s'étoit servi. Quand se vint aux provisions, elles furent expédiées à Lully avec des agrémens inouïs. Le reste de la cérémonie s'accomplit avec la même facilité. Aussi fit-il les choses noblement de son côté. Le jour de sa réception, il donna un

magnifique repas aux anciens & aux gens importans de sa Compagnie , & le soir un plat de son métier , l'Opéra où l'on joüoit le triomphe de l'Amour. Ils étoient vingt ou trente , qui y avoient ce jour là , comme de raison les bonnes places ; de sorte qu'on voyoit deux ou trois rangs de gens graves en manteau noir , & en grand chapeau de castor aux premiers bancs de l'Amphithéâtre , qui écoutoient d'un sérieux admirable les menuets & les gavotes de leur confrere le Musicien. L'Opéra apprit ainsi publiquement que son Seigneur s'étant voulu donner un nouveau titre n'en avoit pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur ? Suivi d'un gros de Courtisans , il rencontra bien-tôt Lully à Versailles : Bon jour , mon confrere , lui dit-il , en passant : ce qui s'appella un bon mot de M. de Louvois.

X.

LULLY a laissé à ses héritiers fix cens trente mille livres tout en or. Il avoit acquis tous ses biens dans sa profession ; aussi s'en occupoit-il entièrement : il formoit lui-même ses Acteurs & ses Actrices. Son oreille étoit si fine , que d'un bout de Théâtre à l'autre , il distinguoit le violon qui jouoit faux. Dans la colere que cela lui caufoit , il brisoit l'instrument sur le dos du Musicien. La répétition faite , il l'appelloit , lui payoit son instrument plus qu'il ne valoit , & l'emmenoit dîner avec lui. Il étoit si passionné pour sa Musique , que de son propre aveu , il auroit tué un homme qui lui auroit dit qu'elle étoit mauvaise. Il fit jouer pour lui seul un de ses Opéra que le public n'avoit pas goûté. Cette singularité fut rapportée au Roi , qui jugea que puisque Lully trouvoit son Opéra bon , il l'étoit. Il le fit exécuter. La Cour & la Ville changerent de sentiment : Cet Opéra étoit *Armide*.

X I,

LULLY conserva son humeur enjouée jusqu'à la fin. Lorsqu'il étoit à l'extrémité, le Chevalier de Lorraine l'étant venu voir, & lui marquant la tendre amitié qu'il avoit pour lui, Madame Lully lui dit : Oui vraiment, Monsieur, vous êtes fort de ses amis; c'est vous qui l'avez enivré le dernier, & qui êtes cause de sa mort : Tais-toi, lui dit Lully, ma chere femme; tais-toi, M. le Chevalier m'a enivré le dernier, & si j'en rechape, ce sera lui qui m'enivrera le premier,

X II, -

LULLY se blessa un jour au petit doigt du pié en battant la mesure avec sa canne. Cette blessure qu'on néglegéa d'abord, devint si considérable, que son Medecin lui conseilla de se faire couper le doigt. Malheureusement on retarda l'opération, & le mal gagna insensiblement la jambe. Son Confesseur qui le vit en danger, lui

dit qu'à moins de jeter au feu ce qu'il avoit noté de son Opéra nouveau , pour montrer qu'il se repentoit de tous ses Opéra , il n'y avoit point d'absolution à espérer : Il le fit. Le Confesseur s'étant retiré , M. le Duc vint le voir & lui dit : Quoi ! tu as jetté au feu ton Opéra ? Que tu es fou d'en croire un Janseniste qui rêvoit : paix Monseigneur , paix , lui répondit Lully à l'oreille : je savois bien ce que je faisois : J'en avois une seconde copie. Par malheur cette plaisanterie fut suivie d'une rechute qui l'emporta,

XIII.

MONSIEUR le Cardinal d'Estrées étant à Rome , & louant Corelli sur la belle composition de ses Sonates : C'est Monseigneur , lui répondit le Musicien , que j'ai étudié Lully.



PHILIPPE

PHILIPPE QUINAUT,

*né à Paris l'an 1635 , mort
en 1688.*

I.

LES Comédiens depuis leur établissement à Paris , étoient dans l'usage d'acheter des Auteurs les pièces de Théâtre qu'on leur présentoit , au moyen de quoi le profit de la recette étoit en entier pour eux. Cet usage avoit son inconvénient ; car il arrivoit assez souvent que la pièce ne faisoit pas fortune dans le Public. Aussi les Comédiens mettoient-ils un prix assez modique à leurs emplettes. Quelquefois la réputation de l'Auteur faisoit acheter plus cher l'ouvrage. Tristan pour rendre service à son élève Quinaut, se chargea de lire aux Comédiens la pièce des Rivaux. Elle fut acceptée avec de grands éloges de la part des Acteurs , qui convinrent d'en donner cent écus. Alors Tristan leur

Tome II.

D

apprit que cette Comédie n'étoit point de lui , mais d'un jeune homme appelé Quinaut , qui avoit beaucoup de talent. Cet aveu fit rétracter les Comédiens. Ils dirent à Tristan que la Comédie dont il avoit fait la lecture , n'étant point de sa composition , ils ne pouvoient hasarder plus de cinquante écus sur sa réussite. Tristan insista en vain pour faire revenir les Comédiens à leur première proposition ; enfin il s'avisa d'un expédient pour concilier les intérêts de ces derniers & de Quinaut ; il proposa d'accorder à l'Auteur de la Comédie le neuvième de la recette de chaque représentation pendant le tems que cette piece seroit représentée dans sa nouveauté , & qu'ensuite elle appartiendrait aux Comédiens. Ce moyen fut accepté de part & d'autre , & parut si judicieux , que les Comédiens & les Auteurs ont toujours depuis suivi cette règle. Lorsque les pieces en un acte & en trois , se font dans la suite introduites au Théâtre , les Auteurs sont convenus avec les Co-

II.

TRISTAN engagea Quinaut à entrer chez un Avocat, lequel le chargea un jour de mener une de ses parties, Gentil-Homme d'esprit & de mérite, chez son Rapporteur pour l'instruire de son affaire. Le Rapporteur ne s'étant point trouvé chez lui & ne devant revenir que fort tard; Quinaut proposa au Gentil-Homme de le mener à la Comédie en attendant. A peine furent-ils sur le Théâtre, que tout ce qu'il y avoit de gens de la plus haute qualité vint embrasser Quinaut, & le féliciter sur la beauté de sa pièce (c'étoit l'Amant indiscret) qu'ils venoient voir représenter, disoient-ils, pour la troisième ou quatrième fois. Le Gentil-Homme étonné de ce qu'il entendoit, le fut encore davantage quand on joua la Comédie qui fut également applaudie par les loges & par le parterre. Quelque grande que fût sa surprise, elle fut encore

D ij

toute autre , lorsqu'étant chez son Rapporteur , il entendit Quinaut lui expliquer son affaire avec une netteté incroyable , mais avec des raisons si solides , qu'il ne douta presque plus du gain de sa cause.

I I I.

J'AI vû Quinaut Clerc d'un Avocat au Conseil , dit Ménage. Lorsqu'il fit ses premières pieces , elles étoient si goûtées & si applaudies , que l'on entendoit les brouhaha à deux rues de l'Hôtel de Bourgogne. Un marchand qui aimoit la Comédie conçut tant d'estime pour lui , qu'il l'obligea de prendre un appartement dans sa maison. Ce marchand quelque tems après vint à mourir , Quinaut fit les affaires de la famille , & épousa ensuite la veuve de son ami , de laquelle il a eu plus de quarante mille écus.

I V.

QUINAUT se voyant riche voulut

occuper une charge, & il en acheta une d'Auditeur des Comptes. Lorsqu'il croyoit s'en mettre en possession, on fit quelque difficulté de le recevoir. Messieurs de la Chambre disoient qu'il n'étoit pas de l'honneur d'une Compagnie aussi grave que la leur, de recevoir dans leur Corps un homme qui avoit fait des Tragédies & des Comédies. Cet incident fut cause qu'un Anonyme fit les vers suivans.

Quinaut, le plus grand des Auteurs,
 Dans votre corps, Messieurs, a dessein
 de paroître.

Puisqu'il a fait tant d'Auditeurs ;
 Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Cette opposition ne dura pas long-tems ; & Quinaut fut reçu.

V.

SELON le jugement de M. Remond de Saint Mard, jamais Quinaut ne s'est mépris, jamais il n'a mis un sentiment à la place d'un autre ; bien plus le sen-

timent n'a jamais parlé un langage qui fût si vrai , qui fût si bien à lui ; & c'est ce qui lui fait le plus d'honneur , parce que le langage du sentiment est peut-être plus difficile à attraper que le sentiment même.

V I.

IL est certain que Quinaut a poussé trop loin dans ses Prologues , les louanges qu'il donnoit au Roi. Après la bataille d'Hochstet ; un Prince Allemand , dit malignement à un prisonnier François, Monsieur, fait-on maintenant des Prologues d'Opéra en France ?

V I I.

UN certain nombre de personnes d'esprit & d'un mérite distingué , ne pouvant souffrir le succès des Opéra de Quinaut , se mirent en fantaisie de les trouver mauvais , & de les faire passer pour tels dans le monde. Un jour qu'ils soupoient ensemble, ils s'en vinrent sur la fin du repas vers Lully

qui étoit du repas , le verre à la main , & lui appuyant le verre sur la gorge , se mirent à crier : *Renonce à Quinaut , ou tu es mort.* Cette plaisanterie ayant fait beaucoup rire , on vint à parler sérieusement , & l'on n'omit rien pour dégôûter Lully de la Poësie de Quinaut ; mais comme ils avoient affaire à un homme fin & éclairé ; leur stratagème ne servoit de rien. On parla de Perraut dans cette rencontre , & l'un de ces Messieurs dit , que c'étoit une chose fâcheuse , qu'il s'opiniâtât toujours à vouloir soutenir Quinaut , qu'il étoit vrai qu'il étoit son ancien ami , mais que l'amitié avoit ses bornes ; & que Quinaut étant un homme noyé , Perraut ne feroit autre chose que se noyer avec lui. Le galant homme chez qui se donnoit le repas se chargea d'en avertir charitablement Perraut. Lorsqu'il lui eut fait sa salutaire remontrance , Perraut , après l'en avoir remercié , lui demanda ce que ces Messieurs trouvoient tant à reprendre dans les Opéra de Quinaut

Ils trouvent , lui répondit-il , que les pensées ne sont pas assez nobles , assez fines , ni assez recherchées ; que les expressions dont il se sert sont trop communes & trop ordinaires , & enfin que son style ne consiste que dans un certain nombre de paroles qui reviennent toujours : Eh ! ne voyez-vous pas , M. lui répondit Perraut , que si l'on se conformoit à ce que ces Messieurs disent , on feroit des paroles que les Musiciens ne pourroient chanter , & que les Auditeurs ne pourroient entendre. Vous savez que la voix quelque nette qu'elle soit , mange toujours une partie de ce qu'elle chante , & que quelques naturelles & communes que soient les pensées & les paroles d'un air , on en perd toujours quelque chose ; que feroit-ce si ces pensées étoient bien subtiles & bien recherchées , & si les mots qui les expriment étoient des mots peu usités & de ceux qui n'entrent que dans la grande & sublime Poësie ? On n'y entendroit rien du tout. Il faut que dans un mot qui se chante

chante la syllabe qu'on entend fasse deviner celle qu'on n'entend pas , que dans une phrase quelques mots qu'on a ouïs fassent suppléer à ceux qui ont échapé à l'oreille , & enfin qu'une partie du discours fuffise seulement pour le faire comprendre tout entier. Or cela ne se peut faire , à moins que les expressions & les pensées ne soient fort naturelles , fort connues & fort usitées. Ainsi , M. on blâme Quinaut par l'endroit où il mérite le plus d'être loué , qui est d'avoir su faire , avec un certain nombre d'expressions ordinaires & de pensées fort naturelles , tant d'ouvrages si agréables ; & tous si différens les uns des autres.

V I I I.

QUINAUT rechercha l'amitié de Despréaux , & l'alloit ensuite voir souvent ; mais ce n'étoit que pour avoir occasion de lui faire voir ses ouvrages : *Il n'a voulu se raccomoder avec moi ,* disoit Despréaux , *que pour me parler*

Tome II.

E

de ses vers ; & il ne me parle jamais des miens.

I X.

QUINAUT s'appercevant qu'une de ses Tragédies étoit mal reçue, dit à un Courtisan, que la scene étoit en Cappadoce, qu'il falloit se transporter dans ce Pays là, & entrer dans le génie de la Nation. Vous avez raison, répondit le Courtisan, franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à jouer sur les lieux.

ANTOINE FURETIERE,
né à Paris, mort en 1688.

I.

BENSERADE étant à l'Académie, y prit la place de Furetiere qu'il n'aimoit pas, & dit en s'y mettant : Voilà une place où je dirai bien des sottises : *Courage*, lui répondit Furetiere, *vous avez fort bien commencé.*

II.

TOUTES les fois que je voyois Furetière, dit Charpentier, il me prioit simplement de lui dire le jour, que j'aurois le tems de venir dîner chez lui; ce qui n'étoit qu'un vain compliment de civilité, qu'il continua de me faire pendant un très long-tems. Lassé de m'entendre demander le jour; je le priai lui-même en plaisantant, de me dire *l'année*, ce qu'il n'a jamais fait.

III.

DESPRÉAUX condamnoit vivement la foiblesse que Lafontaine avoit eue, de donner sa voix pour excludre de l'Académie Française l'Abbé Furetière son ancien ami. On dit pourtant pour la justification de Lafontaine, qu'il avoit bien résolu d'être favorable à Furetière; mais que par distraction, il lui avoit donné une boule noire qui avoit été cause de son exclusion.

E ij

IV.

A la mort de Furetiere il fut délibéré à l'Académie Françoise , si l'on feroit un Service au défunt selon l'usage pratiqué depuis son établissement. Despréaux y alla exprès le jour que la chose devoit être décidée ; mais voyant que le gros de l'Académie prenoit parti pour la négative ; lui seul osa parler ainsi à cette Compagnie : Messieurs , il y a trois choses à considérer ici , *Dieu* , le *Public* , & l'*Académie*. A l'égard de Dieu , il vous saura sans doute très-bon gré , de lui sacrifier votre ressentiment & de lui offrir des prières pour un mort , qui en auroit besoin plus qu'un autre ; quand il ne seroit coupable que de l'animosité qu'il a montrée contre vous. Devant le Public , il vous fera très-glorieux de ne pas poursuivre votre ennemi par-de-là le tombeau : & pour ce qui regarde l'Académie , sa modération sera très-estimable quand elle répondra à des injures par des prières , & qu'elle n'enviera

pas à un Chrétien les ressources qu'offre l'Eglise pour appaiser la colere de Dieu ; d'autant plus, qu'outre l'obligation indispensable de prier Dieu pour vos ennemis, vous vous êtes fait une Loi particuliere de prier pour vos Confreres.

CHARLES DUCANGE,
né à Paris , mort en 1688.

I.

ON rapporte de M. Ducange une chose fort singuliere. Il fit venir un jour quelques Libraires dans son cabinet, & leur montrant un vieux coffre, qui étoit placé dans un coin, il leur dit, qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un Livre; & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. Ils accepterent l'offre avec joie ; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouverent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt,

& qui paroiffoient avoir été déchirés ; parce qu'ils n'étoient plus d'aucun uſage. Ducange rit de leur embarras, & les aſſûra de nouveau que ſon manuſcrit étoit dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant conſidéré plus attentive-ment quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut pour le travail de M. Ducange. Il ſ'apperçut même qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de les mettre en ordre, parce que commençant toutes par le mot que le ſavant Auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit queſtion que de les ranger ſuivant l'ordre Alphabétique. Avec cette clé, & ſur la connoiſſance qu'il avoit de l'érudition de M. Ducange, il ne balança point à faire marché pour le coffre, & pour toutes les richèſſes qui étoient dedans. Ce traité fut conclu ſans autre explication ; & telle eſt, dit-on l'origine du Gloſſaire,

II.

UN étranger qui voyageoit en

France, cherchoit à y connoître les Savans qui avoient le plus de réputation, & demanda à qui il devoit s'adresser pour s'instruire de l'Ancienne Histoire de France. On lui indiqua M. Ducange, il va le trouver & lui apprend le sujet de sa visite. M. Ducange qui disoit que pour faire des ouvrages tels que les siens, il ne falloit que des yeux & des doigts, répondit à cet étranger : La matiere sur laquelle vous venez me consulter n'a jamais fait l'objet de mes études. Je n'en fais que ce que j'ai retenu en lisant les ouvrages dont j'avois besoin pour composer mon Dictionnaire de la Basse Latinité. Pour trouver ce que vous cherchez, allez voir Dom Mabillon. L'étranger croit ce qu'on lui dit, & va chez le Savant Benedictin, qui lui dit : On vous a trompé quand on vous a adressé à moi ; cette matiere n'a point été celle de mes études, je n'en fais que ce que j'en ai appris en lisant les ouvrages dont j'avois besoin pour composer l'Histoire de mon Ordre. Pour

trouver un homme capable de vous satisfaire , allez trouver M. Ducange. C'est lui-même qui m'envoye à vous , répliqua l'étranger. Il est mon maître , poursuivit Dom Mabillon , cependant si vous m'honorez de vos visites , je vous communiquerai le peu que je sai.

I I I.

MONSIEUR Ducange étoit un parfaitement honnête homme. Il quittoit librement & à toute heure ses livres pour recevoir ses amis. C'est pour mon plaisir , disoit-il , que j'étudie , & non pour faire peine à personne.

RAIMOND POISSON ;

mort en 1690.

I.

POISSON , dit Furetiere , étoit bien venu par-tout ; M. de Colbert avoit tenu un de ses enfans sur les Fonts Baptismaux , ce qui lui avoit donné entrée chez ce Ministre. Il y fut

un jour pour lui présenter des vers. Le Ministre rebuté de pareilles pièces, les refusa, & ajoûta : Vous n'êtes faits, vous autres, que pour nous incommoder de la fumée de votre encens. Monseigneur, dit Poisson ; je vous assure que celui-ci ne vous montera pas à la tête. M. de Maulevrier & toute la Compagnie, impatiens de voir les vers de Poisson, prièrent instamment M. de Colbert de les lui laisser dire, ce qu'il permit, à condition qu'il n'y auroit point de louanges. Poisson commença ainsi.

Ce grand Ministre de la Paix,
Colbert que la France revere,
Dont le nom ne mourra jamais.

Poisson, dit M. Colbert, vous ne me tenez pas parole, ainsi finissez : la Compagnie insista, & Poisson le pria de si bonne grace, qu'il permit d'achever.

Eh bien, Tenez c'est mon compère :
Fier d'un honneur si peu commun,

On est surpris si je m'étonne ,
Que de deux mille emplois qu'il donne
Mon fils n'en puisse obtenir un.

Monsieur de Colbert accorda sur le champ à Poisson , pour son fils , un emploi de Contrôleur général des Aides.

II.

COMME Poisson ne faisoit que des pieces en un acte , il s'appelloit un *inquieme d'Auteur*.

III.

UN jour que j'étois au Palais , dit Poisson , un honnête homme voulut donner trois sous du *Baron de la Crafse* ; & le Libraire en me montrant , lui dit : Tenez , voilà l'Auteur , qui fait bien que je ne le puis donner à moins de cinq , la relieure m'en coûte deux. Dès-aussitôt cet homme , quoique mal vêtu , ne manqua ni de civilité , ni d'esprit : il m'aborda , me traita d'illustre & d'admirable , me dit qu'il avoit mille fois remarqué dans

mes ouvrages le plus beau génie du monde : enfin il m'accabla de tant de louanges, que je ne pus m'empêcher de lui faire présent de la piece qu'il avoit voulu acheter.

R E N É L E P A Y S :

*né en Bretagne l'an 1636. mort
en 1690.*

I.

LE Pays eut une aventure assez singuliere, dans un voyage qu'il fit en Languedoc. Le Prince de Conti qui vivoit le plus ordinairement dans cette Province, s'écarta un jour de son équipage de chasse, vint à l'Hotellerie où étoit le Pays, & demanda à l'Hôte s'il n'y avoit personne chez lui. On lui répondit, qu'il y avoit un galant homme qui faisoit cuire une poularde dans sa chambre pour son dîner. Le Prince qui aimoit à s'amuser y monta, & trouva le Pays appliqué à parcourir ses papiers : il s'approcha

de la cheminée en disant : la poularde est cuite , il faut la manger. Le Pays qui ne connoissoit point le Prince , ne se leva point , & lui répondit : *La poularde n'est point cuite , & elle n'est destinée que pour moi.* Le Prince s'opiniâtra à soutenir qu'elle étoit cuite , & le Pays à dire qu'elle ne l'étoit pas. La dispute s'échauffoit , lorsqu'une partie de la Cour du Prince arriva. Pour lors le Pays le reconnut , quitta ses papiers , & vint se mettre à ses genoux , en lui disant plusieurs fois : Monseigneur , elle est cuite , elle est cuite. Le Prince qui étoit spirituel : aimable , & familier , se divertit fort de cette aventure , & lui répondit : *Puisqu'elle est cuite , il faut la manger ensemble.*

Le même Prince ayant trouvé dans cette Hotellerie cette inscription sur la cheminée :

Je m'appelle Jean Robineau ,

Qui bois toujours mon vin sans eau :

Ecrivit de suite ;

Et moi le Prince de Conti ,
Qui de même le bois aussi.

II.

LES railleurs appellerent le Pays ;
le singe de Voiture ; parce qu'il se fla-
toit d'imiter l'enjouement & la déli-
cateſſe de cet Auteur.

III.

LE Pays ayant dit à Liniere : Vous
êtes un sot en trois lettres : Vous en
êtes un , vous , lui répondit Liniere ,
en mille que vous avez composées.

ISAAC DE BENSERADE ,
né dans la haute Normandie l'an
1612 , mort en 1691.

I.

ISAAC de Benferade , n'avoit que
fix ans , lorsque l'Evêque qui le
confirmoit lui demanda s'il vouloit
changer son nom Juif avec un nom

plus Chrétien. J'y consens, répondit-il, pourvû qu'on me donne du retour. Le Prélat surpris du génie de cet enfant, ne voulut point lui changer son nom. Il faut le lui laisser, dit-il, il le rendra très-illustre.

I I.

LE Cardinal de Richelieu qui faisoit une pension de 600 livres à Benferade, étant mort, le Poëte lui fit l'Epitaphe suivante.

Cy git, oui Cy git par la morbleu,
Le Cardinal de Richelieu:
Et ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

I I I.

LE Cardinal Mazarin, se trouvant un soir chez le Roi, parla de la manière dont il avoit vécu à la Cour du Pape, où il avoit passé sa jeunesse. Il dit qu'il aimoit les Sciences; mais que son occupation principale étoit les belles Lettres, & sur-tout la Poësie, où

il réussissoit assez bien ; & qu'il étoit à la Cour de Rome , comme Benferade en celle de France. Quelque tems après il sortit , & alla dans son appartement. Benferade arriva une heure après : ses amis lui rapportèrent ce qu'avoit dit le Cardinal. A peine eurent-ils fini , que Benferade tout pénétré de joie , les quitta brusquement sans rien dire. Il courut chez le Cardinal , & heurta de toute sa force pour se faire entendre : le Cardinal venoit de se coucher : Benferade pressa si fort & fit tant de bruit , qu'on fut obligé de le laisser entrer. Il courut se jeter à genoux au chevet du lit de son Eminence : & après lui avoir demandé mille fois pardon de son effronterie , il lui dit ce qu'il venoit d'apprendre. Il le remercia avec une ardeur inexplicable de l'honneur qu'il lui avoit fait de se comparer à lui pour la réputation qu'il avoit pour la Poësie. Il ajouta qu'il en étoit si glorieux , qu'il n'avoit pu retenir sa joie , & qu'il feroit mort à sa porte , si on l'eût em-

pêché de venir lui témoigner sa reconnaissance. Cet empressement plut beaucoup au Cardinal. Il l'assûra de sa protection, & lui promit qu'elle ne lui seroit pas inutile. En effet six jours après il lui donna une pension de deux mille francs, & lui accorda dans la suite d'autres graces plus considérables.

I.V,

BENSERADE fut nommé par la Reine Mere, pour aller en Suede résider auprès de la Reine Christine : il n'y alla pas cependant, ce qui donna lieu à une plaisanterie de Scaron, qui datte ainsi une Epître à la Comtesse de Fiesque.

L'an que le Sieur de Benserade
N'alla point à son Ambassade,

V

BENSERADE ayant offensé Molière ; celui-ci résolut de s'en venger. Pour cela il s'ayisa de faire des vers
du

du goût de ceux de Benferade , à la loüange du Roi , qui représentoit Neptune dans une Fête. Il ne s'en déclara point l'Auteur ; mais il eut la prudence de le dire à Sa Majesté. Toute la Cour trouva ces vers très-beaux , & tout d'une voix les donna à Benferade , qui ne fit point de façon d'en recevoir les Complimens. L'Amiral de Brezé qui le protégeoit étoit ravi de le voir triompher , & il en tiroit vanité , comme s'il étoit lui-même l'Auteur de ces vers. Mais quand Moliere eut bien préparé sa vengeance , il déclara publiquement qu'il les avoit faits. Benferade fut honteux , & son Protecteur se fâcha , mais il avoit les sentimens trop élevés pour que Moliere dût craindre les suites de son premier mouvement.

V I.

BENSERADE a mis les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux : son Errata même étoit un rondeau dans les

Tome II.

F.

quel il jugea de son Livre beaucoup
mieux qu'il ne pensoit.

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connois que deux considérables,
Et dont je fais ma déclaration,
C'est l'entreprise & l'exécution,
A mon avis fautes irréparables
Dans ce Volume.

L'Auteur ayant envoyé un Exem-
plaire de cet ouvrage à M. la Cha-
pelle, avec une Lettre où il le prioit
de lui dire son sentiment, celui-ci lui
envoya un rondeau qui finissoit ainsi.

De ces Rondeaux un livre tout nouveau,
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire :
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

V I I.

BENSERADE faisoit profession de
dire des bons mots, & dans le vrai il

y excelloit. On n'en rapportera que peu de preuves. Un homme de la Cour étoit soupçonné d'être impuissant, & ne vouloit pas demeurer d'accord qu'il le fût. Il rencontra Benserade qui l'avoit souvent raillé là-dessus : M. lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaifanteries, ma femme est accouchée depuis peu de jours : Eh ! Monsieur, lui répliqua Benserade, on n'a jamais douté de Madame votre femme.

V I I I.

BENSERADE se trouva un jour dans une compagnie, où se rencontra une Demoiselle dont la voix étoit fort belle, mais l'haleine un peu forte. Cette Demoiselle chanta ; on en demanda son sentiment à Benserade qui dit, *que les paroles étoient parfaitement belles, mais que l'air n'en valoit rien.*

I X.

LORSQUE Louïs XIV. fut guéri de sa grande maladie, Benserade dit

F ij

dans les Stances qu'il lut à l'Académie en cette occasion : Le Marchand quitte son négoce pour aller aux piés des Autels ; l'artisan quitte son ouvrage , le Medecin quitte son malade , & le malade n'en est que mieux.

X.

UNE personne du premier mérite & de la premiere qualité , disputant avec Benferade ; on apporta à cette personne le bonnet de Cardinal : Benferade dit : Parbleu j'étois bien fou de disputer avec un homme qui avoit la tête si près du bonnet.

XI.

BENSERADE dégoûté de la Cour , se retira à Gentilli. Il mit dans ses jardins diverses inscriptions ; celle-ci entre autres.

Adieu fortune , honneur , adieu vous &
les vôtres ,
Je viens ici vous oublier.

Adieu toi-même , amour , bien plus que tous
les autres ,
Difficile à congédier.

X I I.

EN mourant Benferade fit une poin-
te. C'est un homme mort , disoient
les Medecins à sa garde : cependant
continuez à lui faire manger de la pou-
le bouïllie. *Pourquoi du bouilli* , dit
Benferade , *puisque je suis frit.*

X I I I.

SON caractere se trouve assez heu-
reusement exprimé dans ces vers que
Senecé a fait pour mettre au bas de
son portrait.

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaïsanter les Grands il ne fit point scru-
pule ,
Sans qu'ils le prissent de travers.
Il fut vieux & galant sans être ridicule
Et s'enrichit à composer des vers.

XIV.

DES PRÉAUX disoit que Saint Amand s'étoit formé du mauvais de Regnier, & Benferade du mauvais de Voiture.

XV.

LE Duc d'Anguien fils du grand Condé, plaignoit le malheureux sort des Rondeaux de Benferade ; car enfin, disoit-il, ses Rondeaux sont clairs, ils sont parfaitement rimés, & disent bien ce qu'ils veulent dire : Monseigneur, répondit Despréaux au Prince, il y a quelque tems que je vis sous les Charniers des Saints Innocens une Estampe enluminée qui représentoit un soldat poltron, qui se laissoit manger par les poules. Au bas de l'Estampe étoient ces vers.

Le Soldat qui craint le danger,
Aux poules se laisse manger.

Cela est clair, cela est bien rimé ;
cela dit ce que cela veut dire ; cela

ne laisse pas d'être le plus plat du monde.

CHARLES DUPERRIER,

né à Aix l'an mort en 1692.

I.

DUPERRIER, renonça à la Poësie Latine, pour faire des vers François, dans lesquels il ne soutint pas sa premiere réputation; quoiqu'il se fût proposé Malherbe pour modele. La fureur qu'il avoit de réciter ses vers à tous venans, le rendoit insupportable. Un jour il accompagna Despréaux à l'Eglise; & pendant toute la Messe il ne fit que lui parler d'une Ode qu'il avoit présentée à Messieurs de l'Académie Française, pour le prix de l'année 1671. Il se plaignoit de l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui avoit faite, en adjugeant le prix à un autre. A peine put-il se contenir un moment pendant l'élévation. Il rompit le silence, & s'approchant de

L'oreille de Despréaux : *Ils ont dit ;*
s'écria-t'il assez haut , *que mes vers*
étoient trop Malherbiens. Cette faillie
inspira à Despréaux les vers suivans.

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux ,
Qui de ses vains écrits Lecteur harmonieux ,
Aborde en recitant quiconque le salue ,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue :
Il n'est Temple si saint des Anges respecté ,
Qui soit contre sa Muse un lieu de sûreté.

II.

DUPERRIER disoit un jour : Il n'y
a que les fous qui n'estiment pas mes
vers : Sur quoi M. d'Herbelot lui dit
le mot de Salomon : *Stultorum infinitus est numerus.*

III.

SANTEUIL reprochoit un jour à
Duperrier qu'il étoit réduit au lait des
Muses. Cela ne peut pas être , répon-
dit Duperrier , les Muses sont Vier-
ges & n'ont point de lait , à moins que
vous ne les ayez prostituées.

GILLES

GILLES MÉNAGE,
né à Angers l'an 1613, mort
en 1692.

I.

MÉNAGE fut obligé de prendre les Provisions d'Avocat du Roi à Angers, que son pere lui céda. Il ne tarda pas à s'en défaire ; & parce que cela occasionna une brouillerie, il disoit assez plaisamment, qu'il étoit mal avec son pere, parce qu'il lui avoit rendu un mauvais office,

II.

MÉNAGE n'étoit pas Poëte ; cependant il vouloit faire des vers : pour en venir à bout, il ne faisoit que cou- dre les Anciens & les Modernes, comme on le lui a souvent reproché. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'à la mode des Poëtes qui se font des Maîtresses en l'air, il choisit pour la sienne, Mademoiselle de la Vergne, depuis

Madame de la Fayette, qu'il appelloit en Latin *Laverna*, nom de la Déesse des Voleurs; ce qui donna lieu à cette Epigramme.

*Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta
Corinna,*

*Carminc laudatur Cinthia nulla tuo :
Sed cum doctorum compiles scrinia vatum
Nil mirum, si sit culta Laverna tibi.*

I I I.

ME'NAGE avoit une mémoire très-heureuse. S'étant trouvé chez Madame de Rambouillet, avec plusieurs Dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avoit retenues dans ses lectures. Madame de Rambouillet, qui s'en appercevoit bien, lui dit : Tout ce que vous dites est très-bien, Monsieur ; mais dites-nous quelque chose de vous présentement.

I V.

ME'NAGE a dit joliment qu'il ne lisoit pas le Dictionnaire de Moreri,

parce qu'ayant beaucoup de mémoire, il craignoit d'en retenir toutes les fautes.

V.

ME'NAGE alla voir un Evêque qu'il favoit être très-malade ; on lui dit que ce Prélat étoit avec son Confesseur. Je m'oppose à son absolution, dit ce Savant, parce qu'il m'est dû des arrérages d'une pension que j'ai sur l'Evêché.

V I.

UN jour, dit Ménage, que j'étois au Mans, chez M. Costar qui tenoit table ouverte, M. Duloir Official du Chapitre, s'y trouva pour dîner : nous nous entretenmes fort long-tems de Grec & de Latin M. Costar & moi, jusqu'à ce qu'on eût servi ; M. Duloir qui n'avoit point eu de part à notre conversation nous dit : Messieurs, afin qu'on ne dise pas que j'aye été si long-tems sans parler Latin, permettez-moi de dire le *Benedicite*. Sa

demande étoit si juste , qu'il eut toute la permission de faire ce qu'il vouloit. Il dit *benedicite* , nous répondîmes *Dominus*. Il continua , *nos & ea* ; mais la mémoire lui ayant manqué , il en demeura-là , & n'en dit pas davantage. Nous en rîmes & nous nous mîmes à table.

VII.

LE Cardinal de Retz , dit un jour à Ménage , apprenez-moi un peu à me connoître en vers , afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte : Monsieur , lui répondit Ménage , ce seroit une chose trop longue à vous apprendre ; vous n'avez pas le tems de cela ; mais l'orsqu'on vous en lira , dites toujours que cela ne vaut rien , vous ne vous tromperez guere.

VIII.

ME'NAGE parloit beaucoup , & laissoit rarement la parole aux autres dans les assemblées Littéraires , où il se trouvoit. Pour s'en excuser , il disoit ,

que quand il étoit en Anjou, il passoit pour taciturne , parce que les autres y parloient encore plus que lui.

I X.

LA Requête des Dictionnaires empêcha Ménage d'être de l'Académie Françoisse. Sur quoi M. de Monmor Maître des Requêtes , dit un jour plaisamment , que c'étoit à cause de cette piece qu'il falloit le condamner à en être ; comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser.

X.

MONSIEUR de Lamoignon Avocat Général , pria Ménage de lui chercher un Bibliothécaire qui fût les belles-Lettres. Ménage lui proposa un Avocat. Non , dit M. de Lamoignon , je ne veux point d'Avocat , parce qu'on croiroit qu'il feroit mes Harangues.

X I.

MONSIEUR Servien , dit Ménage ,

G iij

vouloit avoir une Bibliothèque avant que de mourir. Un jour qu'il me fit appeller : Que diroit-on de moi , me dit-il , si l'on ne trouvoit point de Bibliothèque à mettre dans mon inventaire ? Je vous prie de m'en chercher une , & de l'acheter pour moi. M. Rigault étoit mort en ce tems là , & la sienne n'étoit pas encore vendue. M. Servien n'en voulut pas donner ce qu'on vouloit , & il mourut sans laisser de Bibliothèque.

XII.

COMME les pieces de Ménage n'étoient que des choses prises de côté & d'autre ; Linière disoit , qu'il falloit le condamner à être conduit au pié du Parnasse , & à y recevoir la fleur de Lys pour les vols qu'il avoit faits aux Anciens.

XIII.

ME'NAGE mécontent d'être abandonné par ses amis , & attaqué par des gens à qui il n'avoit jamais fait de

mal, se retira à la campagne où il espérait de vivre plus tranquillement. Il fut bien trompé. Un pigeon qu'on lui tua trois jours après son arrivée, lui fit plus de peine que toutes les injustices qu'il avoit essuyées. Il revint à Paris en disant : Puisque l'homme ne peut s'empêcher d'avoir du chagrin, il faut au moins qu'il en ait de raisonnables.

X I V.

ME'NAGE disoit souvent, ce qu'il pratiquoit en effet : J'aime qui m'aime ; j'estime qui le mérite, & je fais plaisir à qui je puis.

X V.

LAMONOIE avoit fait quelques observations critiques sur un ouvrage de Ménage, il s'excusa de les publier par l'Epigramme suivante.

Laissons en paix M. Ménage,
C'étoit un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis

G iiii

Souffrez qu'à son tour il repose ,
Lui dont les vers & la prose
Nous ont si souvent endormis.

PAUL PÉLISSON ,

*né à Beziers l'an 1624 , mort
en 1693.*

I.

DANS le tems que j'étois au Collége , dit Péliſſon , j'allois ſouvent avec mon frere paſſer l'Automne en Gaſcogne , chez M. Dubourg. Ce Gentil-homme avec une grande connoiſſance des belles Lettres & avec beaucoup d'eſprit , poſſédoit une humeur ſi gaie & ſi enjouée , qu'elle lui faiſoit trouver preſque en toutes choſes quelque matiere de raillerie ; mais d'une raillerie noble & galante qui ſent ſon bien & ſa perſonne de condition. Nous étions donc chez lui & M. de Fontrailles ſon proche voiſin. Il y vint un jeune Gentil-homme nouvellement arrivé de la

Cour. On lui demanda ce qui s'y passoit de nouveau. Il répondit qu'il n'y avoit rien de plus remarquable qu'une Académie établie depuis quelques années, par M. le Cardinal de Richelieu pour la réformation du style. Vous verrez, dit M. Dubourg, qui ne demandoit qu'à rire, que cet homme aura inventé quelque nouveau parti contre les Procureurs & autres gens de Palais, pour les obliger ou à réformer leur style ou à financer. Le jeune Gentil-homme qui étoit peut-être informé des mauvais bruits qu'on faisoit courir dans Paris de l'Académie, crut bonnement que son Hôte pouvoit être dans quelque erreur semblable, & pour le désabuser s'efforça de lui montrer par vives raisons, que cette réformation de style ne regardoit que les Poëtes & les Orateurs. M. Dubourg voyant la plaisante pensée qu'il avoit, poursuivit sa pointe, répondit que le Cardinal étoit plus fin qu'on ne pensoit; que depuis dix ans tous les partis qu'on avoit vus avoient eu de beaux

commencemens , & des prétextes honnêtes ; mais qu'on viendrait infailliblement des Orateurs aux Procureurs , qu'on les condamneroit à l'amende pour chaque faute qu'ils feroient , ou que pour s'en racheter , on les contraindrait à payer de grosses taxes. Sur tout cela il prenoit M. de Fontrailles pour juge qui ne manquoit pas d'approuver tout , ni ce jeune Gentil-homme non plus de s'obstiner au contraire ; ce qu'il fit durant une après soupée entière ; avec tant de zèle pour la défense de la vérité , & un tel dépit de voir de si honnêtes gens dans une opinion si étrange , que ce conte ne me repasse jamais dans l'esprit sans me donner envie de rire.

II.

PÉLISSON avoit un frere qui à l'âge de dix-huit ans fut reçu dans une Académie que les Protestans avoient à Castres , mais à condition qu'il parleroit toujours le dernier ; parce que lorsqu'il parloit avant les autres , il ne leur

laissoit rien de bon à dire ; au lieu que lorsqu'il parloit après les autres , il trouvoit toujours du bon que personne n'avoit dit.

I I I.

MONSIEUR Fouquet Sur-Intendant des Finances , ayant été arrêté , Péliſſon son premier Commis , eut part à sa disgrâce & fut mis à la Bastille. On crut que pour découvrir d'importans secrets , le meilleur moyen c'étoit de faire parler Péliſſon. Pour cela on ap-
 posta un Allemand simple & grossier en apparence ; mais fourbe & rusé qui feignoit d'être prisonnier à la Bastille , & dont la fonction étoit d'y jouer le rôle d'Espion. A son jeu & à ses discours , Péliſſon le pénétra ; mais ne laissant point voir qu'il connût le piège , & redoublant au contraire ses politesses envers cet Allemand , il enchantait tellement son Espion , qu'il en fit son Emissaire. Il eut par là un commerce journalier de lettres avec Mademoiselle de Scudéry , & fit passer

jusqu'à elle divers ouvrages qu'il avoit composés dans sa prison en faveur de M. Fouquet. Quand ils parurent on ne fut pas long-tems à en deviner l'Auteur. Pouvoit-on se tromper à son genre d'éloquence ? Aussitôt plumes & encre lui furent ôtées , & l'on s'y prit de maniere à empêcher qu'il eût la moindre correspondance au dehors.

Pélessou privé du plaisir de se voir occupé fut réduit à la compagnie d'un Basque stupide & morne , qui ne savoit que jouer de la Musette. Il trouva dans cela même une ressource contre l'ennui. Une araignée faisoit sa toile à un soupirail qui donnoit du jour à la prison. Il entreprit de l'apprivoiser , & pour cela il mettoit des mouches sur le bord de ce soupirail tandis que son Basque jouïoit de la Musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma à distinguer le son de cet instrument & à sortir de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposoit. Ainsi l'appellant toujours au même son , & mettant sa proie de proche en proche , il parvint après un

exercice de plusieurs mois à discipliner si bien cette araignée , qu'elle par-
toit toujours au premier signal pour
aller prendre une mouche au fond de
la chambre , & jusques sur les genoux
du prisonnier.

I V.

L A petite vérole défigura si fort
Pélisson, que Madame de Sevigné di-
soit qu'il abusoit de la permission
qu'ont les hommes d'être laids.

V.

T O U T le monde a oüï parler de
l'aventure que sa laideur procura à Pé-
lisson. Une belle Dame le prit par la
main un jour qu'il passoit dans la rue ,
& le conduisit dans une maison voisi-
ne. Ebloüi par les charmes de la Da-
me , il n'avoit pas la force de résister ,
& il se flatoit que cette aventure ne
pouvoit pas avoir de dénouement dé-
sagréable. La Dame le présenta au maî-
tre du Logis , en lui disant : *Trait pour*
trait comme cela. Elle quitta ensuite

brusquement le bel esprit & le laissa là. Péliſſon revenu de ſon étonnement demanda l'explication de tout cela au maître du Logis , qui après s'en être défendu , lui avoua qu'il étoit Peintre : J'ai dit-il , entrepris pour cette Dame la représentation de la tentation de J. C. dans le Désert. Nous conteſtions depuis une heure ſur la forme qu'il faut donner au diable , & elle vient de m'expliquer qu'elle ſouhaite que je vous prenne pour modele.

V I.

LE Parlement de Paris , montra de la répugnance à vérifier les Lettres Patentes accordées à l'Académie Françoisé. Il y avoit trois partis dans le Parlement ſur ce ſujet. Le premier & le moins nombreux , étoit de ceux , qui jugeant ſainement des choſes , ne voyoient rien à blâmer ni à mépriſer dans cet établifſement. Le ſecond étoit de ceux qui , tenant pour ſuſpect tout ce qui venoit du Cardinal de Richelieu , appréhendoient quelque dange-

reufe conséquence de cette institution. Le troisieme étoit de ceux , qui pour être ou animés contre le Cardinal , ou trop attachés à la seule étude du Palais , se moquoient de cette institution ; & il y en eut un de ceux là , qui opinant , sur la vérification des Lettres dit , que *cette rencontre lui remettoit en mémoire ce qu'avoit fait autrefois un Empereur , qui après avoir ôté au Sénat la connoissance des affaires publiques , l'avoit consulté sur la fausse qu'il devoit faire à un grand Turbot qu'on lui avoit apporté de bien loin.*

V. II.

L'ACADÉMIE Françoisse ayant désiré d'entendre en pleine assemblée , la lecture de son Histoire par Pélisson , qui n'étoit encore que manuscrite ; il fut arrêté quelques jours après en faveur de l'Auteur , que la premiere place qui vaqueroit dans le Corps lui seroit destinée , & que cependant il auroit droit d'assister aux Assemblées , & d'y opiner comme Académicien ,

avec cette clause , que la même grâce ne pourroit plus être faite à personne pour quelque considération que ce fût.

VIII.

PÉLISSON fit pendant quelques années , avec deux autres Académiciens , les frais du prix de Poësie que distribue l'Académie Française. Après sa mort l'Académie les fit trois fois de suite. Enfin M. de Clermont-Tonnerre Evêque de Noyon & membre de l'Académie , fonda ce prix à perpétuité.

IX.

PÉLISSON étoit sur le point d'abjurer le Calvinisme , lorsque le Duc de Montausier dit à Mademoiselle de Scudéry , de la part du Roy , que si Pélisson se faisoit Catholique , il seroit Précepteur du Dauphin , & Président à Mortier. Un tiers qui avoit été présent à cet entretien le rapporta à Pélisson , qui pour cette raison
recula

recula son retour à l'Eglise.

X.

PE'LISSEON faisoit tous les ans du jour de sa réunion à l'Eglise un jour de Fête , & célébroit aussi chaque année sa sortie de la Bastille en délivrant quelques prisonniers.

XI.

PE'LISSEON avoit été chargé du soin d'écrire l'Histoire du Roi. Une Dame de la Cour qui avoit obtenu de ce Prince un droit sur les boucheries de Paris, & que Péliſſon lui fit perdre , s'en vengea en faisant choisir Racine & Despréaux à sa place.

XII.

LE Ministre Morus, qui avoit fait un Poëme Latin à l'honneur de la République de Venise , avoit reçu une magnifique Chaîne d'or. En mourant il la laissa par son testament à Péliſſon , comme au plus honnête homme qu'il eût connu.

COMME Péliſſon mourut ſans avoir reçu ſes Sacremens, après avoir fait profeſſion de piété ; Liniere fit l'Épi-gramme ſuivante.

Je ne jugerai de ma vie,
D'un homme avant qu'il ſoit éteint :
Péliſſon eſt mort en impie ,
Et la Fontaine comme un Saint.

M A R I E M A D E L E I N E

*P I O C H E D E L A V E R G N E , Marquiſe
de la Fayette , née morte l'an
1693.*

I.

M A D A M E de la Fayette la femme de France , qui avoit le plus d'eſprit , & qui écrivoit le mieux , comparoit un ſot Traducteur à un laquais que la maîtrefſe envoye faire un compliment à quelqu'un : ce que ſa maîtrefſe lui aura dit en ter-

L I T T E R A I R E S. 91
mes polis, il va le rendre grossièrement, il l'estropie; plus il y avoit de délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire bien.

II.

MADAME de la Fayette âgée de 29 ans, disoit je compte encore par vingt.

III.

J'AI ouï raconter par Madame de la Fayette, dit l'Abbé de Saint Pierre, que dans une conversation, Racine soutint qu'un bon Poète pouvoit faire excuser les grands crimes & même inspirer de la compassion pour les criminels. Il ajoûta qu'il ne falloit que de la fécondité, de la délicatesse, de la justesse d'esprit, pour diminuer tellement l'horreur des crimes de Médée ou de Phedre, qu'on les rendroit aimables aux Spectateurs, au point de leur inspirer de la pitié pour leurs malheurs. Comme les assistans lui nierent que cela fût possible, &

qu'on voulut même le tourner en ridicule sur une opinion si extraordinaire ; le dépit qu'il en eut le fit résoudre à entreprendre Phedre, où il réussit si bien à faire plaindre ses malheurs, que le Spectateur a plus de pitié de la criminelle, que du vertueux Hypolite.

I V.

MADAME de la Fayette disoit : On a fait faire pour les Demoiselles de Saint Cyr, une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems ; que l'on a tiré de la Poësie où il étoit inimitable, pour en faire à son malheur, & à ceux qui ont le goût du Théâtre, un Historien très-imitable.

V.

MADAME de la Fayette disoit ; *M. de la Rochefoucault, m'a donné de l'esprit ; mais j'ai réformé son cœur : C'est que M. de la Rochefoucault, qui devint si vertueux, avoit donné dans tous les vices, qui régnoient à la*

Cour, dans le tems de sa jeunesse.

VI.

TROIS mois après que Madame de la Fayette eut commencé d'apprendre le Latin, elle en fut plus, dit Ségrais, que M. Ménage, & le Pere Rapin ses Maîtres. En la faisant expliquer, ils eurent dispute ensemble sur l'explication d'un Passage. Madame de la Fayette leur fit voir qu'ils n'y entendoient rien ni l'un ni l'autre, & leur donna la véritable explication de ce Passage.

VII.

MADAME de la Fayette disoit, à Ségrais, que de toutes les louanges qu'on lui avoit données, rien ne lui avoit autant plû que deux choses qu'il lui avoit dites; qu'elle avoit le jugement audeffus de son esprit, & qu'elle aimoit le vrai en toutes choses. C'est ce qui a fait dire à M. de la Rochefoucault, qu'elle étoit *vraie*; façon de parler dont il est l'Auteur & qui a réussi.

VIII.

C'est assez que d'être : C'est un mot de Madame de la Fayette, qui entendoit par-là, que pour être heureux, il falloit vivre sans ambition & sans passion, au moins sans passions violentes.

IX.

MADAME de la Fayette disoit, qu'une Période retranchée d'un ouvrage valoit un louis d'or & un mot vingt sols.

X.

ZAÏDE qui a paru sous le nom de Ségrais étoit de Madame de la Fayette, & de M. de la Rochefoucault. Ils avoient aussi part à la Princesse de Cleves, où Ségrais travailla aussi.



ROGER DE RABUTIN.*Comte de Buffi, né en Bourgogne**l'an 1622, mort en 1693.***I.**

QUELQU'UN se plaignant que le Cardinal Mazarin donnoit de mauvaife grace ; le Comte de Buffi dit , qu'on avoit tort de se plaindre , & qu'on étoit plus obligé à ce Miniftre qu'aux autres ; parce qu'en donnant de fi mauvaife grace , il déchargeoit les gens de la reconnoiffance.

II.

LE Comte de Buffi Rabutin avoit fait un petit Livre , relié proprement en maniere d'Heures , où au lieu des Images que l'on met dans les Livres de prieres , étoient les portraits en miniature de quelques hommes de la Cour , dont les femmes étoient foupçonnées de galanterie : & ce que dans la fuite il a lui-même condamné tout

le premier ; il avoit mis au bas de chaque portrait un petit discours en forme de priere accommodée au sujet. Il avoit composé aussi l'Histoire Amoureuse des Gaules , où il décrivit d'une maniere très-satyrique , la galanterie des principales personnes de la Cour.

I I I.

ON propofa pour femme au Comte de Buffi , une Demoifelle qui lui revenoit fort pour la naiffance & pour la beauté ; il ne s'agiffoit plus que du bien dans lequel on faisoit entrer en ligne de compte la fucceffion d'une jeune Demoifelle , qui étoit au Couvent , & qui feroit infailliblement Religieufe. Le beau de cela eft que le Comte de Buffi époufa trois mois après cette prétendue Religieufe.

I V.

MADemoiselle de Scudéry écrivoit au Comte de Buffi : Votre fille a autant d'esprit que si elle vous voyoit
tous

tous les jours, & elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vû.

V.

LE Comte de Buffi, étant un jour entré aux petites maisons, trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fou que les autres, & de qui il s'informa quelle étoit la folie de la plupart des gens qui étoient là: Ma foi, lui dit-il, Monsieur, c'est bien peu de chose: on dit que nous sommes fous parce que nous sommes des misérables: si nous étions des gens de qualité, on diroit que nous avons des vapeurs, & on nous laisseroit courir les rues.

V I.

LE Comte de Buffi amena au Commandeur son oncle, qui étoit à l'extrémité, un Augustin de la Place des Victoires, pour l'exhorter à la mort. Lorsque ce bon Pere fut sorti, le Comte rentra pour demander au malade comment il se trouvoit de son

Confesseur : Fort bien , répondit le Commandeur ; il dit que j'ai l'attrition.

VII.

LORSQUE le Comte de Buffi attaqua en Rouffillon , le Fort de Villars , défendu par cinquante Espagnols , Dom Rodrigues qui en étoit le Gouverneur , se lamentoit & crioit de toute sa force : *Ah ! pauvre Roi Philippe* : Comme si le Roi d'Espagne eût perdu sa Couronne en perdant le Fort de Villars.

VIII.

MARTIAL a dit , *quidquid ames cupias non placuisse nimis* : Péliſſon a traduit.

Voulez-vous être heureux ? souhaitez en aimant ,

Que ce que vous aimez ne soit pas trop aimable.

Le Comte de Buffi prétendit que cette pensée étoit fautive , parce que

quiconque aime, souhaite que l'objet auquel il s'attache, soit parfaitement aimable. Péliſſon ſoutint le contraire, & cela cauſa une diſpute aſſez vive entre ces deux grands Ecrivains.

IX.

LE Roi permit au Comte de Buſſi de travailler à ſon Hiſtoire. Ce Seigneur préſenta quelque tems après un Placet au Roi, pour en obtenir une penſion. Cette demande déplut au Prince & à toute la Cour. Buſſi honteux de la démarche qu'il venoit de faire, préſenta un nouveau Placet que le Roi ne lut qu'après s'être fait beaucoup prier. Le ſens du Placet étoit, qu'il avoit fait une faute indigne de pardon, en demandant une penſion, & que ſi Sa Maieſté étoit portée à la lui accorder, il la conjuroit de n'en rien faire. Ce tour tout à fait nouveau frappa le Roi.

X.

ON a appliqué à Buffi Rabutin , le vers d'Ovide.

Ingenio perii qui miser ipse meo.

ANTOINETTE DE LA GARDE

DESHOULIERES , née à Paris l'an

1638 , morte en 1694.

I.

MADAME DESHOULIERES , étant allée voir une de ses amies à la Campagne , on lui dit qu'un phantôme avoit coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château , & que depuis bien du tems personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse ni crédule , elle eut la curiosité quoique grosse alors , de s'en convaincre par elle-même , & voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure étoit assez téméraire & délicate à tenter pour une fem-

me jeune & aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla ; mais le spectre ne lui répondit rien : il marchoit pesamment & s'avançoit en poussant des gémissemens. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renversée , & ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Un moment après le guéridon qui étoit dans la ruelle fut culbuté , & le phantôme s'approcha de la Dame. Elle de son côté peu troublée allongeoit les deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi elle lui saisit les deux oreilles , sans qu'il y fit aucun obstacle. Ces oreilles étoient longues & velues & lui donnoit beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps , de peur qu'il ne lui échapât ; & pour ne point perdre le fruit de ses travaux , elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin au point du jour elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifi-

que , qui , n'aimant point à coucher à l'air , avoit coûtume de venir chercher de l'abri dans ce lieu , dont la ferrure ne fermoit pas. Le lendemain elle rail-la de leurs frayeurs , ses hôtes étonnés de sa bravoure.

ANTOINE ARNAULD.

né à Paris l'an 1612 . mort

en 1694.

I.

MONSIEUR Arnauld , régenta un cours de Philosophie durant sa licence. On argumenta contre quelqu'une de ses Theses ; & il avoua , chose unique , que le disputant avoit raison , & qu'à l'avenir il suivroit son sentiment.

II.

ARNAULD refuta ce que Dubois , qui étoit en quelque façon son élève , avoit avancé sur l'éloquence de la Chaire. Un homme d'esprit dit alors ,

que si Dubois n'étoit pas mort, il en mourroit.

I I I.

MONSIEUR Arnauld ayant fait venir quantité d'attestations des Evêques d'Orient, sur la réalité & sur la transubstantiation. M. Gaudiro dit qu'il avoit désorienté M. Claude.

I V.

LE Ministre Claude reprochoit à M. Arnauld qu'il se trompoit grossièrement. Il est certain, lui repliqua le Docteur, qu'il y a ici quelqu'un de nous deux qui est dans une erreur grossière: c'est vous ou moi; vous, si j'ai raison, moi, si votre reproche est juste. N'allons pas plus loin. —

V.

MADAME de Sévigné, parle d'un Ecrivain qui avoit entrepris de prouver qu'il y avoit trente deux hérésies dans le Livre de la fréquente Communion. Au commencement de son

ouvrage, il disoit comme nous le prouverons ci-dessous, & à la fin il disoit, comme nous l'avons prouvé ci-dessus, sans que dessus ni dessous, il y eût la moindre chose de démontrée ni de prouvée.

VI.

ON disoit à Despréaux que le Roi faisoit chercher M. Arnauld, pour le faire arrêter. Le Roi, dit-il, est trop heureux pour le trouver.

VII.

MONSIEUR Arnauld, obligé de se cacher pour des matieres de Religion, trouva une retraite à l'Hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paroîtroit qu'en habit Séculier, coëffé d'une grande perruque, & l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre, & Madame de Longueville ayant fait venir le Medecin Brayer, lui recommanda d'avoir soin d'un Gentil-homme qu'elle protégeoit particulièrement, & à qui elle avoit donné depuis peu une chambre

dans son Hôtel. Brayer monte chez le malade , qui , après l'avoir entretenu de sa fièvre , lui demanda des nouvelles. On parle , dit Brayer , d'un Livre nouveau de Port-Royal qu'on attribue à M. Arnauld ou à M. de Sacy : mais je ne le crois pas de M. de Sacy , il n'écrit pas si bien. A ce mot M. Arnauld oubliant son habit gris & sa perruque , lui répond vivement : que voulez - vous dire ? mon Neveu écrit mieux que moi. Brayer envisage son malade , se met à rire , descend chez Madame de Longueville , & lui dit : La maladie de votre Gentil-homme n'est pas considérable : je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il ne voye personne. Il ne faut pas le laisser parler. Madame de Longueville étonnée des réponses indiscrettes qui échappoient souvent à M. Arnauld & à M. Nicole , disoit qu'elle aimeroit mieux confier son secret à un libertin.

VIII.

A peine M. Arnauld se fut-il retiré à Bruxelles , que le Marquis de Grana le fit assurer de sa protection , & témoigna un grand desir de voir un homme dont la réputation avoit rempli toute l'Europe. M. Arnauld ne refusa pas sa protection ; mais il le fit prier de le laisser dans son obscurité , & de ne le point obliger de voir un Gouverneur des Pays-Bas Espagnols , pendant que l'Espagne étoit en guerre avec la France ; & M. le Marquis de Grana fut assez galant homme pour approuver la délicatesse de ce scrupule.

IX.

MONSIEUR Arnauld étant tombé sur la fin de ses jours dans un affoiblissement que l'on croyoit dangereux pour sa vie , ses amis ne savoient pas de meilleur moyen pour l'en tirer que de lui crier , ou que les François avoient été battus , ou que le Roi avoit

l'évê le Siège de quelque place. Il reprenoit alors toute sa vivacité naturelle pour disputer contre eux , & pour leur soutenir que la nouvelle ne pouvoit pas être vraie.

X.

MONSIEUR Arnauld ayant fini ses jours assez paisiblement dans les Pays Etrangers , après une vie fort agitée ; les Religieuses de Port-Royal des Champs aussi zélées pour sa mémoire après sa mort , qu'elles l'avoient été pour sa personne durant sa vie , souhaiterent d'avoir son cœur dans leur Eglise , consolation qu'on ne songea pas à leur refuser. Elles le reçurent avec les transports qu'on peut s'imaginer , & le placèrent dans le lieu le plus honorable qu'elles purent trouver.

Le cœur étant placé , il fut question d'une Epitaphe. On s'adressa à Sainteuil qui étoit alors en possession de faire toutes les Epitaphes du monde. Comme l'affaire étoit délicate , les Re-

ligieuses crurent devoir prendre le Poëte à leur avantage. Elles l'inviterent à venir passer quelques jours dans leur solitude , où on lui fit tant de caresses qu'il ne put se défendre de faire ce qu'on lui demandoit. Il leur livra les vers suivans :

*Ad sanctas rediit sedes ejectus & exul
Hoste triumphato. Tot tempestatibus actus
Hoc portu in placido , hâc sacrâ tellure quiescit ,*

*Arnaldus , veri defensor , & arbiter aequi.
Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus :
Hûc Cœlestis amor rapidis cor transfudit alis ,
Cor numquam avulsum , nec amatis sedibus
absens.*

Monsieur de la Fémas traduisit cette Epitaphe de cette manière :

Enfin après un long orage
Arnauld revient en ces Saints lieux ,
Il est au Port malgré les envieux
Qui croyoient qu'il feroit naufrage.
Ce martyr de la vérité ,

Fut banni , fut persécuté ,
 Et mourut en terre étrangere ,
 Heureuse de son corps d'être dépositaire.
 Mais son cœur toujours ferme & tou-
 jours innocent ,
 Fut porté par l'amour à qui tout est pos-
 sible ,
 Dans cette retraite paisible
 D'où jamais il ne fut absent.

*JEAN BARBIER D'AUCOUR ,
 né à Langres , mort en 1694.*

h

LES Jésuites de Paris exposent tous les ans dans l'Eglise de leur Collège , des tableaux Enigmatiques qu'ils font expliquer sur un Théâtre fait exprès pour ce jour là , & qui cache le maître Autel. Ceux qui veulent y parler , ne le doivent faire qu'en Latin. Or il arriva qu'en l'année 1663 , d'Aucour s'étant mis de la partie , il laissa échapper quelques ter-

mes peu modestes. Averti par le Jésuite qui présidoit à cet exercice , de mesurer ses paroles , parce qu'ils étoient dans un lieu sacré , il répondit brusquement : *Si locus est sacrus , quare exponitis*. Il ne put achever sa phrase , car de toutes parts les Écoliers comme autant d'échos , répéterent son barbarisme. Les Maîtres en rirent , & le sobriquet d'*Avocat Sacrus* lui en demeura. Le dépit qu'il conçut contre les Jésuites , le détermina à critiquer les entretiens d'Ariste & d'Eugene par le Père Bonhours.

II.

LES députés de l'Académie qui allèrent visiter d'Aucour dans sa dernière maladie , furent touchés de le voir mal logé. Ma consolation , leur dit-il , & ma très-grande consolation , est de ne point laisser d'héritiers de ma misère. L'Abbé de Choisi , l'un des députés , lui dit poliment : *Vous laissez un nom qui ne mourra point* : Ah ! c'est de quoi je ne me flatte point ,

répondit d'Aucour : quand mes ouvrages auroient d'eux mêmes une sorte de prix, j'ai péché dans le choix de mes sujets. Je n'ai fait que des critiques, ouvrages peu durables : car si le Livre qu'on a critiqué vient à tomber dans le mépris, la critique y tombe en même-tems, parce qu'elle passe pour inutile ; & si malgré la critique l'ouvrage se soutient, alors la critique est pareillement oubliée parce qu'elle passe pour injuste.

I I I

MONSIEUR de Clermont-Tonnerre Evêque de Noyon, ne dit rien de d'Aucour qu'il remplaçoit à l'Académie Françoisé, pour ne pas violer la loi qu'il s'étoit faite de ne louer jamais des Roturiers. On l'engagea pourtant à en faire l'éloge dans son discours quand il le fit imprimer.



JEAN LAFONTAINE.

né à Château-Thierry en Champagne l'an 1621, mort en 1695.

L.

LAFONTAINE entra dans la Congrégation de l'Oratoire qu'il quitta dix-huit mois après. Il avoit déjà vingt-deux ans, qu'il ne se portoit encore à rien; lorsqu'il entendit lire par hasard quelques vers de Malherbe. Ce qu'éprouveroit un homme né avec de grandes dispositions pour la Musique, & qui après avoir été nourri au fond d'un bois viendroit tout à coup à entendre un Clavecin bien touché, c'est l'impression que l'harmonie Poétique fit sur l'oreille de Lafontaine. Il se mit aussitôt à lire Malherbe, & s'y attacha de telle sorte qu'après avoir passé les nuits à l'apprendre par cœur, il alloit le jour le déclamer dans les bois. Il ne tarda pas à vouloir l'imiter; & ses essais de versification furent
dans

dans le goût de Malherbe. Un de ses parens nommé Pintrel , lui fit comprendre que pour se former , il ne devoit pas se borner aux Poètes François , qu'il devoit lire & relire sans cesse Horace , Virgile , Térence. Il se rendit à ce sage conseil , & s'en trouva bien.

I I.

JAMAIS homme ne fut si facile à croire ce qu'on lui disoit ; témoin son aventure avec Poignan , ancien Capitaine de Dragons , retiré à Château-Thierry. Tout le tems que Poignan n'étoit pas au cabaret , il le passoit , sans être galant , auprès de Madame Lafontaine qui de son côté étoit d'une conduite irréprochable. On en fit cependant de mauvais rapports à Lafontaine , & on lui dit qu'il étoit deshonoré s'il ne se battoit avec Poignan. Il le crût. Un jour d'Été il va chez lui à quatre heures du matin , le presse de s'habiller & de le suivre avec son épée. Poignan le suit sans savoir

où ni pourquoi. Quand ils furent hors de la Ville ; Lafontaine lui dit : *Je veux me battre contre toi ; on me l'a conseillé , & après lui en avoir expliqué le sujet , il mit l'épée à la main : Poignan tire à l'instant la sienne ; & d'un coup ayant fait sauter celle de Lafontaine à dix pas , il le ramena chez lui , où la reconciliation se fit en déjeunant.*

III.

MADAME la Duchesse de Bouillon , niece du Cardinal Mazarin , ayant été exilée à Château - Thyerri , voulut connoître Lafontaine. On le lui présenta , & il en fut goûté. Comme elle avoit l'esprit enjoué , elle l'engagea à composer quelques pieces ; & telle fut dit-on l'origine de ses contes.

IV.

UNE chose qu'on ne croiroit pas de Lafontaine & qui est pour tant très-vraie ; c'est que dans ses conversations , il ne laissoit rien échapper de

libre ni d'équivoque. Quantité de gens l'agaçoient dans l'espérance de lui entendre faire des contes semblables à ceux qu'il a rimés : mais il étoit sourd & muet sur ces matieres. Il établit à la fin si bien sa réputation sur ce point, que les meres le consultoient sur l'éducation de leurs filles ; & des jeunes personnes sur la maniere de se conduire dans le monde.

V.

APRÈS la mort de M. Colbert, Lafontaine fut sur les rangs pour être de l'Académie Françoise, & il eut la pluralité des voix dans l'Élection. Cet avantage ne produisit rien en sa faveur. Le parti, qui lui étoit contraire à cause de la licence de ses contes, se hâta de prévenir le Roi contre lui & d'intéresser sa Religion. Pendant que les ordres du Prince se faisoient attendre, il vacqua une autre place qu'on donna à Despréaux. Le Roi content de ce dernier choix, dit aux Députés de l'Académie : Vous pouvez main-

tenant recevoir Lafontaine , il a promis d'être sage.

VI.

MADAME de la Sabliere délivra Lafontaine de tout soin domestique , dont il étoit incapable , en le retirant chez elle. Un jour qu'elle avoit congédié tous ses domestiques à la fois. Je n'ai gardé avec moi , dit-elle , que mes trois animaux , mon chien , mon chat & Lafontaine.

VII.

RABELAIS que Despréaux appelloit *la Raison habillée en masque* , étoit l'idole de Lafontaine : il l'admiroit follement , & l'on raconte là - dessus une extravagante faillie qu'il eut chez Despréaux , en présence de Valincour , Racine , Boileau le Docteur & quelques autres personnes. On y parloit beaucoup de saint Augustin : Lafontaine écoutoit , avec cette stupidité qui étoit ordinairement peinte sur son visage. Enfin il se réveilla comme d'un

profond sommeil , & demanda d'un grand sérieux au Docteur , s'il croyoit que saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ? Le Docteur l'ayant regardé depuis les piés jusqu'à la tête , lui dit pour toute réponse : *Prenez garde M. de Lafontaine : vous avez mis un de vos bas à l'envers : & cela étoit vrai.*

VIII.

UN jour Molière soupoit avec Despréaux , Racine , Lafontaine & Des-coteaux fameux joüeur de flute. Lafontaine étoit ce jour-là encore plus qu'à son ordinaire plongé dans ses distractions. Racine & Despréaux pour le tirer de sa léthargie , se mirent à le railler & si vivement, qu'à la fin Molière trouva que c'étoit passer les bornes. Au sortir de table , il poussa Des-coteaux dans l'embrasure d'une fenêtre , & lui parlant de l'abondance du cœur : Nos beaux esprits, dit-il, ont beau se trémousser , ils n'effaceront pas le bon homme.

IX.

LAFONTAINE eut un fils qu'il mit à l'âge de 14 ans entre les mains de M. de Harlai, depuis premier Président, & lui recommanda son éducation & sa fortune. On rapporte que Lafontaine se rendit un jour dans une maison où devoit venir ce fils, qu'il n'avoit pas vû depuis long-tems. Il ne le reconnut point, & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût; quand on lui eut dit que c'étoit son fils, il répondit tranquillement : Ah ! j'en suis bien aise.

X.

LAFONTAINE étant allé voir M. Dupin ; le Docteur le reconduisoit, lorsqu'ils rencontrèrent le fils de ce Poëte ; M. lui dit ce Savant, vous voilà en pays de connoissance. Entrez dans mon appartement : je reconduis M. votre pere. Lafontaine, l'instant d'après demanda quel étoit ce jeune

homme. Quoi ? lui dit M. Dupin , vous n'avez pas connu votre fils. Le bon homme après avoir un peu réfléchi , lui répliqua d'un air embarrassé : Je crois l'avoir vû quelque part.

X I.

LAFONTAINE ayant été invité à dîner dans une maison où l'on espéroit qu'il amuseroit les convives , il mangea beaucoup & ne dit pas un mot. Il se leva de table de bonne heure , sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui représenta inutilement qu'il n'étoit pas encore tems. Il répondit simplement : Je prendrai le plus long chemin. Ce fut chez un Fermier Général qu'il fit si bonne chère & si peu de dépense d'esprit.

X I I.

MADAME de Bouillon , allant un matin à Versailles , vit Lafontaine rêvant sous un arbre du Cours. Le soir en revenant , elle le trouva au même endroit & dans la même attitude ,

quoiqu'il fût assez de froid & qu'il eût tombé de la pluie toute la journée. Lafontaine étoit le seul qui ne s'en aperçût pas.

XIII.

ON persuada à Lafontaine d'aller dans sa Province, pour voir sa femme & se reconcilier avec elle. Il part de Paris dans la voiture publique, arrive chez lui, & demande son épouse. Le domestique qui ne le connoissoit pas, répond que Madame est au Salut. Lafontaine va tout de suite chez un ami, qui lui donne à souper & à coucher, & le régale pendant deux jours. La voiture publique retourne à Paris. Lafontaine s'y met & ne songe plus à sa femme. Quand ses amis de Paris, le revoyent, ils lui demandent, s'il est reconcilié avec elle. J'ai été pour la voir, leur dit-il, mais je ne l'ai pas trouvée; elle étoit au Salut.

XIV.

LAFONTAINE ayant fait un conte très-

très-licentieux, y ajouta, par un tour d'imagination qui n'est que de lui, un Prologue très-ingénieux, adressé au fameux Arnauld, pour remercier par occasion ce Docteur, des éloges qu'il avoit donnés à ses fables. Il montra le conte à Messieurs Racine & Despréaux, qui lui firent sentir l'indécence & le ridicule qu'il y auroit à adresser un pareil ouvrage à M. Arnauld.

X V.

RACINE mena un jour Lafontaine à Ténèbres, & s'apercevant que l'Office lui paroïssoit long, il lui donna pour l'occuper un Volume de la Bible qui contenoit les petits Prophètes. Il tomba sur la priere des Juifs dans Baruch, & ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à M. Racine; c'étoit un beau génie que ce Baruch; Qui étoit-il? Le lendemain & plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontroit dans la rue quelque personne de connoissance, après les complimens ordi-

naires , il élevoit sa voix , pour dire : avez-vous lû Baruch ? c'étoit un beau génie.

XVI.

LAFONTAINE , après avoir mangé son bien , conserva toujourns son caractère de désintéressement. Il entroit à l'Académie , & la barre étant tirée au bas des noms , il ne devoit pas suivant l'usage avoir part aux jettons de cette séance. Les Académiciens , qui l'aimoient tous , dirent d'un commun accord qu'il falloit en sa faveur faire une exception à la Règle : Non Messieurs , leur dit-il , cela ne seroit pas juste : je suis venu tard , c'est ma faute. Ce qui fut d'autant mieux remarqué qu'un moment auparavant , un Académicien extrêmement riche , & qui logeant au Louvre n'avoit que la peine de descendre de son appartement , pour venir à l'Académie , en avoit entr'ouvert la porte , & ayant vû qu'il arrivoit trop tard , avoit refermé la porte , & étoit remonté chez lui.

XVII.

LAFONTAINE étant tombé malade, M. Pouget Vicaire de sa Paroisse, qui est devenu depuis si célèbre dans la Congrégation de l'Oratoire, alla le visiter, & fit d'abord tomber le discours sur les preuves de la Religion. Jamais Lafontaine n'avoit été impie par principe; mais il avoit vécu dans une prodigieuse indolence sur la Religion, comme sur tout le reste : *Je me suis mis*, dit-il à M. Pouget, *depuis peu à lire le Nouveau Testament, je vous assure que c'est un fort bon Livre : par ma foi c'est un bon Livre.*

Une particularité qui montre bien l'idée qu'on avoit de Lafontaine; c'est que la garde qui étoit auprès de lui, voyant avec quel zèle on l'exhortoit à la pénitence, dit un jour à M. Pouget : *Eh ! ne le tourmentez pas tant : il est plus bête que méchant : & une autre fois : Dieu n'aura pas le courage de le condamner.*

XVIII.

LE Confesseur de Lafontaine mourant l'exhortoit à faire des aumônes. Je n'en puis pas faire , répondit le Poète , je n'ai rien : mais on fait une nouvelle édition de mes contes ; & le Libraire m'en doit faire présent de cent Exemplaires : Je vous les donne ; vous les ferez vendre pour les pauvres. Dom Jérôme , de qui on tient ce fait, a assuré que le Confesseur, presque aussi simple que le pénitent, étoit venu le consulter pour savoir s'il pouvoit recevoir cette aumône.

XIX,

LE même jour que le Duc de Bourgogne apprit , que Lafontaine avoit reçu le saint Viatique , il lui envoya une bourse de cinquante louis. Il lui faisoit souvent de semblables gratifications , sans quoi apparemment Lafontaine se fût transplanté en Angleterre : car Madame de la Sabliere étant morte, il fut invité par Saint Evre-

mond à s'y retirer, & quelques Milords s'obligerent de pourvoir à ses besoins : mais les bienfaits du Duc de Bourgogne, épargnerent à la France la douleur de perdre un si excellent homme, & la honte de ne l'avoir pas arrêté par de foibles secours.

X X.

LA pénitence de Lafontaine étoit sincere, & si austere, qu'on le trouva couvert d'un cilice lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au lit de la mort.

X X I.

LAFONTAINE s'étoit fait lui-même son Epitaphe, long-tems avant sa mort: Elle exprime bien son caractère.

Jean s'en alla comme il étoit venu ,
Mangea son fonds après son revenu ,
Croyant le bien chose peu nécessaire:
Quant à son tems bien fut le dispenser,
Deux parts en fit dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

L iij

XXII.

LA femme de Lafontaine ayant été inquiétée après la mort de son mari, pour le payement de quelques charges Publiques ; M. d'Armenonville , alors Intendant de Soissons , écrivit à son Subdélégué, qu'il vouloit que la famille de Lafontaine , fut exempte à l'avenir de toute taxe , & de toute imposition : tous les Intendans de Soissons se sont fait depuis un honneur de confirmer cette grace ; & les descendans de Lafontaine , conservent précieusement la Lettre de M. d'Armenonville ; aussi glorieuse pour le Magistrat qui protégeoit les Lettres , que pour le Poète qui l'occasionna.

XXIII.

MONSIEUR de Fontenelle, a dit ingénieusement , que c'étoit par bêtise que Lafontaine préféroit les fables des Anciens aux siennes. Et un autre bel esprit a écrit que Lafontaine étoit moins qu'homme avec les hommes , &

plus qu'un homme avec les bêtes.

XXIV.

ON est surpris que Despréaux n'ait jamais nommé Lafontaine. Il en a dit la raison à M. Racine fils. Il ne regardoit pas Lafontaine comme original, parce qu'il n'étoit créateur ni de ses sujets ni de son style, qu'il avoit pris dans Marot & dans Rabelais.

FRANÇOIS CASSANDRE,

mort en 1695.

I.

CASSANDRE Auteur d'une excellente traduction de la Rhetorique d'Aristote, avoit du mérite; mais son humeur bourrue & farouche, lui fit perdre tous les avantages que la fortune put lui présenter; de sorte qu'il vécut d'une manière très-obscure & très-misérable. Il mourut tel qu'il avoit vécu, c'est-à-dire, très-misanthrope; & non seulement haïssant

L iij

les hommes, mais ayant même assez de peine à se reconcilier avec le Souverain Etre. Le Confesseur qui l'assistoit à la mort, voulant l'exciter à l'amour de Dieu par le souvenir des graces que Dieu lui avoit faites : *Ah ! oui*, dit Cassandre, d'un ton chagrin & ironique, *je lui ai de grandes obligations : il m'a fait jouër ici bas un joli personnage*. Et comme son Confesseur insistoit à lui faire reconnoître, les graces du Seigneur : *Vous savez*, dit-il, en redoublant l'amertume de ses reproches, & montrant le grabat sur lequel il étoit couché : *Vous savez comme il m'a fait vivre, voyez comme il me fait mourir*.



PIERRE NICOLE.

*né à Chartres l'an 1625 , mort
en 1695.*

I.

NICOLE avoit peu de facilité à parler , & il disoit au sujet d'un certain homme qui parloit bien : il me bat dans la chambre ; mais je ne suis pas plutôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu.

II.

NICOLE ne prenoit point parti dans les divers sentimens qui partageoient Port-Royal. Il disoit qu'il n'étoit point des guerres civiles.

III.

LE Pere Bouhours , reprit beaucoup de fautes dans les ouvrages de Port-Royal. Aucun de ces Messieurs ne voulut les corriger dans de nouvelles éditions , excepté Nicole.

IV.

MADAME de Longueville , étoit presque la seule personne de Port-Royal ; qui eût de la considération pour Nicole , ce qui lui fit dire quand elle mourut , qu'il avoit perdu tout son crédit. J'ai même , ajoûtoit-il , perdu mon Abbaye , parce qu'elle étoit la seule qui l'appellât M. l'Abbé Nicole.

V

MONSIEUR Nicole avoit un talent admirable pour la Controverse ; mais il n'en avoit pas du tout pour les Sermons. Il y a quelques années , dit-il , qu'un de mes amis m'ayant montré le Panégyrique d'un Saint qu'il devoit prononcer , & lui ayant dit avec liberté que je n'en étois point du tout satisfait , il m'engagea à lui en faire un : je le fis ; il l'adopta & le déclama parfaitement bien. Cependant ayant assisté moi-même à ce Sermon , j'entendis à mes côtés je ne sai combien de gens qui ne pouvoient s'empêcher de dire

assez haut : Le pauvre Sermon ! Est-ce là prêcher ! qui a jamais vû un tel Panégyrique ? Étant enfin sorti , il y en eut qui me vinrent trouver pour me dire sérieusement qu'étant ami du Prédicateur , je le devois avertir de ne se plus mêler d'un métier dont il s'acquittoit si mal. Le Prédicateur ne se rebuta pas néanmoins de ce mauvais succès , il exigea de moi une seconde fois la même corvée , je l'acceptai , pour avoir une seconde fois le plaisir de ces jugemens du monde , & j'assistai encore à ce Sermon. L'amour propre s'étoit un peu défendu la première fois contre le jugement du public , parce que le Prédicateur avoit défigurè le premier Sermon par quantité de lambeaux mal cousus qu'il y avoit ajoûtés. Mais la seconde fois il fut entierement défarmé : car le Prédicateur n'ajoûta pas un mot à ce que je lui avois donné. Il le déclama mieux qu'il ne méritoit. Cependant ce second Sermon eut le même succès que le premier , & excita les mêmes plaisanteries.

VI.

NICOLE est Auteur de la perpétuité de la Foi : comme il avoit un extérieur peu favorable , il fut très-mal reçu par le Censeur de ce Livre. Cet homme simple alla trouver le fameux M. Arnauld , & lui dit qu'il falloit absolument qu'il souffrît qu'on le fît passer pour Auteur de cet ouvrage , en ajoutant très-ingénieusement : Monsieur , ce n'est pas la vérité qui persuade les hommes : ce sont ceux qui la disent.

VII.

MONSIEUR Nicole n'approuvant pas sur la fin de ses jours tous les sentimens de Port-Royal , perdit beaucoup de son crédit : Il dit dans une de ses lettres : Depuis un tems je suis un Saint à qui l'on n'offre pas beaucoup de chandelle.



BARTHELEMI D'HERBELOT,
*né à Paris , l'an 1625 , mort
en 1695.*

MONSIEUR d'Herbelot célèbre par la connoissance qu'il avoit des Langues Orientales , fit le voyage d'Italie , pour y voir des Arméniens & d'autres Orientaux. Arrivé à Florence , il fut reçu par un Secrétaire d'Etat , & conduit dans une maison préparée pour son logement , où il y avoit six pieces de plein pié magnifiquement meublées , une table de quatre couverts servie avec toute la délicatesse possible , & un carrosse aux livrées du grand Duc. Une Bibliothèque célèbre ayant été exposée en vente dans ce tems-là à Florence , ce généreux Prince pria M. d'Herbelot de la voir , d'examiner les manuscrits en Langue Orientale qui y étoient contenus , d'en mettre à part les meilleurs

& d'en marquer le prix. Quand cela fut fait , le grand Duc les acheta & en fit présent à M. d'Herbelot , comme de la chose qui pouvoit le plus lui être utile , & lui faire le plus de plaisir.

MARIE DE RABUTIN,
Marquise de Sévigné , née en Bourgo-
gne l'an 1626 , morte en 1696.

I.

COMME on chantoit un *Credo* à Saint Paul en méchante Musique , Madame de Sévigné disoit : Ah ! que cela est faux : Puis se tournant vers ceux qui l'écoutoient : Ne croyez pas , dit-elle , que je renonce à la Foi : je n'en veux pas à la lettre ; ce n'est qu'au chant.

II.

MADAME de Sévigné disoit qu'elle ne craignoit rien tant que les gens qui avoient de l'esprit tout le jour.

III.

MADAME de Sévigné s'informant de la santé de Ménage, il lui répondit : Madame je suis enrhumé. Je la suis aussi, dit-elle. Il me semble, reprit Ménage, que selon les regles il faudroit dire, *je le suis* : Vous direz comme il vous plaira, repliqua-t'elle ; mais pour moi je croirois avoir de la barbe si je disois autrement,

IV.

MADAME de Sévigné disoit plaisamment : il faut tout pardonner aux amans & aux gens des petites Maisons.

V.

JE tenois un jour, dit Ménage une des mains de Madame de Sévigné avec les deux miennes. Lorsqu'elle l'eut retirée M. Pelletier me dit : Voilà le plus bel ouvrage qui soit jamais sorti de vos mains,

VI.

MADAME la Comtesse Colonne & Madame Mazarin , passant à Arles , chacune avec un petit coffre plein de Pierreries , allèrent voir chez Madame de Grignan , Madame de Sévigné. Cette illustre Dame s'apercevant qu'elles étoient en linge sale , leur envoya le soir à chacune une douzaine de chemises , avec une lettre qui commençoit ainsi : Vous êtes comme des Héroïnes de Roman , force Pierreries & point de linge.

VII.

JE ne puis souffrir , disoit Madame de Sévigné , que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger : Je pardonnerois plutôt à une jeune personne de tenir ce discours. La jeunesse est si aimable , qu'il faudroit l'adorer si l'ame & l'esprit étoient aussi parfaits que le corps ; mais quand on n'est plus jeune , c'est alors qu'il faut se perfectionner , & tâcher de re-

gagner

gagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables.

VIII.

MADAME de Sévigné, étoit depuis long-tems auprès d'une Tante fort malade. Elle disoit : Ce qui me feroit fouhaiter d'être loin d'ici, ce feroit afin d'être sincèrement affligée de la perte d'une personne qui m'a toujours été si chere : & je sens que si je suis ici, la liberté qu'elle me donnera m'otera une partie de ma tendresse & de mon bon naturel.

IX.

MADAME de Sévigné disoit au Comte de Buffi : Sauvons-nous avec notre bon parent S. François de Sales, il conduit les gens en Paradis par de beaux chemins.

X.

MADAME de Sévigné decidoit la dispute de Despréaux & de Perrault, en disant : Les anciens sont plus

138 A N E C D O T E S
beaux; mais nous sommes plus jolis.

XI.

LES lettres de Madame de Sévigné étoient d'un style naturel, vif, plein de noblesse & d'esprit, quand elle les écrivoit elle-même; ce n'étoit plus la même chose quand elle les dictoit : Son style si ferré étoit lâche : & Corbinelli lui disoit, qu'elle cessoit alors d'avoir de l'esprit.

ANTOINE VARILLAS,
né à Gueret l'an 1624, mort
en 1696.

I.

VARILLAS disoit ordinairement que de dix choses qu'il faisoit, il en avoit appris neuf dans la conversation.

II.

VARILLAS avoit un neveu qui lui écrivant un jour, termina sa lettre par

ces mots ordinaires , mais mal orthographiés , *vosre très-hobéïssant*. Varillas fut si indigné de cette faute , qu'il s'imagina que celui qui l'avoit faite ne seroit jamais capable de rien , & ne méritoit point d'avoir sa succession. Sur cela il fonda de son bien un Collège dans sa Patrie.

I I I.

VARILLAS est tombé dans un nombre infini de fautes de Chronologie : ce qui est une suite nécessaire de la méthode qu'il a suivie en composant ses Histoires , il avoit lu dans sa jeunesse un si grand nombre de manuscrits qu'il en avoit perdu la vûe. On la rétablit à force de remedes : mais elle demeura si foible , qu'il ne pouvoit lire qu'au grand jour. Ainsi dès que le Soleil baïssoit , il fermoit ses Livres & s'abandonnoit à la composition de ses ouvrages. Il ne travailloit alors que de mémoire ; & quelque sûre que fût la sienne , il étoit impossible qu'elle lui représentât fidèlement les divers évé-

nemens, dont il pouvoit avoir besoin, avec toutes leurs circonstances, & encore moins les dates des tems où ils étoient arrivés.

I V.

LORSQUE l'Histoire des hérésies par Varillas parut; on y trouva des fautes sans nombre. Ménage ayant rencontré l'Auteur quelques jours après, il lui dit : Monsieur, vous venez de faire un Livre plein d'hérésies.

V.

VARILLAS étoit également laborieux & solitaire, il se vantoit d'avoir été trente ans sans avoir mangé une seule fois hors de chez lui.

V I.

QUELQU'UN a mis sur chaque Volume des Histoires de Varillas, *cy git* : Il auroit pû ajoûter, *sans espérance de résurrection.*



JEAN-BAPTISTE SANTEUIL,

*né à Paris l'an 1630, mort
en 1697.*

I.

QUAND Santeuil étoit extrêmement content de quelqu'une de ses Poësies, il disoit qu'il alloit faire tendre des chaînes aux ponts, de peur que les autres Poëtes en passant ne se jettassent dans la riviere.

II.

SANTEUIL étant un jour à Notre-Dame de Paris, & s'amusant à regarder les anciennes figures, en bas relief de la porte de l'Eglise, il dit à son frere en touchant un pillier: Mon frere, cela est bien vieux pour être faux, voulant dire que si notre Religion n'étoit pas la véritable, les monumens érigés à sa gloire n'auroient pas subsisté si long-tems.

III.

QUOIQUE Santeuil ait été souvent pressé de se faire ordonner Prêtre, il n'a jamais été que Soudiacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un Village un jour que le Prédicateur avoit manqué. A peine fut-il monté en Chaire qu'il se brouilla. Il se retira en disant : Messieurs, j'aurois bien d'autres choses à vous dire, mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs.

IV.

UN jour un Religieux de saint Victor, Confrere de Santeuil, lui montra des vers où se trouvoit le mot *quoniam*, qui est une expression tout à fait profane. Santeuil pour le railler lui récita tout un Pseaume où se trouve vingt fois le mot *quoniam*. Confitemini Domino *quoniam* bonus; *quoniam* misericordia ejus. *Quoniam* salutare suum &c. Le Religieux piqué lui répliqua fort ingénieusement sur le

champ par ce mot de Virgile.

Insanire licet quoniam tibi.

V.

SANTEUIL disoit que quoiqu'il n'y eût point de salut hors de l'Eglise, pour personne, il étoit excepté de cette regle, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant chanter ses Hymnes avec trop d'amour propre.

VI.

QUELQU'UN disant à Santeuil, qu'on l'eût fait Supérieur de sa Communauté, s'il eût été plus regulier. Nous ne prenons pas, répondit-il, pour Supérieurs ceux qui ont été vertueux & bien réglés toute leur vie. Nous élisons ceux qui eussent été perdus s'ils fussent restés dans le monde : ceux-là, ajouta-t'il ; sont ordinairement plus capables de gouverner une Maison que les autres, ils connoissent par eux-mêmes les foiblesses huma-

nes, & y savent mieux appliquer les remèdes qui y sont propres.

VII.

ON demandoit un jour à Santeuil ; quelle Ville il croyoit la plus belle , & on lui nomma Rouen , Lyon , Toulouse. N'y en a-t'il pas , dit-il , quelque une plus éloignée que toutes celles-là de la Capitale ? On lui en nomma une dans le fond de la Provence. Eh ! bien , reprit Santeuil , c'est la plus belle : Pourquoi ? lui dit-on : C'est réprit-il , parce que c'est la plus éloignée de mon Couvent.

VIII.

DOMINIQUE ce célèbre Arlequin de la Comédie Italienne , ayant fait faire son Portrait , voulut avoir des vers Latins pour mettre au bas. Il s'adressa à Santeuil , qui le reçut mal. Après lui avoir demandé brusquement qui il étoit , pourquoi il venoit , qui est-ce qui l'envoyoit , où il l'avoit vu ; le Poëte sans attendre de réponse lui

lui ferma sa porte. Dominique qui vit qu'il falloit agir singulierement pour avoir raison d'un homme si singulier, retourna à saint Victor dans son habit d'Arlequin, qu'il avoit couvert d'un manteau rouge. Il frappa à la porte du Poëte, qui après lui avoir dit cinq ou six fois inutilement d'entrer, lui cria en colere : O quand tu ferois le diable, entre si tu veux ? Dominique jetta sur le champ son manteau & entra brusquement : Santeuil surpris tendit les bras, ouvrit de gros yeux, & se tint immobile quelque tems sans pouvoir rien dire, croyant effectivement que c'étoit le diable. Dominique étant resté assez long-tems dans une posture qui répondoit à l'étonnement du Poëte, en changea, & commença à courir d'un bout de la chambre à l'autre, en faisant mille postures. Santeuil revenu de sa surprise, se leva & fit les mêmes tours de chambre. Dominique voyant que ce jeu lui plaisoit, tira son épée de bois, & allongeant & raccourcissant le bras,

lui donnoit de petites tapes , tantôt sur les joues , tantôt sur les doigts , tantôt sur les épaules. Santeuil irrité lui rendoit de tems en tems des coups de poings , qui étoient esquivés fort adroitement. Ensuite Arlequin détachant sa fangle , & Santeuil prenant son aumusse , ils se firent sauter l'un l'autre , jusqu'à ce que le Poëte las de cette Comédie , dit à l'autre ; mais enfin quand tu ferois le diable , si faut-il que je sache qui tu es ? Qui je suis ? répondit Dominique avec le ton de voix propre de son habit : Je suis le Santeuil de la Comédie Italienne. O pardi , si cela est , reprit Santeuil , je suis l'Arlequin de Saint Victor. Dominique leva alors son masque ; ils s'embrassèrent très-cordialement l'un l'autre , & Santeuil ne se fit pas presser pour faire ce qu'on souhaitoit de lui. Il trouva sur le champ ce mot

Castigat ridendo mores.

I X.

LE Prieur de Saint Victor ayant

su que Santeuil & l'Abbé Bouin , qui étoient tous deux novices , jouïoient continuellement , leur défendit le jeu. Santeuil fut mis en prison pour avoir défobéi le jour même. L'Abbé Bouin alla lui proposer de jouer à travers la chatiere qui étoit à la porte ; ils s'affirent à terre chacun de son côté , & mirent l'argent au milieu du trou. A peine Santeuil eut pris les cartes , qu'il s'écria. J'ai gagné : J'ai quinte , quatorze & le point ; Bouin se saisit aussitôt de l'argent & s'enfuit sans rien dire , Santeuil cria de toutes ses forces au voleur , au voleur , au voleur. Ces cris attirerent toute la maison dans le lieu où on les entendoit. Le Prieur qui fut d'abord au fait de ce dont il s'agissoit , se mit à gronder son prisonnier ; qui au lieu de l'écouter , ne cessoit de crier comme auparavant que Bouin étoit un fripon , qu'il avoit emporté son argent ; en ajoutant perpétuellement : j'avois quinte , quatorze & le point. Le Supérieur qui dans le fond de l'ame rioit de l'extravagance

de Santeuil, eut toutes les peines du monde à le calmer, & fut contraint de l'enfermer plus étroitement.

X.

UN jour que Santeuil s'étoit mis dans un Confessionnal, pour dire ses Vêpres ou pour rêver à quelque ouvrage ; une femme croyant que c'étoit un Confesseur, se mit à genoux, & lui dit toute sa vie. A mesure que le Poète marmotoit quelque chose, la bonne pénitente, qui pensoit que c'étoient des reproches, se pressoit de finir sa confession. Lorsqu'elle eut tout dit, elle s'aperçut que le Confesseur ne disoit plus rien. Elle prit le parti de lui demander l'absolution : Est-ce que je suis Prêtre, lui dit Santeuil ? Comment donc, reprit la Dame fort étonnée, & pourquoi donc m'avez-vous écoutée ? & pourquoi m'as-tu parlé, reprit Santeuil ? Je vais de ce pas me plaindre à ton Prieur, ajoûta la femme. Et moi tout conter à ton mari, riposta Santeuil.

X I.

UN Abbé homme de qualité & de mérite ayant paru médiocrement admirateur de quelques vers que Santeuil lui montra , le Poëte lui dit des choses très-désobligeantes. Le lendemain l'Abbé , pour adoucir le chagrin qu'il lui avoit causé , lui envoya dix pistoles. Santeuil en les recevant dit au Laquais qui les lui portoit : Vous direz à votre maître que je suis fâché de ne lui avoir dit que des injures , & qu'une autrefois je le battrai , parce que sans doute il m'enverra beaucoup plus d'argent.

X I I.

QUELQU'UN demandoit à Santeuil pourquoi les belles femmes avoient ordinairement moins d'esprit que les femmes laides. C'est , répondit-il , que les dernieres cherchent sans cesse quelqu'un qui leur en donne , aulieu que les autres fuyent ceux qui voudroient leur en donner.

XIII.

UN Gentil-homme Engevin se plaignoit à un Procureur de Paris, d'avoir été trompé par un Moine. Quoi ! Monsieur, lui dit Santeuil qui étoit présent à l'entretien, un homme de votre âge ne connoît pas les Moines. Il y a quatre choses dans le monde, poursuivit-il, dont il faut se défier, du visage d'une femme, du derrière d'une mule, du côté d'une charette, & d'un Moine de tous les côtés.

XIV.

MONSIEUR D... qui n'étoit pas content de Santeuil, lui envoya deux grosses bouteilles pleines d'urine avec un peu d'essence au-dessus pour leur donner de l'odeur. On les lui remit de la part du messager de Montpellier, & il donna deux écus au porteur. Quelques jours après il voulut goûter ses liqueurs, & découvrit ce qui en étoit. M. D... qui aimoit à plaisanter, ne tarda pas à faire visite à Santeuil, &

à le railler de l'aventure. Le Poëte dissimula de son mieux son chagrin ; mais il médita sa vengeance. Comme il connoissoit le goût du railleur , il fit préparer de l'ordure en guise de tabac , & un jour qu'il étoit avec M. D... il tira de sa poche une tabatière qui en étoit pleine. M. D... en prit aussitôt , & l'ayant trouvé d'une odeur extrêmement forte & défagréable , sy, dit-il , quel diable de tabac as-tu là ? C'est du tabac de Montpellier , répondit Santeuil.

X V.

UN Abbé pria Santeuil de lui faire une Epitaphe pour un de ses parens qui étoit mort , & lui donna six louis pour l'engager à y travailler incessamment. Le Poëte le promit , & il n'en fit rien , il ne songea plus qu'aux vers de ceux qui les payeroient seulement quand ils feroient faits. L'Abbé envoya plusieurs fois chercher l'Epitaphe. On lui répondit long-tems qu'elle n'étoit pas finie ; & à la fin qu'on

ne savoit ce qu'il vouloit dire. L'Abbé y alla lui-même , & ayant frappé à la porte de Santeuil ; celui-ci cria : Qui est là ? l'Abbé répondit : Ami. Quel ami ? repartit Santeuil ; celui qui paye avant qu'on ait travaillé , dit l'Abbé. Santeuil ouvrit la porte , & regardant l'Abbé d'un visage riant , demanda s'il y avoit quelque chose à faire pour son service. L'Abbé l'interrompant , lui dit : Est-ce que vous ne vous souvenez plus de l'Épitaphe que vous m'avez promise , & des six louis que je vous ai donnés pour la faire ? Ma foi non , répondit Santeuil , je vous assure que je perds bien des choses faute de mémoire : cependant puisque vous assurez que je vous l'ai promise , je la ferai , car je garde inviolablement ma parole. Cette Épitaphe fut enfin finie au bout de six mois ; mais il fallut la payer une seconde fois , parce que le Poëte ne se souvenoit plus ou feignoit de ne se plus souvenir des six louis qu'il avoit reçus.

XVI.

SANTEUÏL étant un jour à la table de M. le Prince , Madame la Duchesse lui donna en riant un soufflet , pour le punir , disoit-elle , de ce qu'il n'avoit pas encore fait des vers à sa louange. Le Poëte ayant pris assez mal ce badinage , Madame la Duchesse se fit porter un verre d'eau qu'elle lui jetta au visage , pour laver , disoit-elle , l'affront qu'elle lui avoit fait. Santeuïl que la honte avoit empêché de parler jusqu'alors , dit d'un ton piqué , qu'il étoit bien juste que la pluie vint après le tonnerre.

XVII.

SANTEUIL ayant un soir soupé en ville , & retournant tard dans son Couvent , rencontra dans une rue détournée deux voleurs qui lui prirent sa bourse. Ils lui demanderent ensuite s'il avoit une montre , non répondit-il. Tant pis , reprirent les voleurs , car si vous en aviez eu , vous sauriez qu'il

est heure indue pour vous. A quelques pas de là , deux autres voleurs lui demandèrent encore la bourse. Messieurs , leur répondit Santeuil , je l'ai donnée à garder à deux honnêtes Messieurs qui ont bien voulu s'en charger il n'y a qu'un instant : les voleurs entendirent à demi mot , & furent partager avec leurs camarades l'argent du Poëte.

XVIII.

TROIS Dames allèrent un jour voir Santeuil , & lui dirent qu'elles venoient lui demander la collation. Santeuil leur fit présent à chacune , de ses vers Latins , & leur dit en les leur présentant : Voilà de quoi je vous regale. Bon , dirent-elles , le beau regal ! gardez vos vers pour ceux qui entendent le Latin , il nous faut à nous toute autre chose. Quoi , répondit le Poëte , vous n'entendez pas le Latin ? parbleu cela me surprend , il faut que vous l'appreniez : c'est la langue des Anciens & du grand monde. Oui , repliche-

rent les Dames , du grand monde du pays Latin ; mais ailleurs elle n'est guere connue. Santeuil se fâcha de cette réponse , & les quitta brusquement ; disant qu'il ne vouloit avoir aucun commerce avec des ignorantes. Du caractère dont étoit Santeuil , on peut croire qu'il affecta ce chagrin pour se dispenser de donner une collation.

X I X.

SANTEUIL étant retourné à Saint Victor à onze heures du soir , le portier refusa de lui ouvrir , parce que , disoit-il , on le lui avoit défendu. Après bien des négociations & des pourparlers , Santeuil fit glisser un demi louis sous la porte , & elle lui fut ouverte. Il étoit à peine entré qu'il feignit d'avoir oublié un livre sur un banc où il s'étoit assis pendant qu'on le faisoit attendre. L'officieux portier sortit pour l'aller chercher , & on ferma aussitôt la porte. Maître Pierre qui étoit à demi nud frappa à son tour , & Santeuil lui ayant fait les mêmes ques-

tions & les mêmes difficultés qui lui avoient été faites , disoit toujours qu'il ne lui ouvreroit pas , que M. le Prieur le lui avoit défendu. Eh ! M. de Santeuil , répliqua le portier , je vous ai ouvert de si bonne grace ; je t'ouvrirai de même si tu veux , dit Santeuil , il ne tient qu'à toi , & ensuite il fit semblant de s'en aller. Le portier l'ayant appelé lui dit , j'aime mieux encore vous rendre votre argent. Santeuil le prit & lui ouvrit la porte.

XX.

SANTEUIL rêvant une nuit dans son lit à quelques vers , se leva tout à coup , ouvrit la porte de sa chambre , & courut dans le Dortoir en chemise , en criant de toutes ses forces : Je l'ai trouvé , je l'ai trouvé. Ses Confreres éveillés par ce bruit , lui demanderent ce qu'il avoit trouvé ; le plus beau vers que Dieu ait jamais fait , répondit Santeuil. Les Religieux rirent de son extravagance & se recoucherent.

X X I.

ON fit beaucoup d'Epitaphes pour Santeuil. Voici la meilleure.

Cy git le célèbre Santeuil ,
Poetes & Fous prenez le deuil.

P R A D O N ,
né à Rouen, mort en 1698,

I.

RACINE fit représenter pour la premiere fois la Tragédie de Phèdre, le premier jour de Janvier de l'an 1677 sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Quelques personnes de la premiere distinction unis de goût & de sentimens, entre autres la Duchesse de Bouillon & le Duc de Nevers, ayant appris quelque tems auparavant qu'il y travailloit, engagerent Pradon à faire une Tragédie sur le même sujet, pour mortifier Racine, & pour faire tomber sa piece quand elle pa-

roïtroit. Pradon fier de quelques succès que la Cabale avoit procurés à ses premieres Tragédies , fut assez vain pour joûter contre cet illustre Poëte. Il composa donc sa Phedre par émulation , & la fit représenter deux jours après celle de Racine , par les Comédiens du Roi. Quelque mauvaise que fût cette piece , elle ne laissa pas d'abord de paroître avec éclat , & de se soutenir même pendant quelque tems. Deux choses principalement contribuerent à ce succès : La concurrence des deux Tragédies que tout le monde voulut voir , & les applaudissemens que les protecteurs de Pradon donnerent à sa piece.

Madame Deshoulières que Pradon consultoit sur tout ce qu'il faisoit , & qui pour ce sujet prenoit intérêt à la réussite de sa Tragédie , voulut voir la premiere représentation de celle de Racine. La prévention la lui fit trouver mauvaise , & revenue chez elle , elle fit en soupant avec quelques personnes parmi lesquelles étoit Pradon ,

ce fameux Sonnet contre la pièce
qu'elle venoit d'entendre.

Dans un fauteuil doré, Phedre tremblante
& blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend
rien.

Sa nourrice lui fait un Sermon fort Chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-
même.

Hippolite la hait presque autant qu'elle
l'aime.
Rien ne change son cœur, ni son chaste
maintien.

La nourrice l'accuse, elle s'en purifie bien,
Thésée a pour son fils, une rigueur extrême.

Une grosse Aricie au teint rouge aux crins
blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes têt-
tons,

Que malgré sa froideur, Hippolite idolâtre;
Il meurt enfin trainé par ses Courriers ingrats;
Et Phedre, après avoir pris de la mort aux
rats,

Vient en se confessant mourir sur le Théâtre.

Ce Sonnet se répandit bientôt dans Paris. Le lendemain matin , l'Abbé Tallemant l'aîné en apporta une Copie à Madame Deshoulières ; qui la reçut sans rien témoigner de la part qu'elle avoit au Sonnet , & elle fut ensuite la première à le montrer , comme le tenant de l'Abbé Tallemant.

Les amis de Racine crurent que ce Sonnet étoit l'ouvrage de M. le Duc de Nevers , l'un des protecteurs de Pradon ; car pour Pradon lui-même , ils ne lui firent pas l'honneur de le soupçonner d'en être l'Auteur. Dans cette pensée , ils tournerent ainsi ce Sonnet contre M. de Nevers , sur les mêmes rimes.

Dans un Palais doré , Damon jaloux &
blême ,
Fait des vers où jamais personne n'entend
rien.
Il n'est ni Courtisan, ni Guerrier, ni Chrétien.
Et souvent pour rimer, il s'enferme lui-même.

La

La Muse par malheur le hait autant qu'il
l'aime ,

Il a d'un franc Poëte & l'air & le maintien ,
Il veut juger de tout , & n'en juge pas bien ,
Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

Une Sœur vagabonde aux crins plus noirs
que blonds ,
Va dans toutes les Cours offrir ses deux têt-
tons ,

Dont malgré son pays , son frere est idolâtre.
Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats ,
L'Enéide est pour lui pis que la mort aux
rats ,

Et selon lui , Pradon est le Roi du Théâtre.

On attribua à Racine & à Des-
préaux, cette réponse trop satyrique &
trop maligne , puisqu'elle va jusqu'à
attaquer les mœurs & la personne.
Mais voyant que M. de Nevers di-
soit par tout qu'il les faisoit chercher
pour les faire assassiner ; ils la désa-
vouerent hautement. Sur quoi M. le
Duc Henri Jules , fils du Grand Con-

Tome II.

O

dé, leur dit : Si vous n'avez pas fait le Sonnet ; venez à l'Hôtel de Condé, où M. le Prince saura bien vous garantir de ces menaces, puisque vous êtes innocens, & si vous l'avez fait venez aussi à l'Hôtel de Condé, où M. le Prince, vous prendra de même sous sa protection, parce que le Sonnet est très-plaisant & plein d'esprit ; ils ont assuré depuis que ce Sonnet avoit été fait par le Chevalier de Nantouillet avec le Comte de Fiesque, le Marquis d'Effiat, M. de Guilleragues, & M. de Manicamp.

MONSIEUR de Nevers répliqua par cet autre Sonnet qui est encore sur les mêmes rimes.

Racine & Despréaux, l'air triste & le teint
blême,

Viennent demander grace & ne confessent
rien.

Il faut leur pardonner, parce qu'on est Chrétien ;

Mais on fait ce qu'on doit au public, à soi-même.

Damon pour l'intérêt de cette sœur qu'il
aime ,

Doit de ces scélérats châtier le maintien :
Car il seroit blâmé de tous les gens de bien ,
S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

Ce fut une furie aux crins plus noirs que
blonds ,
Qui leur pressa du pus de ses affreux têtens
Ce Sonnet qu'en secret , leur cabale idolâtre.

Vous en ferez punis Satyriques ingrats ,
Non pas en trahison d'un fou de mort aux
rats ;

Mais de coups de bâton donnés en plein Théa-
tre.

Cette Querelle fut enfin terminée
par la médiation de quelques person-
nes du premier rang.

Au reste la Phedre de Racine, après
avoir été sur le point d'échoüer , eut
bientôt des applaudissemens univer-
sels ; pendant que celle de Pradon
tomba dans un oubli dont elle n'a ja-
mais pû se retirer.

II.

LE Regulus de Pradon fut fort bien reçu, & son Antigone fort mal. C'est par allusion au sort de ces deux piéces, qu'un Seigneur ayant trouvé cet Auteur qui portoit un assez mauvais habit, sous un beau manteau d'écarlate, lui dit : Pradon, voilà le manteau de Regulus sur le juste-au-corps d'Antigone.

III.

ON lit dans les mélanges de Vigneul Marville, un conte sur Pradon, dont on croira ce qu'on voudra. Pradon ayant fait une piéce de Théâtre; s'en alla le nez dans son manteau avec un ami, se mêler dans la foule du parterre, afin de se dérober à la flatterie, & d'apprendre lui-même sans être connu, ce que le Public penseroit de son ouvrage. Dès le premier acte, la piéce fut sifflée. Pradon, qui ne s'attendoit qu'à des louanges & des exclamations, perdit d'abord con-

tenance , & frappoit fortement du pié. Son ami le voyant troublé, le prit par le bras & lui dit : Monsieur , tenez bon contre le revers de fortune ; & si vous m'en croyez sifflez hardiment comme les autres. Pradon revenu à lui-même , & trouvant ce conseil à son goût , prit son sifflet & siffa des mieux. Un Mousquetaire l'ayant pousfé rudement , lui dit en colere , pourquoi sifflez-vous Monsieur ? La piece est belle ; son Auteur n'est pas un fot : il fait figure & bruit à la Cour. Pradon un peu trop chaud repoussa le Mousquetaire , & jura qu'il siffleroit jusqu'au bout. Le Mousquetaire prend le chapeau & la perruque de Pradon , & les jetta jusques sur le Théâtre. Pradon donne un soufflet au Mousquetaire ; & celui-ci l'épée à la main tire deux lignes en croix sur le visage de Pradon , & veut le tuer. Enfin Pradon sifflé & battu pour l'amour de lui-même , gagne la porte , & va se faire panser.

IV.

PRADON étoit l'homme du monde le moins instruit. On prétend qu'un jour au sortir d'une de ses Tragédies ; le Prince de Conti , lui ayant dit qu'il avoit transporté en Europe une Ville qui est en Asie ; je prie votre Altesse de m'excuser , lui dit Pradon ; car je ne fais pas la Chronologie.

V.

EPIGRAMME de Gacon , sur la Tragédie de Scipion , qui fut jouée en Carême & qui eut le sort ordinaire aux ouvrages de Pradon.

Dans sa piece de Scipion ,
Pradon fait voir ce Capitaine ,
Prêt à se marier avec une Africaine :
D'Annibal il fait un poltron ,
Ses Héros sont enfin si différens d'eux-mêmes
Qu'un Quidam les voyant plus masqués qu'en
un Bal ,
Dit que Pradon donnoit au milieu du Carême
Une piece de Carnaval.

V I.

MONSIEUR le Verrier, crut amuser M. Despréaux mourant, par la lecture d'une Tragédie, qui dans sa nouveauté faisoit beaucoup de bruit. Après la lecture du premier acte, il dit à M. le Verrier. Ah ! mon ami, ne mourrai-je pas assez promptement. Les Pradons, dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des soleils auprès de ceux-ci.

Epitaphe de Pradon.

Cy git le Poëte Pradon,
 Qui durant quarante ans d'une ardeur sans
 pareille,
 Fit à la barbe d'Appollon
 Le même métier que Corneille.

V I I.

POUR exprimer l'ascendant que les femmes ont sur les hommes, Lamothe disoit : Elles seroient maîtresses de faire rechercher la Phedre de Pradon & abandonner celle de Racine.

CLAUDE BOYER;
né à Alby mort en 1698.

I.

LA Judith de l'Abbé Boyer, fut représentée par de fameux Acteurs, & occupa la scène pendant tout un Carême. Elle fut malheureusement imprimée dans la quinzaine de Pâques, & sifflée à la rentrée. Mademoiselle de Champmélé, faisoit le rôle de Judith. Etonnée d'entendre une pareille symphonie; elle, dont les oreilles étoient accoutumées aux applaudissemens, apostropha le parterre en ces termes: Messieurs nous sommes surpris que vous receviez aujourd'hui si mal une pièce que vous avez applaudie pendant le Carême. Dans ce moment on entendit une voix qui prononça ces paroles: *Les sifflets étoient à Versailles, aux Sermons de l'Abbé Boileau.*

II.

II.

L'ABBÉ Boyer au sortir d'une de ses pièces, où il n'y avoit pas eu grand monde, en ayant jetté la faute sur la pluie; Furetière fit l'Epigramme suivante.

Quand les pièces représentées
De Boyer, sont peu fréquentées;
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistans
Voici comme il tourne la chose:
Vendredi la pluie en est cause,
Et le Dimanche le beau tems.

J E A N R A C I N E .
né à la Ferté - Milon l'an 1639 ,
mort en 1699.

I.

RACINE fut élevé à Port Royal. M. Lancelot Sacristain de cette Abbaye, homme très-habile, lui apprit le Grec, & dans moins d'une année le mit en état d'entendre les Tra-

Tome II.

P.

gédies de Sophocle & d'Euripide. Elles l'enchanterent à un tel point qu'il passoit les journées à les lire & à les apprendre par cœur, dans les bois qui sont autour de l'étang de Port Royal. Il trouva le moyen d'avoir le Roman de Théagene & de Chariclée en Grec. Le Sacristain lui prit ce Livre, & le jetta au feu : huit jours après Racine en eut un autre, qui éprouva le même traitement. Il en acheta un troisième & l'apprit par cœur : après quoi il l'offrit au Sacristain, pour le brûler comme les autres.

II.

DANS la dispute qu'eut Racine avec Nicole, sur la Comédie, M. Arnauld quoique fort irrité contre Racine, ne put s'empêcher de convenir en parlant à un de ses amis, que Nicole avoit pris le change, & que ce n'étoit point à l'art qu'il devoit faire le procès, mais à l'ouvrier qui avoit péché contre le but & l'intention de l'art.

I I I.

RACINE aima long-tems Mademoi-
selle de Champ-Mélé. Il ne se dé-
goûta d'elle que lorsqu'elle l'eut quit-
té, pour M. de Clermont Tonnerre:
ce qui fit dire alors de cette fameuse
Actrice, *qu'un Tonnerre l'avoit déra-
cinée.*

I V.

RACINE fut reçu à l'Académie
Françoise, avec Fléchier. Celui-ci
ayant parlé le premier fut infiniment
applaudi. Racine qui parla ensuite,
gâta son discours par la trop grande
timidité avec laquelle il le prononça.
Ainsi voyant qu'il n'avoit pas été goû-
té, il ne voulut pas le donner à l'Im-
primeur.

V.

RACINE & Despréaux venant de
faire un jour leur cour à Versailles, se
mirent dans un carrosse public avec
deux bons Bourgeois, qui s'en retour-

noient à Paris. Comme ils étoient contents de leur cour, ils furent extrêmement enjoués pendant tout le chemin, & leur conversation fut la plus vive, la plus brillante, & la plus spirituelle du monde. Les deux Bourgeois étoient enchantés & ne pouvoient se lasser de marquer leur admiration. Enfin à la descente du carrosse, tandis que l'un d'eux faisoit son compliment à Racine, l'autre s'arrêta avec Despréaux & l'ayant embrassé tendrement : *J'ai été en voyage, lui dit-il, avec des Docteurs de Sorbonne, & même avec des Religieux : mais je n'ai jamais ouï de si belles choses : en vérité vous parlez cent fois mieux qu'un Prédicateur.*

VI.

RACINE disoit à ses enfans : Quand vous trouverez dans le monde des personnes qui ne vous paroîtront pas estimer mes Tragédies, & qui même les attaqueront par des critiques injustes : pour toute réponse, contentez-vous de les asûrer que j'ai fait tout ce que

J'ai pû pour plaire au Public ; & que
j'aurois voulu pouvoir mieux faire.

V I I.

RACINE auroit eu les passions extrêmement vives , si elles n'avoient été réprimées par la Religion : sur quoi Despréaux disoit : La raison conduit ordinairement les autres à la foi : mais c'est la foi qui a conduit Racine à la raison.

V I I I.

SE'GRAIS dit que cette maxime de la Rochefoucault : *C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit* ; fut écrite à l'occasion de Racine & de Despréaux , dont tout l'entretien rouloit sur la Poësie , & qui hors de là ne favoient rien.

I X.

RACINE étoit fort amer dans ses railleries. Ses amis ne trouvoient point grace auprès de lui , quand il leur échappoit quelque chose qui lui don-

noit prise. Un jour Despréaux ayant avancé à l'Académie des Inscriptions quelque chose qui n'étoit pas juste ; Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie , qui part souvent du premier feu de la dispute ; mais il tomba si rudement sur son ami , que Despréaux fut obligé de lui dire : Je conviens que j'ai tort ; mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez.

X.

DESPRE'AUX accablé un jour des railleries de Racine , lui dit , d'un grand sang froid quand la dispute fut finie ; avez-vous eu envie de me fâcher ? Dieu m'en garde , répond son ami. Eh bien , répond Despréaux , vous avez donc tort , car vous m'avez fâché.

X I.

RACINE rapportoit de Versailles, une bourse de mille louis ; & trouva Madame Racine qui l'attendoit à Au-

teuil dans la maison de Despréaux, il courut à elle & l'embrassant : Félicitez-moi, lui dit-il, voici une bourse de mille louis que le Roi m'a donnée. Elle lui porta aussitôt des plaintes contre un de ses enfans, qui depuis deux jours ne vouloit point étudier; une autre fois, reprit-il, nous en parlerons : livrons-nous aujourd'hui à notre joie. Elle lui représenta qu'il devoit en arrivant faire des reprimandes à cet enfant, & continuoit ses plaintes, lorsque Despréaux qui dans son étonnement se promenoit à grands pas, perdit patience, & s'écria : Quelle insensibilité ! peut-on ne pas songer à une bourse de mille louis. !

X I I.

RACINE avoit envie d'être Courtisan ; mais il ne savoit pas l'être. Le Roi le voyant un jour à la promenade avec M. de Cavoye : Voilà dit-il, deux hommes que je vois souvent ensemble : j'en devine la raison : Cavoye avec Racine se croit bel esprit :

P iiiij

Racine avec Cavoye se croit Courtisan.

XIII.

LE ROI aimoit à entendre lire Racine, & lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir la beauté des ouvrages qu'il lisoit. Dans une indisposition qu'il eut, il lui demanda de lui chercher quelque Livre propre à l'amuser. Racine proposa une des Vies de Plutarque. C'est un Gaulois, répondit le Roi; Racine répliqua qu'il tâcheroit en lisant de changer les tours de phrase trop anciens, & de substituer les mots en usage aux mots vieillies depuis Amyot; ce que Racine exécuta avec beaucoup de succès.

XIV.

LORSQUE Louis XIV partit pour aller faire le siege de Mons; il ordonna à ses deux Historiens de le suivre. Racine qui aimoit une vie plus tranquille s'en dispensa. Le Roi à son retour lui en fit des reproches: Je n'a-

vois Sire, dit ingénieusement le Poëte, que des habits de Ville. J'en avois ordonné de campagne : mais les Villes que votre Majesté assiégeoit ont été plutôt prises, que mes habits n'ont été faits.

X V.

JE me souviens, dit Valincourt, qu'étant un jour à Auteuil chez Despréaux, avec Nicole & quelques autres amis d'un mérite distingué, nous mîmes Racine sur l'Oedipe de Sophocle. Il nous le récita tout entier, le traduisant sur le champ, & il s'émut à un tel point, que tout ce que nous étions d'Auditeurs nous éprouvâmes tous les sentimens de terreur & de compassion, sur quoi roule cette Tragédie. J'ai vû nos meilleurs Acteurs sur le Théâtre : j'ai entendu nos meilleures pieces : mais jamais rien n'approcha du trouble où me jetta ce récit ; & au moment même que je vous écris, je m'imagine voir encore Racine avec son Livre à la main, & nous tous confertés autour de lui.

XVI.

RACINE étant allé lire au grand Corneille sa Tragédie d'Alexandre; Corneille lui donna beaucoup de louanges, mais en même tems lui conseilla de s'appliquer à tout autre genre de Poësie qu'au Dramatique; l'assurant qu'il n'y étoit pas propre. Corneille étoit incapable d'une basse jalousie. S'il parloit ainsi, c'est qu'il le pensoit.

XVII.

IL revint à Racine que son Andromaque étoit beaucoup critiquée par le Maréchal de Créqui & par le Comte d'Olonne. Le Maréchal n'avoit pas la réputation d'aimer trop les femmes, & le Comte n'avoit pas lieu de se plaindre d'être trop aimé de la sienne. Racine fit là-dessus l'Epigramme suivante qu'il adressoit à lui-même.

La vraisemblance est choquée en ta piece
Si l'on en croit & d'Olonne & Créqui.

Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
D'Olone , qu'Andromaque aime trop son
mari.

XVIII.

RACINE comptoit au nombre des choses chagrinantes, les louanges des ignorans ; & lorsqu'il se mettoit en bonne humeur , il rapportoit le compliment d'un vieux Magistrat , qui n'ayant jamais été à la Comédie, s'y laissa entraîner par une compagnie à cause de l'assurance qu'elle lui donna , qu'il verroit l'Andromaque. Il fut très-attentif au spectacle qui finissoit par les plaideurs. En sortant il trouva l'Auteur & lui dit : Je suis très-content , Monsieur , de votre Andromaque ; c'est une jolie piece. Je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement : j'avois d'abord eu quelque envie de pleurer , mais la vue des petits chiens m'a fait rire.

XIX.

RACINE avoit un oncle Chanoine ;

Régulier d'Uzez, qui lui resigna son bénéfice : mais comme il différa trop long-tems à prendre l'habit de cet Ordre ; un Régulier lui disputa ce bénéfice & l'emporta. La perte de son procès le détermina à composer sa Comédie des plaideurs. Aux deux premières représentations, les Acteurs furent presque sifflés, & n'osèrent hasarder la troisieme. Moliere qui étoit alors brouillé avec Racine ne se laissa pas entraîner au jugement de la multitude, & dit en sortant, que ceux qui se moquoient de cette piece méritoient qu'on se moquât d'eux. Un mois après, les Comédiens étant à la Cour, & ne sachant qu'elle petite piece donner à la suite d'une Tragédie, risquerent les plaideurs. Louïs XIV. qui étoit très-sérieux en fut frappé, y fit même de grands éclats de rire, & la Cour n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les Comédiens partis de Saint-Germain en trois carrosses à onze heures du soir, allerent porter cette bonne nouvelle à Racine, qui logeoit à

L'Hôtel des Ursins. Trois carrosses après minuit & dans un lieu où il ne s'en étoit jamais tant vu ensemble, reveillèrent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres, & comme on vit que les carrosses étoient à la porte de Racine, & qu'il s'agissoit des plaideurs, les Bourgeois se persuaderent qu'on venoit l'enlever pour avoir mal parlé des Juges. Tout Paris le crut à la Conciergerie le lendemain; & ce qui donna lieu à une vision si ridicule, c'est qu'effectivement un vieux Conseiller avoit fait grand bruit au Palais sur cette Comédie.

X X.

LE rolle de Néron dans Britannicus, fut joiué par Floridor le meilleur Comédien de son siecle : mais comme c'étoit un Auteur fort aimé du public, tout le monde souffroit de lui voir représenter Néron, & d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cause que l'on donna le rolle à un Acteur moins chéri, & la piece s'en trouva mieux.

XXI.

ON demanda au grand Condé ce qu'il pensoit de Bérénice , qu'on jouoit depuis long-tems. Il répondit , par ces deux vers , où Titus parle de sa maîtresse.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la
vois ,

Et crois toujours la voir pour la première
fois.

Ce jugement est bien différent de celui que lui attribue un Ecrivain. Il prétend que Racine ayant demandé à ce Prince , ce qu'il pensoit de Bérénice ; le grand Condé se mit à chanter ce refrain de chanson: Marion pleure , Marion crie , Marion veut qu'on la marie.. Il passe pour constant aujourd'hui que cette réponse est de Chapelle.

XXII.

LOUIS XIV. dont le discernement

ment étoit si juste, apperçut son premier Medecin Dodart, au sortir de Bérénice, & il lui dit en riant : J'ai été sur le point de vous envoyer chercher pour secourir une Princesse, qui vouloit mourir sans savoir comment,

XXIII.

LORSQUE les Comédiens Italiens, donnerent la Parodie de Bérénice; un Auteur qui avoit fait quelques Tragédies avec succès, se mit de très-mauvaise humeur contre eux. Quel abus, disoit-il, de souffrir que des bâteleurs rendent ridicules les sentimens héroïques, que les Auteurs tâchent de mettre dans les Tragédies ? Si l'on tourne en plaisanterie ces sentimens; où est-ce que le Roi trouvera des Ministres pour son Conseil & des Généraux pour ses Armées ? Il faut être bien Poëte pour croire que le courage des Généraux & les lumieres des Ministres, ne se prennent que dans les pieces de Théâtre,

XXIV.

CORNEILLE étant auprès de Ségrais à une représentation de Bajazet, lui dit : Je me garderois bien de le dire à d'autres qu'à vous, parce qu'on diroit que je n'en parlerois que par jalousie ; mais prenez y garde, il n'y a pas un seul personnage dans Bajazet, qui ait les sentimens qu'on doit avoir & qu'on a à Constantinople.

XXV.

DANS le tems que Racine faisoit sa Tragédie de Mithridate, il alloit tous les matins aux Thuileries, où travailloient alors toutes sortes d'ouvriers. Là récitant ses vers à haute voix, sans s'appercevoir seulement qu'il y eût personne dans le jardin, tout d'un coup il se trouva environné de tous ces ouvriers. Ils avoient quitté le travail pour le suivre, le prenant pour un homme, qui par désespoir, alloit se jeter dans le bassin.

XXVI.

XXVI.

RACINE a donné à Mithridate un caractère fort élevé. Aussi de toutes les Tragédies que Charles XII. lut dans son loisir de Bender; aucune ne lui plaisoit autant que celle-là; & il montrait avec le doigt à un de ses Ministres tous les endroits qui le frappoient.

Corneille appelloit l'Achille, l'Agamemnon, le Mithridate de Racine, des Héros refondus à notre mode.

XXVII.

BEAUBOURG qui étoit extrêmement laid, jouant le rôle de Mithridate; Mademoiselle Lecouvreur, qui jouoit celui de Monime, lui dit: *Ah! Seigneur, vous changez de visage.* On cria du parterre: *Laissez le faire.*

XXVIII.

DANS le tems que Racine donna son Iphigénie; Coras & Leclerc, en donnerent une autre qui n'est guere con-

Tome II.

Q

nue que par l'Epigramme suivante ;
attribuée à Racine.

Entre Leclerc & son ami Coras ,
Tous deux Auteurs rimant de compagnie ;
N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats ;

Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit, la piece est de mon cru ;
Leclerc répond : Elle est mienne & non
vôtre.

Mais aussitôt que l'ouvrage a paru ,
Plus n'ont voulu l'avoir fait, l'un ni l'autre.

XXIX.

UN Mathématicien pur & rigide n'a-
voit jamais lû Racine. Quelqu'un lui
en ayant fait l'éloge , il se laissa per-
suader de lire Iphigénie. Mais à peine
en eut-il parcouru trois ou quatre
scenes, qu'il jetta le Livre en disant :
Qu'est-ce que cela prouve ?

XXX.

LE fameux Arnauld, n'avoit lû de

toutes les Tragédies de Racine que Phedre. Après l'avoir lue, il dit à l'Auteur : Pourquoi avez-vous fait Hippolyte amoureux ? Eh ! sans cela Monsieur , répartit Racine , qu'auroient dit nos petits Maîtres ?

X X X I.

ATHALIE fut d'abord mal reçue. On disoit que c'étoit un sujet de dévotion destiné à amuser des enfans : Un Prêtre & un enfant , en étoient , disoit-on , les principaux objets. Despréaux tint bon. Il osa soutenir qu'Athalie étoit le chef-d'œuvre & du Poëte & de la Tragédie , & que le public tôt ou tard y reviendrait. Il fut seul de son avis , & malgré sa prédiction , Racine mourut persuadé qu'il avoit manqué son sujet ; parce que la froideur du public pour cette Tragédie lui fit croire qu'il n'avoit pas su la rendre intéressante. Cette piece faite pour Saint Cyr , n'avoit jamais été jouée par les Comédiens. M. le Duc d'Orléans Régent du Royaume , voulut connoître

tre quel effet elle produiroit sur le Théâtre , & malgré la clause inférée dans le Privilége , ordonna aux Comédiens de l'exécuter. Le succès fut étonnant , & les premières représentations faites à la Cour , donnoient un nouveau prix à cette piece , parce que le Roi étoit à peu près de l'âge de Joas.

XXXII.

RACINE aimoit tendrement Despréaux , & il lui dit la dernière fois qu'il l'embrassa : Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.

XXXIII.

RACINE tourmenté dans sa dernière maladie , pendant trois semaines , d'une cruelle sécheresse de langue & de gosier , se contentoit de dire : J'offre à Dieu cette peine : Puisse-t'elle expier le plaisir que j'ai trouvé souvent à la table des Grands !

XXXIV.

MONSIEUR de Voltaire écrit à M. le Marquis Scipion-Maffei : Ne croyez pas que la coùtume d'accabler nos piéces d'un épisode inutile de galanterie ; soit dûe à Racine , comme on le lui reproche en Italie. C'est lui au contraire qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la Nation. Jamais chez-lui la passion de l'amour n'est épisodique , elle est le fondement de toutes ses piéces , elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théatrale de toutes , la plus fertile en sentimens , la plus variée. Elle doit être l'ame d'un ouvrage de Théâtre , ou en être entierement bannie ; si l'amour n'est pas tragique , il est insipide , & s'il est tragique il doit régner seul : Il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou , c'est Corneille qui en formant notre Théâtre l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande , & voilà pourquoi on joue si peu les piéces de Corneille,

MADELEINE DE SCUDERY,*morte en 1701.***I.**

MONSIEUR le Maréchal de Roquelaure avoit un portrait de Mademoiselle de Scudéry, représentée en Vestale, entretenant le feu sacré avec ce mot : *Fovebo* gravé au bas de l'Autel qui soutenoit ce feu, pour marquer qu'elle entretenoit toujours avec soin une aimable liaison avec ses illustres amis, M. le Duc de Montauzier, Conrart, Pélisson, Sarrafin, &c.

II.

SARRASIN & Pélisson, étoient tous deux extrêmement attachés à Mademoiselle de Scudéry. On prétend qu'elle donna la préférence au dernier, dont la laideur ne laisseroit pas soupçonner qu'elle s'attachât à la matiere. Elle lui déclara sa passion par ces vers qu'elle fit sur le champ.

Enfin Acanthe il faut se rendre,
 Votre esprit a charmé le mien,
 Je vous fais Citoyen du tendre,
 Mais de grace n'en dites rien.

Ces vers en occasionnerent d'autres;
 ceux-ci en particulier dont-on ignore
 l'Auteur.

La figure de Péliſſon,
 Eſt une figure effroyable;
 Mais quoique ce vilain garçon
 Soit plus laid qu'un ſinge & qu'un diable;
 Sapho lui trouve des appas:
 Mais je ne m'en étonne pas,
 Car chacun aime ſon ſemblable.

I I I.

IL y a quelque tems, dit Ménage;
 que M. Duperrier me fit voir une let-
 tre très-bien écrite, qui finifſoit par
Votre très-humble, très-obéiſſante ſer-
vante. Je lui diſ que cela ne valoit rien
 & que ce n'étoit point le ſtyle d'une

Dame. Il s'ôutint le contraire. Le lendemain je reçus un billet de Mademoiselle de Scudéry qui finissoit de la même manière. Cela me surprit, & je fis voir le billet à M. Duperrier qui alla faire part à Mademoiselle de Scudéry de notre différent. Il est vrai, dit-elle, qu'on n'écrivoit pas ainsi autrefois : Mais aussi les femmes ne doivent-elles plus être si fieres, depuis qu'elles ne sont plus si vertueuses.

I V.

DANS un voyage que M. & Mademoiselle de Scudéry firent en Provence, ils couchèrent au Pont S. Esprit. On les plaça dans une chambre où il y avoit deux lits. Avant de s'endormir M. de Scudéry parla de Cyrus, & demanda à sa sœur ce qu'ils feroient du Prince Masare. Après quelques contestations il fut arrêté qu'on le feroit assassiner. Des Marchands, qui étoient dans une chambre voisine, entendirent cette conversation, & crurent que ces deux étrangers complotient.

toient la mort de quelque grand Prince dont ils déguisoient le nom sous celui de Masare. La Justice fut avertie, M. & Mademoiselle de Scudéry saisis & mis en Prison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réussirent à se justifier & à obtenir leur élargissement.

V.

DESPRÉAUX appelloit les Romans de Mademoiselle de Scudéry, une *boutique de verbiage*. C'est un Auteur, disoit-il, qui ne fait ce que c'est que de finir. Ses Héros & ceux de son frere n'entrent jamais dans un appartement que tous les meubles n'en soient inventoriés. Vous diriez que c'est un Procès verbal dressé par un Sergent.



EDME BOURSAULT.

né en Bourgogne l'an 1638.

mort en 1701.

I.

BOURSAULT ayant fait en 1671 par ordre du Roi pour l'éducation du Dauphin , un Livre qui a pour titre : *l'Etude des Souverains* , le Prince en fut si content qu'il se le fit lire plusieurs fois , & il en crut l'Auteur si capable de contribuer à former la jeunesse d'un grand Prince , qu'il lui fit l'honneur de le nommer sous-Précepteur de *Monseigneur* : mais comme Boursault n'avoit jamais étudié le Latin , il ne put pas occuper un poste si honorable.

II.

THOMAS Corneille aimoit tendrement Boursault , & vouloit absolument qu'il demandât à être de l'Académie ,

& sur ce que celui-ci lui alléguoit toujours son ignorance , & lui demandoit de bonne foi ce que feroit l'Académie d'un sujet ignare & non lettré , qui ne savoit ni latin ni grec ? Il n'est pas question lui répondit-il, d'une Académie Greque ou Latine ; mais d'une Académie Françoisë ; & qui fait mieux le François que vous ?

I I I.

DESPRÉAUX étant allé aux eaux de Bourbon , pour une extinction de voix , & y étant resté beaucoup plus de tems qu'il ne l'avoit cru , Boursault qui étoit receveur des Tailles à Montluçon en Bourbonnois , apprit par un de leurs amis communs , que son Censeur étoit dans son voisinage , & qu'il y manquoit d'argent. Il n'hésita pas un seul moment à l'aller trouver à Bourbon , & il lui porta une bourse de deux cens louis. Despréaux fut si surpris & en même-tems si touché d'une générosité qu'il avoit si peu méritée , qu'il se re-

concilia sincèrement , & lia avec lui une étroite & tendre amitié.

I V.

BOURSAULT prétend dans la préface de son *Germanicus* , que cette piece brouilla les deux plus grands Tragiques que la France ait eus. Corneille, dit-il , parla si avantageusement de cet ouvrage à l'Académie , qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de Racine pour être achevé , dont Racine s'étant offensé , ils en vinrent à des paroles piquantes ; & depuis ce tems-là ils ont vécu , non sans estime l'un pour l'autre , mais sans amitié.

V.

BOURSAULT faisoit en vers tous les huit jours une Gazette qui plaisoit beaucoup au Roi & à toute la Cour. Une semaine s'étant trouvée stérile en nouvelles , le Gazetier se plaignit à la table de M. le Duc de Guise , de n'avoir rien de divertissant dont il pût

remplir sa Gazette. Ce Prince s'offrit d'abord à lui donner un sujet très-propre à rejoûir le Roi & la Cour. C'étoit une aventure arrivée à la porte de l'Hôtel de Guise , chez une brodeuse fort en vogue , où les Capucins du Marais faisoient broder un Saint François. Un jour que leur Sacristain étoit allé chez la Brodeuse pour voir où en étoit l'ouvrage , il s'endormit profondément , la tête sur le métier où il regardoit travailler ; l'habile & malicieuse ouvrière , qui en étoit précisément à broder le menton du Saint , faisoit l'occasion favorable d'ajuster artistement la longue barbe du Révérend Pere pour en composer en diligence la barbe de S. François. Au réveil le Religieux fut aussi étonné qu'indigné de se trouver pris par un endroit qu'il croyoit si respectable ; il y eut un débat assez plaisant entre lui & la Brodeuse à qui resteroit cette barbe.

Ce fut de cette aventure que Bourfauld fit la plus jolie de toutes ses Ga-

zettes, par un esprit de badinage & nullement d'impiété. Le Roi qui étoit jeune en rit beaucoup & n'y trouva rien à dire. La vertueuse Reine Marie-Thérèse qui étoit la piété même, ne laissa pas d'en rire aussi, & n'en fut point scandalisée. Toute la Cour à l'envi en apprit les vers par cœur. Mais le Confesseur de cette Princesse qui étoit un Cordelier Espagnol n'entendit pas raillerie ; irrité par les Capucins qui crioient vengeance contre l'outrage fait à leur Séraphique Pere, il mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse Reine, & l'obligea de demander au Roi une punition exemplaire. Sa Majesté voulut par bonté tourner la chose en raillerie, & dit même à cette Princesse tout ce qu'il put pour l'adoucir ; mais la voyant obstinée à le prendre sur le sérieux, il la laissa la maîtresse de faire ce qu'elle voudroit.

La Reine excitée toujours par le Pere Confesseur, qui lui en faisoit un point de conscience, manda le Chan-

celier Séguier , à qui elle ordonna de retirer le Privilége accordé à l'Auteur, & de l'envoyer à la Bastille jusqu'à nouvel ordre , pour lui apprendre à ne plus badiner avec les Saints. Ce grand Chef de la Justice , protecteur de tous les gens de Lettres , & qui honoroit particulièrement Bourfault de ses bontés , ne trouva pas le délit aussi grand que l'étoit la colere de la Reine ; ainsi en obéissant aux ordres de Sa Majesté , il eut l'attention d'ordonner à l'Officier qu'il chargea des siens , de laisser à l'Auteur quand il iroit l'arrêter , tout le loisir nécessaire pour écrire au Roi & à ses Protecteurs. Bourfault , qui , bien content de lui-même & du succès de sa Gazette , ne s'attendoit à rien moins qu'au compliment de cet Officier qui étoit de ses amis , commença par le prier de se mettre à table avec d'autres jeunes gens d'esprit , qui déjeûnoient ce matin là chez lui ; & quoiqu'il ne fût pas fort content du gîte où il devoit coucher , il ne perdit rien de sa belle hu-

meur , & il se servit du tems qu'on lui laissoit , pour écrire une lettre en vers au grand Condé , son Protecteur déclaré. Ce Prince eut la bonté d'en parler aussitôt au Roi , qui fit révoquer sur le champ l'ordre d'aller à la Bastille ; mais qui , par considération pour la Reine , fit défendre au coupable de continuer de travailler à la Gazette , & de plus lui retira la pension de deux mille livres.

Boursault obtint dans la suite un Privilége pour une semblable Gazette , sous le titre de *Muse enjouée* , qu'il faisoit tous les mois pour le divertissement de Monseigneur le Dauphin. Comme c'étoit dans le tems de la guerre qu'on nommoit du Prince d'Orange, il lui échappa dans sa *Muse enjouée* quelques traits un peu trop vifs ; pour répondre à une médaille frappée en Angleterre , où d'un côté étoit le portrait de Louis XIV. avec ces mots : *Ludovicus Magnus* ; & de l'autre , celui du Roi. Guillaume avec cette inscription , *Guillelmus Maximus*. Cet

endroit de Bourfault, finissoit par ces mots.

Et quand Louis est Grand par de grandes vertus.

Si Guillaume est très-grand, c'est par de très-grands crimes.

On commençoit alors à parler de paix, & l'on n'eût pas été bien aise qu'on eût eu à nous reprocher de pareilles apostrophes ; ainsi le Roi ôta à Bourfault son privilège, en lui faisant dire par M. le Chancelier, qu'il ne le faisoit point par aucun mécontentement qu'il eût de lui ; mais par des raisons supérieures & qui lui étoient étrangères.

V I.

LE Duc de Saint Aignan, dit Bourfault, étoit un des Seigneurs de la Cour, qui joignoit le plus d'agrément aux graces qu'il pouvoit faire : je le fai par moi-même. Par reconnoissance de la protection qu'il m'avoit donnée,

je lui dédiai Marie Stuart, une Tragédie que j'avois faite. Il la reçut de la manière du monde la plus obligeante, me dit que ce feroit désormais le Livre de sa Bibliotheque, qu'il aimeroit le plus, & me pria de ne pas trouver mauvais que pour s'acquiter foiblement de l'obligation qu'il m'avoit, il me fit un présent de cent louis. C'est moi, Monseigneur, lui répondit-je, qui suis au désespoir de m'acquiter si mal des graces dont je vous suis redevable : il n'est pas juste que vous achetiez si cherement un hommage si peu digne de vous : & l'ouvrage que je prends la liberté de vous offrir est trop payé par la bonté que vous avez de le recevoir. M. de Saint Aignan, qui parloit aussi bien qu'homme de France, m'ayant répondu tout ce que la plus délicate honnêteté peut faire dire : Je vois bien ce que c'est, ajouta-il, vous ne me croyez pas assez riche pour vous donner cent louis tout d'un coup : Eh bien puisque vous voulez avoir la complaisance de vous ac-

commoder à ma fortune , souffrez au moins que je vous en donne vingt présentement , & que je continue de mois en mois jusqu'à ce que je sois quitte. Quoi que je pusse dire & quoi que je pusse faire , quelque honte même que je pusse avoir , de voir payer mon ouvrage plus qu'il ne valoit , je fus contraint de recevoir vingt louis avant que de fortir. Ce que vous trouverez de beau , c'est l'exactitude de M. de Saint Aignan , pour le reste. Pendant quatre mois il ne manqua pas le premier ou tout au plûtard le second jour , de m'envoyer un Gentil-Homme avec vingt louis & vingt honnêtetés dont il les accompagnoit : & quand je fus le remercier ; ce fut lui qui me remercia lui-même.



JEAN RENAUD DE SEGRAIS

*né à Caën l'an 1624 , mort
en 1701.*

I.

SEGRAIS favoit mille choses agréables, & il les racontoit d'une maniere qui faisoit autant de plaisir que les choses mêmes. Quand une fois il avoit commencé, il ne finissoit pas aisément ; & M. de Matignon disoit à ce sujet qu'il n'y avoit qu'à monter Ségrais & à le laisser aller.

II.

LORSQUE M. Foucault étoit Intendant à Caën , sa maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de personnes de mérite & de qualité. M. de Ségrais y étoit reçu avec distinction , lorsque sa santé lui permettoit de s'y trouver. Il y avoit pour lui une place de réserve , auprès d'une ta-

piſſerie, derriere laquelle un homme de confiance étoit caché, qui écrivoit ce qu'il diſoit; c'eſt de là qu'à été tiré le *Segraiſiana*.

I I I.

POUR faire entendre que les Poètes n'étoient plus ſi recherchés qu'autrefois; M. de Ségrais diſoit ſouvent que le ſiecle étoit devenu Proſaïque.

Ségrais diſoit, que le titre d'Académicien, étoit le cordon bleu des beaux eſprits.

I V,

MADAME de Gouville ſe plaignoit un jour vivement de ſon Etoile. C'étoit ſon Etoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Ségrais ſe réveilla comme d'un profond ſommeil & lui dit : Mais Madame penſez-vous avoir une Etoile à vous ſeule. Je n'entens que des gens qui parlent de leur étoile. Savez-vous bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux ? Voyez ſ'il peut y en avoir une pour tout le monde, Il

dit cela si plaisamment & si sérieusement tout ensemble , que l'affliction en fut déconcertée.

V.

LA Traduction que Ségrais a faite de l'Enéide est pleine de contre-sens ; ce qui a fait dire que Ségrais avoit l'épée d'Alexandre pour tous les nœuds de Grammaire. Il ne s'amuse point à les dénouer , il les tranche en un instant & sans peine.

Quoique Ségrais fût de l'Académie & qu'il eût passé sa vie à la Cour , il ne put jamais perdre l'accent de son Pays ; ce qui donna lieu à Mademoiselle de Montpensier , de dire à un Gentil-Homme, qui alloit faire le voyage de Normandie avec Ségrais : *Vous avez-là un fort bon guide* , il fait parfaitement la langue du Pays.

VI.

ON voulut charger Ségrais de l'éducation de M. le Duc du Maine. Il s'en défendit sous prétexte de sa sur-

dité. On lui dit qu'il ne s'agissoit pas d'écouter le Prince, mais de lui parler. Il répondit qu'il savoit par expérience, que dans un Pays comme celui de la Cour, il falloit avoir de bons yeux & de bonnes oreilles.

DOMINIQUE BOUHOURS.

né à Paris l'an 1628,

mort en 1702.

I.

LORSQUE Despréaux eut adressé une Epître à son jardinier d'Auteuil ; la plupart des personnes qui alloient voir l'Auteur, félicitoient Maître Antoine de l'honneur que son Maître lui avoit fait, & tous lui envioient une distinction si glorieuse. Le Pere Bouhours Jésuite lui en fit compliment comme les autres : *N'est-il pas vrai, Maître Antoine, lui dit-il d'un air railleur, que l'Epître que votre Maître vous a adressée, est la plus belle de*

toutes ses pieces ? Nenni-da, mon Pere, répondit Maître Antoine ; c'est celle de l'amour de Dieu.

II,

L'ABBÉ de la Chambre appelloit le Pere Bouhours, l'*Empeseur des Muses*.

III,

LORSQUE Ménage & le Pere Bouhours se raccommoderent ; Ménage pour marquer que la reconciliation étoit sincere de son côté, lui dit après Pétrone ; *Et in hoc Pectore, cum vulnus ingens fuerit, cicatrix non est.* Cela parut si juste & si heureux au Pere Bouhours, qu'il témoigna de la jalousie de n'avoir pas fait une semblable application.

IV,

POUR marquer l'horreur qu'une Religieuse a de sa retraite ; le Pere Bouhours disoit : Elle y trouve partout une mauvaise odeur : tout l'infecte

fecte jusqu'à l'encens qu'on brûle dans l'Eglise.

V.

MONSIEUR Basnage a dit que les pensées des Anciens & des Modernes étoient cousues avec des filets d'or & de soie, dans la maniere de bien penser.

VI.

LE Comte de Buffi, écrivoit au Pere Bouhours qui lui avoit envoyé sa maniere de bien penser : la France vous aura bien plus d'obligation qu'à l'Académie Française : ceux-ci ne redressent que les paroles, & vous redressez le sens.

VII.

UN homme d'esprit consulta sur une expression, le Pere Bouhours qui possédoit si bien la Langue Française. Le Jésuite le renvoya à l'Académie. On lui répondit : *Academiam tu mihi solus facis.*

Tome II.

S

VIII.

DESPRÉAUX s'étoit plaint qu'il n'étoit pas cité assez souvent dans la manière de bien penser. Le Pere Bouhours, pour réparer cela, le cita presque à chaque page des *Pensées Ingénieuses*. Ce Jésuite, dit un jour avec complaisance au Satyrique : Je ne vous ai pas oublié dans mon nouveau Livre. Il est vrai, repartit séchement Despréaux, mais vous m'avez mis en assez mauvaise compagnie.

IX.

LE Pere Bouhours se plaignant à Despréaux, de quelques critiques imprimées contre sa Traduction du Nouveau Testament, lui disoit : Je sais d'où elles partent : Je connois mes ennemis : Je saurai me venger d'eux. Gardez-vous en bien, reprit Despréaux : Ce seroit alors qu'ils auroient raison de dire que vous n'avez pas entendu votre Original, qui ne prêche que le pardon des ennemis.

J U L E M A S C A R O N,
né à Marfeilles l'an 1634.
mort en 1703.

I.

TANNEGUI le Fevre ayant ouï prêcher, quoique Protestant, le Pere Mascaron à Saumur, s'écria : *Venerum atque iterum his Predicatoribus, qui post Mascaronum huc venient.*

II.

MONSIEUR de Harlay, pour lors Archevêque de Rouen, ayant assisté à l'Oraison Funebre de la Reine par le P. Mascaron en fut enchanté ; & en parla avec tant d'éloge, qu'il contribua beaucoup à la réputation de l'Orateur. L'Oratorien n'oublia jamais ce service ; & la dernière fois qu'il vit cet éloquent Prélat, il lui dit : *Aperiisti januam famæ.*

Sij

III.

MONSIEUR de Mascaron prêcha un jour si vivement à la Cour , sur la médisance , que le Roi lui dit : Vous nous faites sûrement plus méchans que nous ne sommes. M. Bossuet qui se trouva là repartit avec respect : Sire , il y en a encore plus qu'il n'en dit.

IV.

LE P. Mascaron ayant été nommé en 1671 à l'Evêché de Tulle , le Roi lui demanda avant son sacre , deux Oraisons Funebres , celle du Duc de Beaufort , & celle d'Henriette d'Angleterre. Le Maître des Cérémonies fit observer au Roi , que les services se faisoient à deux jours l'un de l'autre , & que cela pourroit embarrasser l'Orateur : Non non , dit ce Prince. C'est l'Evêque de Tulle : à coup sûr il s'en tirera bien. L'applaudissement de ces deux pieces fut universel. Le fruit qu'il tira de la seconde eut quelque chose de singulier. M. l'Archevê-

que de Sens avoit donné aux Oratoriens le Collège de Provins. On leur disputoit cet établissement. L'instance fut jugée le lendemain du jour que M. l'Evêque de Tulle eut prononcé l'Oraison Funebre de M. de Beaufort. Le premier Président de Lamoignon, y avoit assisté à la tête du Parlement. Les Avocats plaiderent, & celui de la partie adverse des Oratoriens avança que leurs Régens passioient trop légèrement par les Classes pour former d'habiles Rhétoriciens. On alla aux opinions, & les voix se trouverent partagées. M. de Lamoignon se trouva maître absolu du jugement. Il prononça en faveur de l'Oratoire, après avoir dit aux Conseillers : Je vous laisse à penser Messieurs, si le P. Mascaron que nous entendîmes hier n'est pas capable d'enseigner la Rhétorique.

V.

AU dernier Sermon que M. de Mascaron prêcha avant d'aller à son Evêché, il fit ses adieux. Le Roi lui dit :

Vous nous avez touchés dans vos autres Sermons pour Dieu : Hier vous nous touchâtes pour Dieu & pour vous.

VI.

MONSIEUR de Mascaron refusa de faire l'Oraison Funebre de M. de Harlay Archevêque de Paris, sous prétexte qu'il étoit incommodé. Monseigneur, lui dit l'Evêque de Noyon, vous ne dites pas tout ; c'est que la matiere est incommode.

VII.

MONSIEUR de Mascaron fut appelé en 1694 pour prêcher l'Avent au Louvre. Le Roi après l'avoir entendu lui dit , qu'il n'y avoit que son éloquence qui ne s'usoit & ne vieillissoit point.

VIII.

ON appelloit les Sermons de M. Mascaron, des recueils d'Epigrammes.

CHARLES PERRAULT.*né à Paris l'an 1627,**mort en 1703.***I.**

AVANT Perrault on parloit mal des Anciens avec la même circonspection dont usent des Conjurés lorsqu'ils médifent du Gouvernement. On se disoit tout bas : Homere n'est pas si divin, comme on se disoit du tems du Pape Zacharie, il y a des Antipodes.

II.

MONSIEUR Perrault ayant maltraité les meilleurs Ecrivains de l'antiquité dans son parallele des Anciens & des Modernes. M. le Prince de Conti dit un jour que si Despréaux ne répondoit pas au Livre des Paralleles, il vouloit aller à l'Académie écrire sur

la place de ce Satyrique : *Tu dors Brutus.*

III.

PERRAULT espéra mettre la Cour dans son parti en donnant à son ouvrage le titre de *Siecle de Louis le Grand*, comme voulant intéresser le Roi dans la cause. M. Huet lui dit : Je conseilerois à celui qui entreprendroit de vous refuter, d'intituler sa réponse, *le Siecle de Jesus-Christ*, en faisant voir combien le siecle d'Auguste a surpassé le nôtre.

IV.

LE grand Prince de Conti ayant lu le Parallele, & en paroissant fort indigné ; quelqu'un lui ayant demandé ce que c'étoit donc que cet ouvrage, pour lequel il témoignoit un si grand mépris : *C'est un Livre*, dit-il, où tout ce que vous avez jamais ouï louer au monde est blâmé, & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer est loué.

V.

V.

ON adressa autrefois à Messieurs
Boileau & Perrault, les vers suivans.

Boileau, Perrault, ne vous déplaîse,
Entre vous deux changez de Thèse;
L'un fera voir par le Lutrin,
Que la Muse nouvelle a le pas sur
l'antique;
Et l'autre par le Saint Paulin:
Qu'aux Poëtes nouveaux les anciens font
la nique.

V I.

QUOIQUE le Livre que fit Perrault
contre les Anciens fût plein de mé-
prises, & qu'il eût été terrassé par Des-
préaux, il se battit toujours en galant
homme, & même en plaissant. Ne
vous imaginez pas, écrivoit-il, à son
Antagoniste, que la chaleur avec la-
quelle vous prenez le parti des An-
ciens, vous fasse dans le monde tout
l'honneur que vous vous imaginez.

Tome II.

T

Beaucoup de gens regardent votre colere là-dessus du même œil qu'on regardoit autrefois , l'emportement avec lequel certains Franciscains se faisoient la guerre sur la forme de leurs capuchons : Encore trouvent-ils que ces bons Peres avoient plus de raison de s'échauffer sur leurs coëffures, que vous n'en avez de vous gendarmer pour des Poëtes , morts il y a deux mille ans.

V I I.

MONSIEUR, Adisson ayant fait présent de ses ouvrages à Despréaux , celui-ci lui répondit qu'il n'auroit jamais écrit contre Perrault s'il eût vû plutôt des pieces si excellentes de la main d'un moderne.



C H A R L E S . D E S A I N T
EVREMONT , né dans la Basse-Nor-
mandie l'an 1613 , mort en 1703.

I.

LE grand Prince de Condé se plai-
 soit dans sa jeunesse à chercher
 le ridicule des hommes , & il s'enfer-
 moit souvent avec le Comte de Miof-
 sens & Saint - Evremond , pour par-
 tager avec eux ce plaisir. Un jour com-
 me ils sortoient d'une de ces conver-
 sations satyriques , il échappa à M. de
 Saint-Evremond , de demander à M.
 de Mioffens s'il croyoit que M. le Prin-
 ce , qui aimoit si fort à découvrir le
 ridicule des autres , n'eût pas lui-même
 le sien ; & ils convinrent que cette
 passion de chercher le ridicule des au-
 tres , lui en donnoit un d'une espece
 nouvelle. Cette idée leur parut si plai-
 sante , qu'ils ne purent résister à la ten-
 tation de s'en divertir avec leurs amis.

T ij

Le Prince en fut informé , & leur donna bien des marques de son ressentiment. Il ota à M. de Saint-Evremond la Lieutenance de ses Gardes , & ne voulut plus avoir de liaisons avec M. de Mioffens.

II.

LORSQUE M. Fouquet Sur-Intendant des Finances fut arrêté , on mit le felle chez toutes les personnes qu'on crut avoir part à sa confiance. Madame Duplessis Bellievre qui en étoit aimée , ne fut point oubliée. On trouva chez elle une cassette de M. de S. Evremond où étoit une lettre très-satyrique qu'il avoit écrite autrefois sur le traité des Pyrenées. Cette lettre fut lue au Roi par des personnes à qui la reconnoissance rendoit chere la mémoire du Cardinal Mazarin , & qui n'oublierent rien pour l'indisposer contre S. Evremond. Leurs discours firent impression sur l'esprit du Prince. Il ordonna qu'on mit à la Bastille Saint-Evremond , qui fut averti assez à tems

L I T T E R A I R E S. 221
pour se sauver dans les pays étrangers.

III.

S A I N T Evremond sollicita long-tems inutilement son retour en France. Il ne songeoit plus qu'à finir tranquillement ses jours en Angleterre, lorsqu'il reçut des lettres du Comte de Grammont, qui lui apprenoient que le Roi avoit dit, qu'il pouvoit revenir & qu'il seroit bien reçu. S. Evremond que le Roi Guillaume III traitoit avec une considération infinie, refusa la grace qu'on lui offrit.

IV.

S A I N T Evremond reprochant un jour à Cinthio Acteur Italien, qu'il n'y avoit pas assez de vraisemblance dans les pieces de leur Théâtre. S'il y en avoit davantage, répondit-il, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.

V.

SAINT Evremond quoique mauvais Poëte, avoit tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cens louis pour imprimer sa Comédie de Sirpolitik.

VI.

LE Comte de Grammont étant tombé dangereusement malade, Louis XIV qui favoit que ce Seigneur n'étoit pas fort dévot, lui envoya le Marquis de Dangeau pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu. M. de Grammont se tourna alors du côté de Madame la Comtesse sa femme, qui avoit toujours été très-dévote, & lui dit : *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion.* Cette maladie n'ayant point eu de suite, Saint Evremond écrivit au Comte sur le rétablissement de sa santé, & n'oublia pas le bon mot qu'il avoit dit. Jusqu'ici, dit-il, vous avez été mon *Héros*, & moi votre *Philosophe*, nous partagions l'un & l'autre

ces rares qualités : Présentement tout est pour vous : Vous m'avez enlevé ma Philosophie. Je voudrois être mort & avoir dit en mourant ce que vous avez dit à l'agonie. On parle de ce bon mot , dans toutes les Cours de l'Europe.

V I I.

LES ouvrages de Saint Evremond avoient un succès étonnant ; cela faisoit qu'on imprimoit sous son nom beaucoup de pieces où il n'avoit point part. Le Libraire Barbin , alla un jour chez un Auteur qui écrivoit assez poliment : *Eh ! Monsieur , lui dit-il , je vous prie , faites moi du S. Evremond : Je vous donnerai trente pistoles : Vous m'en avez déjà bien fait , dont j'ai été content.*

V I I I.

MONSIEUR Silvestre , ayant dit un jour à S. Evremond , que puisqu'il ne vouloit pas prendre la peine de revoir ses ouvrages , il devoit du moins don-

ner la fatisfaction à beaucoup d'honnêtes gens , de marquer les pieces qu'il défavoüoit. Il lui répondit : Il se mêle peut-être un peu de vanité dans ma conduite : il y a telle piece imprimée parmi mes œuvres , que j'avouerois de tout mon cœur , & qui vaut mieux que ce que j'ai fait.

I X.

ON voit très-peu de personnes qui sachent bien lire. S. Evremond disoit un jour qu'il n'en avoit pas connu trois en sa vie.

X.

SAINT Evremond ne pouvoit souffrir qu'on fit un sujet de plaifanterie de la Religion. La bienséance , disoit-il , & le respect qu'on doit à ses Concitoyens ne le permettent pas.

X I.

SAINT Evremond commence une de ses lettres à Mademoiselle de Lenclos de cette maniere. *Votre vie , ma*

chère , a été trop illustre pour n'être pas continuée de même jusqu'à la fin. Que l'enfer de M. de la Rochefoucault ne vous épouvante pas : C'étoit un enfer médité dont il vouloit faire une maxime. Prononcez donc le mot d'amour hardiment , & que celui de vieillesse ne sorte jamais de votre bouche.

UN Auteur a pris occasion de ces paroles , pour accuser S. Evremond d'irreligion. Pour justifier ce grand Ecrivain , il suffit de dire que le Duc de la Rochefoucault s'entretenant un jour avec Mademoiselle Lenclos , lui dit , *que l'enfer des femmes c'étoit la vieillesse*. Cet éclaircissement ne laisse point de difficulté.

XII.

SAINT EVREMOND aimoit extrêmement les jeunes gens dans un âge fort avancé : Comme il n'en pouvoit pas toujours avoir , il remplissoit sa maison de chiens , de chats , &c. sans en être dégoûté par leur malpropreté , disant que pour divertir les ennuis de

la vieillesse, il falloit avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

XIII.

SAINT Evremond étoit très-sensible au plaisir de la table, & il se rendit fameux par son raffinement sur la bonne chère. Il y avoit une espece d'émulation entre lui & quelques agréables voluptueux, à qui feroit paroître un goût plus fin & plus délicat. M. de Lavardin Evêque du Mans, s'étoit aussi mis sur les rangs. Un jour que M. de S. Evremond dînoit chez lui, cet Evêque se mit à le railler sur sa délicatesse, & sur celle du Comte d'Olonne & du Marquis de Bois-Dauphin. Ces Messieurs, dit le Prélat, ont tout, à force de vouloir raffiner sur tout. Ils ne sauroient manger que du veau de riviere, il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon. Ils ne sont pas moins difficiles sur le fruit, & pour le vin ils n'en sauroient boire que des trois Côteaux, *d'Ay*,

d'Hautvilliers , & d'Avenay. S. Evremond ne manqua pas de faire part à ses amis de cette conversation , & ils furent ravis de trouver une si belle occasion pour mortifier un Prélat dont ils n'estimoient pas beaucoup la délicatesse. Enfin ils répétèrent si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux , & ils en plaisanterent en tant d'occasions , qu'on les appella les trois Côteaux.

X I V.

SAINT Evremond expliqua dans un de ses ouvrages , ce que c'est qu'une précieuse , & il n'oublie pas la définition que Mademoiselle de Lenclos en donna à la Reine de Suede , que les précieuses étoient les Jansénistes de l'amour.

X V.

UN plaissant mit sur le Tombeau de S. Evremond : *Stus Evremontius , tandem Ecclesiam ingressus est.*

XVI.

MONSIEUR de Saint Evremond , traçoit ainsi son portrait en 1676. Après avoir lu , dit-il , l'Épitaphe du Comte de Grammont , si tu as la curiosité de connoître celui qui l'a faite , je t'en donnerai le caractère.

C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie , un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche que d'inclination pour les plaisirs : Un homme qui n'a jamais senti la nécessité , qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout , envjée de ceux qui n'ont rien , goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune il a haï la dissipation , persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie : Vieux , il a de la peine à souffrir l'économie , croyant que la nécessité est peu à craindre quand on a peu de tems à être misérable. Il se loue de la nature , il ne

se plaint point de la fortune. Il hait le crime, il souffre les fautes, il plaint le malheur.

Il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier. Il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir. Il se fait un plaisir secret de le reconnoître : il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit.

La vie est trop courte à son avis pour lire toute sorte de Livres, & charger sa mémoire d'une infinité de choses aux dépens de son jugement. Il ne s'attache point aux écrits les plus savans pour acquérir de la science ; mais aux plus sensés, pour fortifier sa raison. Tantôt il cherche les plus délicats pour donner de la délicatesse à son goût, tantôt les plus agréables pour donner de l'agrément à son génie.

Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il est dans l'amitié & dans la Religion. En amitié, plus constant qu'un Philosophe, plus sincere qu'un jeune homme de bon naturel sans expérience.

230 A N E C D O T E S
ce : à l'égard de la Religion ;

De justice & de charité ,
Beaucoup plus que de pénitence ;
Il compose sa piété :
Mettant en Dieu sa confiance ,
Espérant tout de sa bonté ,
Dans le sein de la Providence ,
Il trouve son bonheur & sa félicité.

LOUIS BOURDALOUE,
né à Bourges l'an 1632.
mort en 1704.

I.

LE Pere d'Arruis Jésuite disoit :
Lorsque le Pere Bourdaloue prê-
cha à Rouen , les Artisans quittoient
leurs boutiques pour l'aller entendre ,
les Marchands leur négoce ; les Avo-
cats le Palais ; les Medecins , leurs
malades. Pour moi lorsque je prêchai
l'année d'après , je remis toutes cho-

ses dans l'ordre, personne n'abandonnoit plus son emploi.

II.

PARCÉ que le P. Bourdaloue avoit prêché devant Louis XIV & ensuite devant Jacques II, un Provincial dit, croyant bien raffiner; qu'il étoit le Prédicateur des Rois & le Roi des Prédicateurs.

III.

ON disoit du P. Bourdaloue, qu'il faisoit excellemment des portraits. Madame de Termes dit : Il est inimitable, & les Prédicateurs qui l'ont voulu imiter sur cela, n'ont fait que des marmoufets,

IV.

UN Archidiacre d'Auxerre qui crioit toujours en Chaire, disoit du P. Bourdaloue : Il prêche *fort bien*, & moi *bien fort*.

V.

LE P. Bourdaloue instruisoit un Seigneur mourant , dont la femme étoit extrêmement pieuse. M. lui disoit le Jésuite , il faut croire ceci , il faut croire cela. Le Seigneur se tournant vers sa femme lui demanda : Cela est-il vrai , Comtesse ? Oui oui , lui répondit-elle. Eh bien , ajoûta le malade , dépêchons-nous de croire.

VI.

LE Pere Bourdaloue prêchoit le Carême à saint Sulpice ; un jour qu'il se fit attendre , tout le monde caufoit dans l'Eglise , en attendant qu'il vint ; & comme la foule étoit grande , le bruit étoit aussi fort grand. Dès que le Grand Condé apperçut le Pere Bourdaloue , il s'écria tout haut : *Voici les ennemis ! voici les ennemis.*

VII.

ON rapporte du Pere Bourdaloue , qu'il relisoit tous les ans saint Paul , S. Chrysostôme ,

L I T T E R A I R E S. 233
Chrisostôme, & Cicéron, & que c'est
sur tout dans ces trois sources qu'il
puisoit sa mâle éloquence.

V I I I.

UNE Dame de la Cour, se confessant au Pere Bourdaloue, lui demanda s'il y avoit du mal à aller à la Comédie & à lire des Romans. C'est à vous à me le dire Madame, répondit le judicieux Jésuite.

I X.

DESPRE'AUX & le Pere Bourdaloue, disputoient un jour sur quelque matiere, avec tant d'opiniâtreté, que le Jésuite ne sachant plus que répondre au Satyrique, lui dit : Il est bien vrai que tous les Poètes sont fous. Vous vous trompez mon Pere, lui répartit Despréaux : Allez aux Petites Maisons, vous y trouverez dix Prédicateurs contre un Poète.

X.

UN de ces Courtisans, qui pour
Tome II. V

toute science, favent les nouvelles du jour, dit en présence d'un vieux & fin Courtisan : J'étois hier au couché du Roi qui me dit une telle nouvelle : & moi, dit le vieux Courtisan : J'étois hier au Sermon du Pere Bourdaloue, qui me dit de fort belles choses.

JACQUES-BENIGNE

BOSSUET, né à Dijon l'an

1627 mort en 1704.

I.

MONSIEUR de Bossuet étant encore enfant, récitoit des Sermons de très-bonne grace. Madame la Marquise de Rambouillet eut envie de l'entendre, & inspira la même pensée aux personnes de qualité & de mérite, qui s'assembloient chez elle. On y mena le jeune Bossuet à onze heures du soir. Il prêcha avec beaucoup d'assurance. Voiture, qui y étoit,

dit : En vérité je n'ai jamais ouï prêcher ni sitôt ni si tard.

I I.

LE Roi fut si content des Sermons de M. Bossuet, qu'il eut l'attention de faire écrire au pere du Prédicateur pour le féliciter des heureux succès de son fils.

I I I.

DANS le tems que M. Bossuet étoit Evêque de Condom & Précepteur de Monseigneur ; il demanda l'Evêché de Beauvais. Le Roi le lui refusa sous l'honnête prétexte que sa présence étoit nécessaire à *Monseigneur* ; mais réellement à ce qu'on a cru, pour ne pas donner une Pairie à un homme d'une naissance bourgeoise.

I V.

L'exposition de la foi si admirée aujourd'hui, ne fut pas d'abord du goût de quelques Catholiques, qui se plaignirent de ce qu'il ne faisoit pas

de toutes leurs opinions des articles de foi. Maimbourg fut de ce nombre, & suivant son usage, il fit dans l'Histoire du Luthéranisme le portrait de M. Bossuet, & la critique de son Livre sous le non du Cardinal Contarini; & il dit que ni l'un ni l'autre parti n'en avoit été satisfait. Plusieurs traits de cette nature ont fait tomber dans l'oubli les ouvrages de Maimbourg. On dit qu'un Gentil-homme de la suite du Nonce, étant allé voir un Savant de Paris; la conversation tomba sur les Historiens anciens & modernes. Le François demanda à l'Italien, ce qu'on disoit dans son Pays de Maimbourg? On dit de lui, répondit-il, qu'il est entre les Historiens ce que Momus est entre les Dieux; qu'il n'est là que pour faire des Histoires & des contes à dormir debout.

V

DANS le tems que M. Bossuet poursuivoit les maximes des Saints; le Roi lui dit : Quel parti prendriez-vous, si

je soutenois M. de Cambrai ? Je crie-
rois encore plus haut , répondit M. de
Meaux.

CLAUDE MENETRIER,

né à Lyon l'an 1631 ,

mort en 1705.

I.

LA Reine Chrifline de Suede pas-
fant par Lyon , pour fe rendre à
Rome ; voulut connoître par elle-mê-
me , fi tout ce qu'on lui avoit dit de
la prodigieufe mémoire du Pere Mé-
nétrier Jéfuite , étoit vrai. Sa Majef-
té fit prononcer en fa présence & écri-
re trois cens mots les plus bifarres & les
plus extraordinaires, qu'on peut ima-
giner ; il les répéta d'abord tous dans
l'ordre qu'ils avoient été écrits , & en-
suite en tel ordre & en tel dérange-
ment qu'on lui voulut propofer.

ADRIEN BAILLET,
né à la Neuville en Hez près Cler-
mont en Beauvoisis l'an 1649, mort
en 1706.

I.

LE hafard a formé ce Savant. Il y a près du Village où il est né, un Couvent de Cordeliers où le jeune Baillet alloit souvent. Il y servoit le matin les Prêtres à l'Autel, & passoit le reste de la journée à rendre tous les petits services dont il étoit capable, soit au Sacristain, soit aux autres Peres de la communauté. Le Sacristain touché de ce naturel officieux, prit le jeune Baillet en affection, & lui montra à lire & à écrire. Quoiqu'il n'eût alors que huit à neuf ans, on vit bientôt paroître cette grande passion qu'il a toujours eue pour les Livres. Les amusemens ordinaires de l'enfance n'étoient point de son goût : Il aimoit la retraite, & il employoit à lire &

à écrire tout le tems qu'il pouvoit dérober à ses petites occupations. Le Supérieur du Couvent s'étant apperçu de cette inclination si extraordinaire dans cet âge , & ayant reconnu qu'elle étoit jointe en cet enfant à une grande vivacité d'esprit , & à une disposition très-heureuse pour les sciences , jugea qu'il seroit très-avantageux à l'Ordre de Saint François de le posséder , & le demanda à ses parens. Le pere qui n'avoit pour toute ressource qu'un très-petit bien qu'il cultivoit de ses propres mains , panchoit assez à donner son fils aux Cordeliers. Mais son Curé qu'il consulta ne fut pas de cet avis , & les vûes du Pere Cordelier lui ayant fait naître l'envie d'examiner le jeune Baillet de plus près , il fut charmé de son esprit & des progrès qu'il avoit faits. Cela l'engagea à le prendre chez-lui ; & après lui avoir appris les premiers élémens de la langue Latine ; il le mit au Collége.

JEAN FOY VAILLANT,*né à Beauvais l'an 1632 ,**mort en 1706.***L.**

MONSIEUR Vaillant s'étant embarqué à Marseille pour aller à Rome , fut pris par des Algériens. Il fut relâché après quatre mois & demi de captivité. On lui rendit une vingtaine de Médailles d'or qu'on lui avoit prises , & il entra dans une barque qui partoît pour Marseille. Elle faisoit route depuis deux jours avec un vent favorable , lorsque le Pilote aperçut un bâtiment de Salé qui avançoit à force de voiles , & quelque manœuvre qu'il fit pour l'éviter , le Corsaire l'approcha jusqu'à la portée du canon. Alors M. Vaillant qui redoutoit les miseres d'un nouvel esclavage , avala les médailles d'or qu'on lui avoit rendues à Alger. Un coup de vent les éloigna

éloigna presqu'aussitôt du Corfaire, & les jetta sur les Côtes de Catalogne, où ils faillirent à échoüer. Ils vinrent ensuite s'embarasser entre les bancs de sable qui sont vers les embouchures du Rhône. Ils y perdirent leurs anches, & M. Vaillant, lui cinquieme, s'étant mis dans l'esquif aborda au rivage. Cependant les médailles qu'il avoit avalées & qui pouvoient peser cinq ou six onces l'incommodoient beaucoup. Il consulta deux Medecins sur ce qu'il avoit à faire. L'accident leur parut singulier; mais ils ne demurerent pas d'accord, de ce qu'il falloit faire, & dans l'incertitude M. Vaillant ne fit rien. La nature le soulagea d'elle-même de tems à autre, & il avoit recouvré plus de la moitié de son thrésor lorsqu'il arriva à Lyon. Il y alla voir un curieux de ses amis à qui il conta ses aventures, & n'oublia pas l'article des médailles. Il lui montra celles qui lui étoient déjà revenues, & lui fit la description de celles qu'il attendoit encore. Parmi

ces dernières étoit un Othon, qui fit tant d'envie à son ami, qu'il lui proposa de l'en accommoder pour un certain prix. M. Vaillant y consentit pour la rareté du fait, & heureusement il se trouva le jour même en état de tenir son marché,

II.

MONSIEUR Vaillant a été marié deux fois; & par une dispense particulière du Pape, il épousa successivement les deux sœurs; dispense d'autant plus singulière qu'il avoit eu un enfant de la seconde du vivant de la première. Aussi eut-il bien de la peine à l'obtenir. On ne l'accorda qu'à ses instances & à ses importunités, & il fut obligé avant que d'en venir là, de travailler pendant quelque tems, comme un simple manoeuvre, à l'Eglise de saint Pierre de Rome.

III.

ON disoit en parlant de la facilité avec laquelle M. Vaillant lisoit les mé-

dailles les plus effacées & les plus rouillées ; M. Vaillant lit une médaille comme un Manceau lit un exploit.

THEODORE DE RIUPEIROUS,

né à Montauban l'an 1664,

mort en 1706.

I.

RIUPEIROUS Auteur de la Tragédie d'Hipermnestre , porta d'abord l'habit Ecclésiastique. M. de Barbezieux qui avoit beaucoup de bonté pour lui , l'en dépouilla un jour lui-même au milieu d'un repas , persuadé sans doute qu'il n'étoit pas appelé à cet état. C'est sur cette aventure que Gacon composa l'Epigramme suivante.

Certain Abbé las de passer sa vie ,

Et sans verve & sans Abbaye :

Brigue , obtient dans l'épée , un poste bien
renté ;

Et Barbezieux par cette grace ,

X ij

Délivre en même tems l'Eglise & le Parnasse,
D'une grande incommodité.

II.

RIUPEIROUS fut Secrétaire de M. le Marquis de Créqui. Ce Seigneur devoit joüer chez le Roi. Il avoit mille louis qu'il destinoit pour cela ; & comme il craignoit de ne pouvoir pas les garder pour cette occasion , il les mit entre les mains de Riupeirous, avec ordre de ne les lui donner que quand il seroit question d'aller joüer chez le Roi. Riupeirous les alla joüer & les perdit.



P I E R R E B A Y L E ,
né dans le Comté de Foix
l'an 1647, mort en 1706.

I.

MONSIEUR Bayle ne favoit point du tout de Géométrie ; & il avouoit , au rapport de M. Leclerc , qu'il n'avoit jamais pu comprendre la démonstration du premier problème d'Euclide.

II.

BAYLE étoit d'un désintéressement parfait & n'acceptoit qu'avec peine les présens qu'on lui faisoit. Une personne de la première qualité d'Angleterre , ayant fait entendre à un de ses amis qu'il lui feroit un présent de cent cinquante guinées , s'il vouloit lui dédier son Dictionnaire ; cet ami eut beau le presser d'accepter ces offres , Bayle les refusa constamment. Il

croyoit s'être trop déclaré contre l'esprit flateur & rampant des Epîtres édicatoires , pour vouloir s'exposer à tomber dans les mêmes défauts. M. de Maifeaux prétend que ce n'étoit qu'un prétexte. Le véritable fondement de la longue & opiniâtre résistance que fit Bayle dans cette occasion , c'est qu'il ne vouloit flater , ni louer personne qui eût quelque rang à la Cour de Guillaume III , dont il avoit sujet de se plaindre ; & ce Seigneur étoit alors Secrétaire d'Etat.

III.

MILORD Schafsburi ayant remarqué que Bayle n'avoit pas de montre en acheta une , dans un voyage qu'il fit en Angleterre , pour la lui donner lorsqu'il seroit de retour à Rotterdam. La difficulté étoit de la lui faire accepter. Il la tiroit souvent de sa poche lorsqu'ils étoient ensemble. A la fin Bayle la prit entre ses mains & ne put s'empêcher de la louer. Milord saisit cette occasion pour la lui présenter.

Mais Bayle confus & piqué, de ce que ce Seigneur sembloit avoir pris ce qu'il avoit dit sans dessein comme un moyen indirect de lui demander sa montre, s'excusa fortement & avec beaucoup d'action de la recevoir. Ils contestèrent long-tems, & Milord ne put la lui faire recevoir, qu'après l'avoir assuré qu'il l'avoit apportée exprès d'Angleterre, pour lui; & après avoir confirmé ce qu'il disoit, en lui faisant voir sa propre montre.

IV.

BAYLE dit dans une de ses lettres: On m'écrit que M. Despréaux goûte mon Ouvrage. J'en suis surpris & flatté. Mon Dictionnaire me paroît à son égard un vrai voyage de caravane, où l'on fait vingt & trente lieues sans trouver un arbre fruitier ou une fontaine.

V.

BAYLE écrivoit au Pere Tourne-
mine: Je ne suis que Jupiter assemble-

nues. Mon talent est de former des doutes ; mais ce ne font pour moi que des doutes.

V I.

LES ouvrages de Bayle ne furent que la cause apparente qui le firent priver de sa chaire & de sa pension. M. Halevuyn Bourguemestre de Dordrecht , étant entré dans une espece de négociation avec M. Amelot , Ambassadeur de France en Suisse , pour faire la paix avec cette Couronne , & cela à l'insu de l'Etat , fut arrêté pour ce sujet par ordre du Roi d'Angleterre , qui ne vouloit que la guerre ; & condamné à une prison perpetuelle & à la confiscation de tous ses biens. Bayle fut soupçonné d'avoir, par ses écrits, fait entrer bien des personnes dans les vûes du Bourguemestre, & les Magistrats de Rotterdam eurent ordre de lui ôter sa charge de Professeur & sa pension. Ils obéirent aux ordres du Roi Guillaume , dont ils étoient créatures. Il semble cependant qu'ils eurent hon-

té de leur conduite , puisqu'ils en cachèrent la cause à M. Bayle. Il paroît même que ceux qui étoient du secret donnerent le change à ceux qui n'en étoient pas , en leur faisant accroire qu'il s'agissoit en cette affaire du Livre des Cometes , que Jurieu avoit attaqué avec tout l'empportement dont on fait qu'il étoit capable.

VII.

MONSIEUR l'Abbé d'Olivet croit avoir découvert l'origine des vifs démêlés de Jurieu & de Bayle. Il prétend que dans le tems que Bayle enseignoit la Philosophie à Sedan , il avoit trouvé le secret de gagner les bonnes grâces de Madame Jurieu. Lorsqu'en 1681 , l'Académie de Sedan fut supprimée , Madame Jurieu fut obligée de suivre son mari hors du Royaume : Bayle auroit bien voulu se fixer en France : Mais de beaux yeux furent les Controversistes qui déterminèrent le Philosophe à quitter sa patrie. Rotterdam ne put voir long-tems

une si étroite union sans en juger mal , & l'on persuada enfin à Jurieu , que lui qui voyoit tant de choses dans l'Apocalypse , ne voyoit pas ce qui se passoit dans sa maison. Un Cavalier en ce cas tire l'épée , un homme de Robe intente un Procès ; un Poète composeroit une Satyre. Jurieu en qualité de Théologien , dénonça Bayle comme un impie , & pour preuve il alléguait l'avis aux réfugiés , non que ce Livre contînt quelque chose d'impie ; mais il ne favorisoit pas le Calvinisme. Bayle auroit pu se justifier en disant que ce Livre n'étoit pas de lui , mais de M. de la Roque ; il ne le voulut jamais pour ne pas nuire à son ami.

VIII.

MONSIEUR Fagon premier Médecin du Roi , Consulté sur la maladie de Bayle , lui prescrivit un excellent régime sans aucun remède particulier. Il finissoit sa consultation par ces paroles : Je souhaiterois passionnément qu'on pût épargner toute cette con-

trainte, & qu'il fût possible de trouver un remede aussi singulier que le mérite de celui pour lequel on le demande. Bayle étoit mort quand cette ordonnance arriva à Rotterdam.

I X.

LEIBNITZ a appliqué à Bayle ce vers de Virgile.

Sub pedibusque videt nubes & sidera
Daphnis.

X.

LE Parlement de Toulouse a fait à Bayle, un honneur unique en faisant valoir son testament, qui devoit être annulé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi.



FRANÇOIS MAUCROIX,
*né à Noyon l'an 1619 ,
mort en 1708.*

I.

ON voulut engager Maucroix à se marier ; sur quoi il fit l'Epigramme suivante.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose :
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose ;
Il faut y penser mûrement :
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

II.

MONSIEUR de Maucroix avoit traduit la Vieillesse, l'Amitié, & la première Tusculane de Cicéron, avec les

dialogues de *Causis corruptæ Eloquentiæ*, & voulant les faire imprimer ensemble, les avoit donnés aux Réviseurs pour avoir l'Approbation & le Privilège. M. Dubois, qui de son côté avoit traduit les Traités de la Vieillesse & de l'Amitié, obtint des Réviseurs qu'ils garderoient un an le manuscrit de M. de Maucroix, & pendant ce tems-là, fit imprimer le sien. Maucroix, après avoir bien grondé dans sa Province, contre les lenteurs des Réviseurs de Paris, ayant enfin appris le tour que Dubois lui avoit joué, supprima de colere ses traductions.



JEAN MABILLON :*né en Champagne l'an 1632 ,**mort en 1708.***I.**

MONSIEUR Colbert , à qui le Livre de la Diplomatie fut adressé , connoissoit d'avance la bonté de l'ouvrage. Il avoit souvent employé Dom-Mabillon, pour décider sur d'anciens titres , & il n'avoit jamais pû lui faire accepter aucune gratification. Le Ministre peu accoutumé aux refus , crut alors que son désintéressement ne feroit pas à l'épreuve d'une forte pension , & il voulut le faire mettre sur l'Etat. Mais l'humble Religieux , répondit toujours , que rien ne lui manquoit dans sa Congrégation , & qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'on vouloit lui faire.

II.

MONSIEUR le Tellier Archevêque de Rheims, ayant conduit le P. Mabillon malgré lui à la Cour, dit au Roi : Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, le Moine le plus habile, & le plus modeste de votre Royaume,

III.

DÈS-QUE le Pape Clément XI eut appris la mort de Dom-Mabillon, le Cardinal Coloredò, écrivit par son ordre aux Bénédictins : Le Saint Père a marqué que vous lui feriez plaisir de l'inhumer dans le lieu le plus distingué, puisqu'il n'y en a point où sa réputation ne se soit répandue, & que tous les Savans qui iront à Paris, ne manqueront pas de vous demander où vous l'avez mis ? *Ubi posuistis eum ?* Il prévoyoit quelle sera leur peine, s'ils apprennent que les cendres d'un personnage de ce mérite ont été confondues, & s'ils ne les trouvent pas re-

cueillies sous le marbre avec quelque inscription qui conviennent à des restes si précieux.

ANTOINE LAFOSSE.

né à Paris l'an 1653,

mort en 1708.

I.

LAFOSSÉ, Auteur de Manlius & de beaucoup d'autres Poësies, étoit un des hommes les plus distraits qu'on ait vus. L'illustre M. Tiron du Tillet, en rapporte la preuve en ces termes : Je l'avois prié, dit-il, à dîner chez-moi, avec quelques autres personnes de Lettres. Il m'avoit promis de s'y rendre sur le midi. Mais l'ayant attendu jusqu'à deux heures, on se mit à table. Notre Poëte arriva sur les quatre heures très-fatigué, & me fit quelques excuses d'arriver si tard, en m'assurant qu'il étoit parti sur les onze heures du matin de l'Hôtel d'Aumont,
rue

rue de Joüi , pour venir chez-moi dans l'Isle saint Louis qui en est fort proche ; mais qu'il avoit l'esprit si rempli de cinq ou six vers des plus beaux de l'Iliade , qu'il vouloit traduire en vers François , qu'il avoit passé à côté de ma porte , sans se ressouvenir de la partie que je lui avois proposée ; & qu'il s'étoit trouvé au milieu de la plaine d'Ivri , où la faim l'avoit réveillé , & lui avoit rappelé le dîner où je l'avois invité. Il fut le bien venu , & on lui servit de quoi satisfaire son appétit. M. Boivin l'ainé , un de mes convives , lui dit : M. de Lafosse , je suis presque sûr que voilà les vers d'Homere , qui vous ont si fort occupé , & les lui récita comme on les prononce dans l'Université de Paris. Lafosse lui répondit : Non , Monsieur , les voici , & dit les mêmes vers selon la prononciation du Collège des Jésuites. Eh ? bien , lui dit Boivin , ce sont les mêmes vers : Vous les prononcez autrement que moi.

PÉCHANTRÉ,
né à Toulouze environ l'an
1638, mort en 1708.

I.

IL y a un conte plaisant au sujet de la Tragédie de la mort de Néron. Péchantré ayant laissé sur la table d'une petite Auberge, un papier où il y avoit au haut quelques chiffres, & où au-dessous étoit écrit : *Ici le Roi sera tué*, le Traiteur déjà frappé de la phisionomie & de la distraction du Poète, crut devoir porter cet écrit au Commissaire du quartier, qui, persuadé qu'en pareille matiere on ne doit rien négliger; lui dit que si l'inconnu revenoit manger, il ne manquât pas de l'en faire avertir. Il y revint en effet quelques jours après, & à peine le pauvre Péchantré commençoit à dîner, qu'il se vit enveloppé par une troupe d'Archers; & le Commissaire lui ayant

produit la preuve littéraire de son crime de Lèse Majesté. Ah ! Monsieur, s'écria Péchantré, que j'ai de joie de retrouver ce papier que je cherchois depuis plusieurs jours ? C'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron dans une Tragédie où je travaille. C'est ainsi que l'innocence de Péchantré fut reconnue.

I I.

PÉCHANTRÉ avoit une bague qui valoit bien cent pistoles, dont un de ses amis l'avoit prié de se défaire. Il en parla par hasard à Campistron son ami : Celui-ci le pria de la garder quelques jours. *On va jouer ma Tragédie nouvelle*, ajouta-t'il, & je m'en accommoderai. Péchantré qui trouva à s'en défaire, ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la pièce de son ami. Il se trouva à la première représentation. Le Parterre recevoit fort mal cette Tragédie. Péchantré apperçut par hasard Campistron derrière un pillier aux troisiemes Loges. Il y mon-

ta & lui dit : *Veux tu ma bague* ? Je l'ai gardée.

III.

BARON n'est que Pere adoptif de la plûpart des ouvrages qui ont paru sous son nom. Il souhaita de passer pour l'Auteur de *Geta*. Péchantré le lui ayant montré , Baron ne manqua pas de lui en dire le plus de mal qu'il put , & la conclusion de tous ces mépris , fut vingt pistoles que le Comédien offrit au Poète en échange de sa mauvaise Tragédie. Péchantré homme simple & d'ailleurs peu aisé accepta l'offre ; mais Champmeslé ayant su cette conversation , lut la piece , la jugea digne du succès qu'elle a eu , & prêta à Péchantré les vingt pistoles nécessaires pour retirer sa piece.

THOMAS CORNEILLE,
né à Rouen l'an 1625,
mort en 1709.

I.

CORNEILLE étant en Rhétorique, composa en vers Latins, une pièce que son Régent trouva si fort à son gré, qu'il l'adopta & la substitua à celle qu'il devoit faire représenter par ses Ecoliers, pour la distribution des prix de l'année.

II.

PIERRE & Thomas Corneille, avoient épousé les deux sœurs en qui il se trouvoit la même différence d'âge qui étoit entr'eux. Il y avoit des enfans de part & d'autre en pareil nombre. Ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même Domestique. Enfin après plus de 25 ans de mariage, les deux frères n'avoient pas encore songé à

faire le partage des biens de leurs femmes; biens situés en Normandie, dont elles étoient originaires comme eux; & ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable à la mort de P. Corneille.

I I I.

LE début de Corneille dans la Tragédie, fut des plus heureux. Timocrate eut quatre-vingt représentations. Le public ne se lassoit point d'y courir en foule; on ne cessoit point de le redemander aux Comédiens. Ces Messieurs s'en ennuyèrent les premiers; & un Acteur s'avança un jour sur le bord du Théâtre, & dit aux Spectateurs: Messieurs, vous ne vous lassez point d'entendre Timocrate: Pour nous, nous sommes las de le joüer. Nous courons risque d'oublier nos autres pieces; trouvez bon que nous ne le représentions plus.

I V.

ON dit qu'Ariane, la Tragédie fa-

vorite de Corneille , ne lui a coûté que dix-sept jours , & qu'il n'en employa pas quarante au Comte d'Essex.

V.

AH ! pauvre Thomas , s'écrioit un jour Despréaux ; tes vers , comparés avec ceux de ton frere aîné , font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie.

V I.

GACON fit l'impromptu suivant ;
sur le portrait de Thomas Corneille.

Voyant le portrait de Corneille ,
Gardez-vous de crier merveille !
Et dans vos transports n'allez pas
Prendre ici Pierre pour Thomas.



JEAN-FRANÇOIS REGNARD,

né à Paris l'an 1647.

mort en 1709.

I.

L'INCLINATION que Regnard se sentit de bonne heure pour les voyages le conduisit en différentes contrées de l'Europe. A son retour d'Italie, il fut pris par deux Vaisseaux Corsaires, & conduit à Alger avec ses compagnons de disgrâce. Comme il avoit toujours aimé la bonne chère, il étoit un grand faiseur de ragoûts, & son adresse en ce genre, lui procura l'emploi de Cuisinier du maître entre les mains duquel il tomba. Ses manieres prévenantes, & son enjouement joints à sa bonne mine, le firent aimer des femmes favorites. Son maître ayant découvert ses intrigues, le livra à la Justice, pour être puni selon les lois, qui veulent qu'un Chrétien

tien trouvé avec une Mahométane, expie son crime par le feu, ou se fasse Mahométan. Le Consul de la Nation Françoisse, qui avoit reçu depuis peu de tems une somme considérable pour le délivrer, ayant appris ce qui se passoit, interposa son autorité; & alla trouver le maître, qui d'abord ne voulut rien écouter. Mais le Consul ne se rebutant pas, lui représenta que rien n'étoit plus trompeur que les apparences; que quand la chose seroit vraie, il y auroit peu de gloire à lui de faire périr son Esclave; que d'ailleurs en le perdant, il perdrait une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon. Cette dernière raison fut plus forte que les autres. Le maître se laissa gagner, retira Regnard des mains du Divan, en avouant qu'il l'avoit accusé sur un simple soupçon, & que son crime n'étoit confirmé par aucune preuve; & il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le Consul.

II.

REGNARD dans un de ses voyages, voulut voir la Laponie. Il pénétra jusqu'à la Mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où la terre lui manqua. Ce fut alors qu'il grava avec ses compagnons de voyage, sur une pierre & sur une piece de bois ces quatre vers.

*Gallia nos genuit, vidit nos Affrica, Gangem
Hauſimus, Europamque oculis luſtravimus
omnem,*

*Casibus & variis acti terraque marique,
Hic tandem ſtetimus nobis ubi deſuit orbis.*

III.

REGNARD & Riviere Dufreni firent chacun à peu près dans le même tems une Comédie du Joüeur. Ces deux Auteurs s'accuſerent réciproquement de plagiat; ce qui donna occaſion à l'Epigramme ſuivante.

Un jour Regnard & de Riviere,

En cherchant un sujet que l'on n'eût point
 traité,
 Trouverent qu'un joïeur feroit un caractere

Qui plairoit par sa nouveauté.
 Regnard le fit en vers , & de Riviere en
 Prose.

Ainsi pour dire au vrai la chose,
 Chacun vola son compagnon.
 Mais quiconque aujourd'hui voit l'un &
 l'autre ouvrage,
 Dit que Regnard a l'avantage,
 D'avoir été le bon Larron.

I V.

DESPRE'AUX disoit de Regnard,
 qu'il n'étoit pas médiocrement plai-
 sant. Qui ne se plait pas à Regnard,
 dit M. de Voltaire, n'est point digne
 d'admirer Moliere.



ALEXANDRE LAINEZ,
né dans le Haynault
mort en 1710.

I.

LAINEZ étoit de Chimay, où après quelques voyages il s'étoit réfugié. Comme il étoit pauvre, il y mena une vie assez retirée pendant deux ans; lorsqu'il en fut retiré par une aventure singulière. M. l'Abbé Fautrier, homme de beaucoup d'esprit, Intendant du Haynault, faisant sa résidence à Maubeuge, reçut ordre de M. de Louvois, de faire en sorte d'arrêter quelques Libelles qui inondoient la Flandre, & d'en saisir s'il pouvoit les Auteurs. M. Fautrier apprit qu'il y avoit un homme à Chimay, qui étoit toujours enfermé dans sa maison, occupé à écrire. Il s'y transporta avec un détachement de cinquante hommes, & y trouva

Lainez vêtu d'une mauvaife robe de chambre, & entouré de papiers. On les visita, & on n'y trouva que d'agréables relations & des vers charmans. L'Intendant après cette lecture l'embrassa, lui dit qu'il étoit déplacé, & lui propofa de le fuivre. Lainez lui dit nettement qu'il n'avoit point d'autre vêtement que fa robe de chambre. Montez toujours dans mon caroffe répliqua l'Abbé, vous aurez avant trois jours des habits & tout ce qui vous fera néceffaire. Depuis ce jour-là, cet agréable Poëte fit les honneurs de l'Intendance.

II.

QUAND Lainez fut à Paris, il loua une chambre, aux environs de l'Abbaye Saint Germain-des-Prés, que perfonne ne connoiffoit. Quand on le ramenoit de jour ou de nuit, il fe faifoit toujours defcendre fur le Pont-neuf vis-à-vis du cheval de bronze, d'où il regagnoit à pié fon petit loge.

ment. On n'a jamais vû d'homme si idolâtre de sa liberté.

III.

LAINÉZ partageoit son tems entre la table & les Livres. Un de ses amis paroissant surpris un jour de le voir entrer après un repas de douze heures, à la Bibliothèque du Roi, pour y rester jusqu'au soir; le Poëte qui s'apperçut de son étonnement, lui dit, ce distique Latin, qu'il composa sur le champ.

*Regnat noster calix, voluntur Biblia mane
Cum Phæbo Bacchus dividit imperium.*

IV.

LE Grand appétit de Lainez surprenoit ceux avec qui il mangeoit souvent. Un jour qu'il avoit dîné pendant cinq ou six heures; on lui demanda, le voyant un instant après se remettre à table, s'il n'avoit pas dîné? Il répondit: *Est-ce que mon estomac, a de la mémoire?*

V.

L A I N E Z amusoit les gens de toute forte d'état , jusqu'à leur faire oublier leurs affaires & leur devoir. Il rencontra un matin son ami Moreau le Musicien , qui passoit dans la rue S. Jacques , pour aller donner des leçons à quelques écoliers. Il lui dit : Entrons un moment à la Barre Royale , pour boire une bouteille d'un excellent vin nouvellement arrivé. Moreau accepta la partie ; & la bouteille étant bue , descendit pour en demander une autre. Il vit dans ce moment passer , à cheval , deux maîtres à danser de sa connoissance , qui alloient donner des leçons. Il les invite à venir boire un coup. Ces Messieurs mettent pied à terre , attachent leurs chevaux dans une petite cour , & montent à la chambre où étoit Lainez. Ils furent si charmés de sa conversation , que non - seulement ils déjeûnerent ; mais ils firent un repas qui dura jusqu'à six heures du soir , ayant oublié

& leurs écoliers & leurs propres chevaux , qui se débridèrent enfin & entrèrent dans la chambre de la servante, où ils défirent le lit & mangèrent la paille.

V I.

MONSIEUR le Duc se promenant sur le parterre du Tibre à Fontainebleau , apperçut Lainez , & l'invita à souper avec lui. Il le remercia , en disant que cinq ou six personnes l'attendoient dans un cabaret , & que S. A. S. auroit sans doute mauvaise opinion de lui, si elle apprenoit qu'il eût manqué à ses amis.

V I I.

L A I N E Z récita chez Madame la Comtesse de Verrue, des vers tout à fait charmans. Un célèbre Académicien , qui se trouva dans l'assemblée , croyant faire un compliment agréable au Poëte, lui dit : Pourquoi un homme de votre mérite , Monsieur , ne demande-t'il pas à être des nôtres ? Eh !

Monfieur, lui répartit-il d'un ton fier,
qui feroit votre Juge ?

VIII.

COMME Lainez ne donnoit jamais copie de fes vers & qu'on les retenoit d'une maniere très-imparfaite ; il difoit quelquefois : Je ferai obligé de faire bâtir un Hôtel des Invalides , pour tous les vers qu'on m'estropie.

IX.

ON vint dire un jour à Lainez, qu'un homme d'esprit de fa connoiffance avoit composé un Volume fur deux petits vers d'une de fes pieces , où après avoir parlé de fes occupations agréables & de fes plaifirs ; il dit en parlant de lui fous la perfonne d'un aimable Epicurien.

La débauche le fuit,

La volupté le fuit.

Lainez ayant appris l'ufage que cette perfonne avoit fait de ces deux

vers ; répondit : *C'est un drole , qui a pris une goutte de mon essence pour mettre dans un muid d'eau.*

X.

APR'ES que Lainez eut reçu ses Sacremens dans sa dernière maladie ; le Prêtre à qui il s'étoit confessé fit emporter pendant la nuit une cassette pleine de vers licentieux. Le moribond s'étant réveillé, cria au voleur, fit venir un Commissaire , dressa sa plainte , fit rapporter la cassette par le Prêtre même à qui il parla avec vivacité , & sur le champ se fit transporter dans une chaise sur la Paroisse saint Roch, où il mourut. Il avoit imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre , & d'y mourir pour voir encore une fois lever le Soleil.



ESPRIT FLÉCHIER,
né dans le Comtat Venaisfin l'an
1632, mort en 1710.

I.

MONSIEUR le Duc de Montauzier, qui alloit aux eaux, demanda à M. de Caumartin, un homme de Lettres, qui pût l'amuser pendant son voyage. On lui donna l'Abbé Fléchier, & ils partirent. Le premier jour l'Abbé Fléchier applaudissoit à tout ce qu'avançoit M. de Montauzier, qui disoit tout bas & d'un air fâché : Voilà mes flatteurs. Le lendemain l'Abbé Fléchier, qui avoit connu le caractère du Seigneur, ne cessa de le contredire. Sur cela M. de Montauzier prit du goût pour lui, & se chargea de sa fortune.

II.

MONSIEUR Fléchier s'étoit formé

un bon goût par ce qui auroit gâté un esprit moins juste que le sien. Il lisoit souvent les ouvrages de M. du Belay & les Sermonaires Italiens & Espagnols, mais seulement pour s'en divertir. Il les appelloit agréablement ses bouffons, & il avouoit que le ridicule de ces Sermonaires lui avoit servi à épurer & à fortifier son goût pour le vrai; sans lequel il n'y a ni beauté ni force dans l'éloquence.

III.

LOUIS XIV dit à Fléchier en le nommant à l'Evêché de Nîmes : Ne foyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite : j'appréhendois d'être privé du plaisir de vous entendre, si je vous faisois Evêque.

IV.

MONSIEUR Fléchier étoit allé passer quelques jours chez Madame la Marquise de Toiras, à une lieue de

Nîmes. Il la quitta pour aller Pontifier aux Fêtes de la Pentecôte , dans sa Cathédrale. Il ne faisoit que d'arriver lorsqu'on l'engagea d'aller annoncer à cette Dame , la perte qu'elle venoit de faire de son mari. Il la trouva au bas du degré , & après les complimens d'usage sur son retour , il lui demanda où elle alloit ? A la Messe , répondit la Marquise : Vous êtes donc Chrétienne, Madame, répliqua le Prélat ? Eh bien , ajoûta-t'il , le Marquis de Toiras a été tué à l'Armée. Allons prier Dieu pour le repos de son ame. Cette manière ferme d'annoncer une mauvaise nouvelle , affermit extrêmement Madame de Toiras.



NICOLAS-BOILEAU
DESPRÉAUX, né à Paris l'an
1636, mort en 1711.

I.

MONSIEUR Boileau le pere ; parcourant un jour les caractères de ses enfans , & surpris de la douceur , de la simplicité même qu'il croyoit remarquer dans Despréaux , disoit ordinairement de lui par une espece d'opposition aux autres , *que c'étoit un bon garçon qui ne diroit jamais mal de personne.*

II.

LE Roi ayant demandé un jour à M. Despréaux en quel tems il étoit né ; ce Poëte lui répondit , que le tems de sa naissance , étoit la circonstance la plus glorieuse de sa vie : *Je suis venu au monde , dit-il , une année avant Votre Majesté , pour annoncer les merveil-*

les de son regne. Le Roi fut touché de cette réponse , & les Courtisans ne manquerent pas d'y applaudir. Despréaux s'est cru depuis engagé d'honneur à soutenir un mot qu'il avoit dit en présence de toute la Cour , & qui avoit si bien réussi. C'est ce qui l'a obligé toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de sa naissance, de la mettre en 1637.

I I I.

DESPRÉAUX faisoit ordinairement le second vers avant le premier. C'est un des plus grands secrets de la Poësie pour donner aux vers beaucoup de sens & de force. Il conseilla à Racine de suivre cette méthode , & il disoit à ce propos : Je lui ai appris à rimer difficilement.

I V.

DESPRÉAUX demanda & obtint en Cour de Rome , un bénéfice dont il jouït pendant huit ans , sans prendre l'habit Ecclésiastique , & sans se met-

tre trop en peine de faire un bon usage des revenus. M. le premier Président de Lamoignon, qui avoit beaucoup de probité & de religion, s'entretenant un jour avec lui, lui fit comprendre qu'en se conduisant comme il faisoit, il ne pouvoit garder ce bénéfice en sûreté de conscience. Despréaux le reconnut, & en fit sa démission entre les mains de l'Evêque de Beauvais. Il fit plus, il supputa ce qu'il en avoit retiré depuis le tems qu'il en jouïssoit, & cette somme, qui se montoit environ à six milles livres, fut employée à des œuvres de charité.

V.

LORSQU'ON représenta à Boileau que s'il s'attachoit à la Satyre, il se feroit des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui, & ne chercheroient qu'à le décrier : Eh bien, répondit-il : je serai honnête homme & je ne les craindrai point.

VI.

VI.

DESPRÉAUX étant chez un de ses amis à la Campagne aux Fêtes de Pâques, s'alla confesser au Curé du lieu, qui avant d'entendre sa confession lui demanda quelles étoient ses occupations ordinaires : De faire des vers, répondit Despréaux : Tant pis, dit le Curé, & quels vers ? Des satyres, ajoûta le Pénitent ; encore pis, répondit le Confesseur, & contre qui ? Contre ceux, répondit Despréaux, qui font mal les vers, contre les vices du tems, contre les ouvrages pernicioeux, contre les Romans, contre les Opéra : Ah ! dit le Curé, il n'y a donc pas de mal ; & je n'ai plus rien à vous dire.

VII.

DESPRÉAUX excelloit au jeu des quilles qu'il aimoit, & il les abbatoit quelquefois toutes neuf d'un seul coup de boule. Il faut avoüer, disoit-il à ce sujet, que j'ai deux grands talens aussi utiles l'un que l'autre à un Etat

& à la Société ; l'un de bien jouër aux quilles ; l'autre de bien faire des vers.

V I I I.

LOUIS XIV ayant donné une pension de deux cens pistoles à Despréaux, peu de tems après qu'il eut publié ses Satyres ; un grand Seigneur , je crois que c'est M. de Montauzier , dit que bientôt le Roi , donneroit des pensions aux voleurs de grand chemin.

I X.

DESPRÉAUX allant toucher sa pension au Thrésor-Royal , remit son ordonnance à un Commis , qui y lisant ces paroles : *La pension que nous avons donnée à Despréaux , à cause de la satisfaction que ses ouvrages nous ont donnée* , lui demanda de quelle espece étoient ses ouvrages ? De maçonnerie , répondit-il ; je suis Architecte.

X.

DESPRÉAUX parlant d'un grand Ecrivain , dit : *Il plaît à tout le monde* ,

& ne sauroit se plaire. Voilà, lui dit Moliere, en lui ferrant la main, voilà la plus belle vérité que vous ayiez jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content. Santeuil pensoit bien autrement de ses Poësies. Il l'avoüa même à Despréaux, qui lui dit : Vous êtes donc le seul homme extraordinaire qui ait jamais été parfaitement content de ses ouvrages. Alors Santeuil flaté par le titre d'*homme extraordinaire*, & voulant faire voir qu'il n'étoit pas indigne de cet éloge, revint au sentiment de Despréaux, & convint qu'il n'avoit jamais été pleinement satisfait des ouvrages qu'il avoit composés.

X I.

QUAND M. Dubroceffin fut que Despréaux faisoit une satyre sur un festin, il tâcha de l'en détourner, disant que ce n'étoit pas là un sujet sur

A a ij

lequel il fallût plaifanter. *Choiffiffez plutôt les hyppocrates*, lui difoit-il férieufement : *vous aurez pour vous tous les honnêtes gens* : *Mais pour la bonne chere , croyez - moi , ne badinez pas là-deffus*. M. Furcroix , célèbre Avocat , s'avifa un jour de donner un repas femblable en tout à celui qui eft décrit dans la fatyre troifieme : mais cette plaifanterie ne plut point aux conviés ; & l'on dit alors que ces fortes de repas font bons à décrire & non pas à donner.

X I I.

DESPRÉAUX ayant appellé le Traicteur Mignot un empoifonneur , celui-ci porta fa plainte au Magiftrat ; qui le renvoya , en lui difant ; que l'injure dont il fe plaignoit n'étoit qu'une plaifanterie dont il devoit rire tout le premier. Cette raifon bien loin de l'appaifer , ne fit qu'irriter fa colere. Il réfolut de fe faire justice lui-même. Pour cet effet il s'avifa d'un expédient tout nouveau. Mignot avoit la répu-

tation de faire d'excellens biscuits, & tout Paris en envoyoit querir chez lui. Il fut que l'Abbé Cotin avoit fait une satyre contre Despréaux leur ennemi commun. Mignot la fit imprimer à ses dépens, & quand on venoit chercher du biscuit, il l'enveloppoit dans la feuille qui contenoit la satyre imprimée, afin de la répandre dans le public; associant ainsi ses talens à ceux de l'Abbé Cotin. Quand Despréaux vouloit se réjouir avec ses amis, il envoyoit chercher des biscuits chez Mignot, pour avoir la satyre de Cotin. Cependant la colere de Mignot s'appaisa quand il vit que la satyre de Despréaux loin de le décrier, l'avoit rendu extrêmement célèbre. En effet depuis ce tems-là, tout le monde vouloit aller chez-lui. Mignot a gagné du bien dans sa profession, & il faisoit gloire d'avoüer qu'il a dû sa fortune à Despréaux.

X I I I.

UN homme de qualité porta un jour

un jugement ridicule devant Despréaux , & sôû tint son avis avec beaucoup de hauteur. Despréaux ne voulant pas lui répondre d'une maniere qui pût l'offenser : *Vous savez bien que j'ai raison* , lui dit-il , *or dites - vous à vous - même , ce que vous me diriez si vous étiez à ma place.*

X I V.

LOUIS XIV voulant savoir quel étoit l'endroit de ses Poësies que Despréaux estimoit le plus ; le Poëte après avoir inutilement prié le Roi de le dispenser de faire un pareil jugement , dit , que l'endroit dont il étoit le plus content , étoit la fin d'une Epître qu'il avoit pris la liberté d'adresser à Sa Majesté , & récita les quarante vers par lesquels finit cette Epître. Le Roi fut transporté. L'émotion parut dans ses yeux & sur son visage. *Voilà qui est très-beau* , dit-il , *cela est admirable ; je vous louerois davantage si vous ne m'aviez pas tant loué. Le Public donnera à vos Ouvrages les éloges qu'ils mé-*

ritent. Mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer ; je vous donne une pension de deux mille livres : j'ordonnerai à Colbert de vous la payer d'avance ; & je vous accorde le Privilège pour l'impression de tous vos Ouvrages.

X V.

UN ami de Despréaux voulant l'exhorter à produire son art Poétique, lui disoit que le Public l'attendoit avec impatience. *Le Public*, lui répondit-il, *ne s'informera pas du tems que j'y aurai employé.* D'autres fois il disoit la même chose de la postérité.

X V I.

MADemoiselle de Lamoignon ne trouvoit pas bon que Despréaux fît des satyres, parce qu'elles blessent la charité : *Mais ne me permettriez-vous pas*, lui dit-il un jour, *d'en faire contre le Grand-Turc, ce Prince infidèle, l'ennemi de notre Religion ? Contre le Grand-Turc*, reprit Mademoiselle de Lamoignon, *c'est un Souverain, & il*

ne faut jamais manquer de respect aux personnes de ce rang. Mais contre le diable ? repliqua Despréaux, *vous me le permettez bien : Non*, dit-elle, *encore après un moment de réflexion, il ne faut jamais dire du mal de personne.*

XVII.

DESPRÉAUX se trouva dans une compagnie de Dames où l'on parloit de la prise de Mons. Comme il se levoit pour sortir, une de ces Dames l'arrêta, & lui dit : Monsieur, vous ne sortirez point d'ici que vous ne nous ayez fait un quatrain sur cette nouvelle conquête de notre Grand Roi. Despréaux fit tout ce qu'il put pour s'en dispenser ; mais voyant qu'il ne gagnoit rien, il lâcha ces quatre vers :

Mons étoit, disoit-on, pucelle,
Q'un Roi gardoit avec le dernier soin ;
Louis le Grand en eut besoin :
Mons se rendit : vous auriez fait comme
elle.

XVIII.

XVIII.

DESPRÉAUX disoit de son frere l'Abbé, dont le style étoit moins grave que les mœurs, que s'il n'avoit pas été Docteur de Sorbonne, il l'auroit été de la Comédie Italienne.

XIX.

LES grands hommes sont ceux qui apperçoivent le mieux leurs fautes, & qui se les pardonnent le moins. *Les critiques que je crains le plus*, disoit Despréaux, *sont celles que je me fais à moi-même.*

XX.

DESPRÉAUX disoit : comme les Marchands ont besoin de mettre des enseignes à leur boutique, un mauvais Peintre est bon à quelque chose : mais un Poëte médiocre n'est bon à rien.

XXI.

LINIERE appelé l'Athée de Senz
Tome II. B b

lis, ne réussissoit guere que dans des Chançons impies, ce qui fit que Despréaux lui dit un jour, qu'il n'avoit de l'esprit que contre Dieu.

XXII.

UN jour que Racine étoit à Auteuil chez moi, dit Despréaux, Turreil y vint & nous consulta sur un endroit de Demosthene, qu'il avoit traduit de cinq ou six façons toutes moins naturelles & plus guindées les unes que les autres. *Ah le bourreau, il fera tant qu'il donnera de l'esprit à Demosthene*, me dit Racine tout bas.

XXIII.

UN Ecclésiastique parlant un jour à Despréaux contre la multiplicité des Bénéfices, lui disoit : Se peut-il, que tels & tels qui passent pour de si habiles gens & qui effectivement le sont, puissent s'aveugler aussi malheureusement qu'ils le font ? A moins de s'inscrire en faux contre la Doctrine des Apôtres, & contre les décisions des

Conciles , ne favent-ils pas quel péril est attaché à la multitude des Bénéfices ? J'ai pris les Ordres Sacrés , & je suis sans vanité d'une des premières maisons de la Tourraine ; il y a une espece d'obligation à un honnête homme de soutenir sa naissance ; mais je vous proteste , que si je puis parvenir à une Abbaye , ne fût-elle , que de mille écus , elle fixera mon ambition , & qu'il n'y aura aucun appas qui puisse ébranler la résolution que je fais. Quelque tems-après il s'en présenta une de sept mille livres de rente que son frere demanda , & il l'obtint. L'Hyver suivant il s'en présenta une autre de huit mille qu'il obtint encore. Pendant qu'il avoit le vent en poupe , un Prieuré simple de six mille livres de rente étant encore venu à vaquer , il le sollicita avec tant d'empressement , qu'il trouva moyen de l'avoir. Despréaux lui voyant accumuler tant de Bénéfices considérables l'un sur l'autre , lui rendit visite & lui dit : M. l'Abbé , *qu'est devenu ce tems de candeur & d'in-*

nocence où vous trouviez la multiplicité des Bénéfices si dangereuse ? Ah ! Monsieur , lui répondit-il , si vous saviez que cela est bon pour vivre ! Je n'en doute point , répliqua Despréaux , que cela ne soit bon pour vivre : mais pour mourir , Monsieur l'Abbé , pour mourir.

XXIV.

MONSIEUR de Seignelai entreprit un jour Despréaux sur une matiere de Poësie. Après avoir harcelé le Poëte par plusieurs raisons qui n'étoient pas trop fortes ; croyant l'avoir mis au pié du mur , il lui dit avec un soufrire amer & dédaigneux : *Repondez , répondez à cela.* Comme Boileau vit que la chose étoit poussée avec hauteur , il eut le courage de dire : *Monsieur , j'ai toujours fait ma principale étude de la Poëtique : tout le monde convient même que j'en ai écrit avec quelque succès ; si vous voulez que je vous réponde , il faut que vous consentiez que je vous instruisse au moins trois jours de suite.* Après cela le Poëte lui décocha

fix préceptes des plus importans d'Aristote. Le Ministre se sentit battu. Toute la compagnie rioit dans l'ame; & Racine en sortant dit à Despréaux : *O le brave homme que vous êtes ! Achille en personne n'auroit pas mieux combattu que vous.*

XXV.

M O N S I E U R le Maréchal de la Feuillade montra à Despréaux quelques vers que celui-ci n'approuva pas; vous êtes bien délicat, lui dit ce Seigneur, de ne pas approuver une Poësie que le Roi & Madame la Dauphine ont trouvée excellente. Je ne doute point, reprit Despréaux, que le Roi ne soit très-expert à prendre des Villes & à gagner des Batailles. Je doute encore aussi peu que Madame la Dauphine ne soit une Princesse pleine d'esprit & de lumieres : mais avec votre permission, M. le Maréchal, je crois me connoître en vers aussi bien qu'eux. Là-dessus le Maréchal accourt chez le Roi, & lui dit d'un air vif & im-

pétueux : Sire , n'admirez - vous pas l'insolence de Despréaux , qui dit se connoître en vers un peu mieux que Votre Majesté ? Oh ! pour cela , répondit le Roi , je suis fâché d'être obligé de vous dire que Despréaux a raison.

X X V I.

DESPRÉAUX caractérisoit un homme qui parloit fort lentement , en disant : *Les oui & les non sont longs quand il les prononce , & ces deux monosyllabes deviennent des périodes dans sa bouche.* Le Maréchal de Grammont prétendoit que c'étoit ce que Despréaux avoit dit de mieux en sa vie.

X X V I I.

UN homme de fort bon esprit , mais qui n'avoit point de lettres , disoit un jour devant Despréaux , qu'il aimeroit mieux savoir faire la barbe que de savoir faire un bon Poëme. Qu'est-ce que des vers , disoit-il , & où cela mene-t'il ? C'est en cela , reprit Des-

préaux , que j'admire la Poësie , que n'étant bonne à rien , elle ne laisse pas de faire les délices des hommes intelligens.

XXVIII.

DESPRÉAUX suivit le Roi durant la Campagne de Gand. S'étant trouvé en marche avec M. le Duc , fils du grand Condé , ce Prince lui dit : En vérité les hommes sont bien fous de courir après la gloire , qui , dans le fond n'est qu'une chimere & de laquelle on ne jouit proprement qu'après la mort. D'ailleurs , ajouta-t'il , quel est l'homme qui puisse se flater d'arriver jusqu'à la renommée d'Alexandre ? C'est un nom qui a effacé & qui effacera toujours les plus grands noms. En connoissez-vous aucun qui ait jeté autant d'éclat parmi les hommes ? oui , Monseigneur , répondit Despréaux , & c'est Socrate. Le Philosophe , quoiqu'il n'ait rien écrit , marche de pair pour la réputation avec le conquérant. Là-dessus M. le Duc appelle

B b iij

malicieusement un Laboureur , & lui demande s'il connoissoit Alexandre ? *Oui da , Monseigneur , m'est avis que c'étoit un grand Roi. Et Socrate quel homme étoit-ce ?* Le Payfan fécoûa la tête , sur quoi M. le Duc croyoit avoir gagné ; mais Despréaux dit qu'il en appelloit à un autre Villageois.

XXIX.

DES PRÉAUX ne mangeoit nulle part , pas même chez ses meilleurs amis sans en être prié. Il disoit que la fierté du cœur étoit l'attribut des honnêtes gens ; mais que la fierté d'airs & de manieres ne convènoit qu'à des fots.

XXX.

DE toutes les Epigrammes qui ont jamais été faites , Despréaux estimoit le plus celle-ci.

Cy git , ma femme. Ah ! qu'elle est bien
Pour son repos & pour le mien.

XXXI.

MONSIEUR Puimorin étant invité à un grand repas par deux Juifs fort riches, alla à midi chercher son frere Despréaux, & le pria de l'accompagner, l'assurant que ces Messieurs seroient charmés de le connoître. Despréaux qui avoit quelques affaires lui dit qu'il n'étoit pas en humeur de s'aller réjouir : Puimorin le pressa avec tant de vivacité, que Despréaux perdant patience, lui dit d'un ton colere : *Je ne veux point aller manger chez des coquins qui ont crucifié Notre Seigneur. Ah ! mon frere, s'écria Puimorin en frappant du pié contre terre, pourquoi m'en faites vous souvenir, lorsque le dîner est prêt, & que ces pauvres gens m'attendent ?*

XXXII.

LE grand Condé rassembloit souvent à Chantilli les gens de Lettres, & se plaisoit à s'entretenir avec eux de leurs Ouvrages dont il étoit bon

juge. Lorsque dans ces conversations littéraires, il soutenoit bonne cause, il parloit avec beaucoup de grace & de douceur, mais quand il en soutenoit une mauvaise, il ne falloit pas le contredire ; sa vivacité devenoit si grande, qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de ses yeux étonna une fois si fort Despréaux dans une dispute de cette nature, qu'il céda par prudence, & dit tout bas à son voisin : *Doresnavant je serai toujours de l'avis de M. le Prince quand il aura tort.*

XXXIII.

BOILEAU aimoit la société, & étoit très-exact à tous les rendés-vous : *Je ne me fais jamais attendre, disoit-il, parce que j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours aux yeux de celui qui l'attend.*

XXXIV.

BARBIN le Libraire, s'étoit fait une fête de donner à dîner à Despréaux

dans une maison de Campagne très-petite ; mais dont il faisoit ses délices. Après le dîner , il le mena admirer son Jardin qui étoit très-orné , mais fort petit comme la maison. Despréaux après en avoir fait le tour , appelle son Cocher & lui ordonne de mettre ses Chevaux. *Eh ! pourquoi donc , lui dit Barbin , voulez-vous vous en retourner si promptement ? C'est , répondit Despréaux , pour aller prendre l'air à Paris.*

XXXV.

DESPRÉAUX eut un jour une dispute fort vive avec son frere le Chanoine , qui lui donna un démenti d'une maniere assez dure. Les amis communs voulurent mettre la paix , & l'exhorterent à pardonner à son frere. *De tout mon cœur , répondit-il , parce que je me suis possédé & que je ne lui ai dit aucune sottise. S'il m'en étoit échappé une je ne lui pardonnerois de ma vie.*

XXXVI.

DANS les disputes littéraires qui s'élevoient à l'Académie, Despréaux ne trouvoit pas ordinairement le grand nombre pour lui, parce qu'il étoit environné de Confreres peu disposés à être de son avis. Un jour cependant il fut victorieux, & quand il racontoit cette victoire, il ajoûtoit en élevant la voix : Tout le monde fut de mon avis, ce qui m'étonna, car j'avois raison & c'étoit moi.

XXXVII.

DESPRÉAUX n'étoit pas Satyrique dans la conversation, ce qui faisoit dire à Madame de Sévigné, qu'il n'étoit cruel qu'en vers.

XXXVIII.

DESPRÉAUX lisoit parfaitement ses vers, & étoit attentif en les lisant à la contenance de ses Auditeurs, pour apprendre de leurs yeux les endroits qui les frappoient davantage. Il eut

un jour dans M. le premier Président de Harlai , un Auditeur immobile , qui après la lecture de la piece , dit froidement : Voilà de beaux vers. La critique la plus vive l'eût moins irrité que cet éloge.

X X X I X.

L'ÉPIQUE sur la Fausse honte , est adressée à M. Arnaud. Le Poëte qui se levoit ordinairement fort tard , étoit encore au lit la première fois qu'il la récita à ce Docteur. Quand il en fut venu à ce vers.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Il le récita d'un ton léger & rapide , comme il doit être récité pour exprimer la rapidité du tems qui s'enfuit. Le grave M. Arnauld frappé de la légèreté de ce vers , se leva brusquement de son siège , & marchant fort vite dans la chambre comme un homme qui fuit , il redit plusieurs fois.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Ce vers est traduit de Perse, qui avoit dit :

Fugit hora : hoc quod loquor inde est.

X L.

QUAND on annonça à Despréaux qu'il avoit été choisi pour écrire l'Histoire du Roi avec de bons appointemens, il dit : Quand je faisois le métier de fatyrique que j'entendois assez bien ; on me menaçoit de coups de bâton, à présent on me donne une pension pour faire le métier d'Historien, que je n'entens point.

X L I.

LE Roi disoit un jour à Despréaux ; quel est un Prédicateur qu'on nomme le Tourneux ? On dit que tout le monde y court. Est-il si habile ? Sire, répondit Despréaux, votre Majesté fait qu'on court toujours à la nouveauté.

C'est un Prédicateur qui prêche l'Evangile. Le Roi lui demanda d'en dire sérieusement son sentiment. Il répondit : Quand il monte en Chaire, il fait si peur par sa laideur, qu'on voudroit l'en voir sortir, & quand il a commencé à parler on craint qu'il n'en sorte.

X L I I.

LORSQUE Despréaux avoit donné au Public un nouvel ouvrage ; & qu'on venoit lui dire que les critiques en parloient fort mal. Tant mieux, répondoit-il, les mauvais ouvrages sont ceux dont on ne parle pas.

X L I I I.

QUOIQUE Despréaux aimât sa maison d'Auteuil ; & qu'il n'eût point besoin d'argent ; M. le Verrier lui persuada de la lui vendre, en l'assurant qu'il y feroit toujours le maître, & lui faisant promettre qu'il s'y conserveroit une chambre qu'il viendrait souvent occuper. Quinze jours après

la vente il y retourna , entre dans le jardin , & n'y trouvant plus le berceau , sous lequel il avoit coûtume d'aller rêver ; appelle Antoine & lui demande où est son berceau ? Antoine lui répond qu'il a été détruit par ordre de M. le Verrier. Despréaux après avoir rêvé un moment , remonte dans son carrosse , en disant : Puisque je ne suis plus le maître ici ; qu'est-ce que j'y reviens faire ? Il n'y revint plus.

X L I V.

LE discours que Despréaux prononça lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française , ne fut pas trouvé bon , ce qui donna occasion à l'Epigramme suivante.

Boileau nous dit dans son Ecrit ,
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence ;
Il ne dit pas ce qu'il en pense :
Mais je pense ce qu'il en dit.

X L V.

XLV.

DESPRE'AUX demandant un jour à Chapelle, ce qu'il pensoit de ses ouvrages. *Tu es un bœuf qui fais bien ton sillon*, répliqua cet ingénieux débauché.

XLVI.

DESPRE'AUX qui ne cherchoit qu'à donner un coup de dent à Linier, disoit que la meilleure action que Linier eût faite en sa vie, étoit d'avoir bû toute l'eau d'un bénitier, parce qu'une de ses maîtresses y avoit trempé le bout du doigt.

XLVII.

LORSQUE Charles XII. Roi de Suede, lut l'endroit de la premiere Epître de Despréaux, où Alexandre est traité d'enragé; il déchira le feuillet avec indignation.

XLVIII.

LA compagnie qui suivoit le Con-
Tome II. Cc

voit de Despréaux fut fort nombreuse ;
ce qui étonna une femme du peuple ;
qui dit tout haut : Il avoit bien des
amis ; on assûre cependant qu'il disoit
du mal de tout le monde.

XLIX.

ROBIN Poëte Languedocien , qui
a fait quelques ouvrages très-ingé-
nieux , est Auteur de l'Epigramme
suivante.

Ce critique fameux qu'on appelloit Boileau ;
Pour le droit qu'il avoit de boire en l'hypo-
crene ,

Comme dans les eaux de la seïne :

Repose avec sa muse au creux de ce tombeau.
Mais quand nos vœux pourroient le placer
près des Anges ,

En disant pour son ame un seul *De profundis*.
Passant , que feroit-il étant en Paradis !

Où l'on n'est occupé qu'à chanter des loüan-
ges ?

L.

UN Ecrivain qui a beaucoup d'esprit
voudroit que tous ceux qui sont ten-
tés de faire des vers eussent devant
eux un portrait de Despréaux avec
cette Inscription.

Tel fut notre grand Satyrique.
Quiconque à la rime s'applique,
Doit avoir un portrait si beau ;
Et pour mieux se tenir en garde,
Ecrire au-dessous du tableau,
Rimeur, Despréaux te regarde.

RICHARD SIMON,
*né à Dieppe l'an 1638,
mort en 1712.*

I.

MONSIEUR Simon, ayant tou-
jours retardé lorsqu'il étoit chez
les Peres de l'Oratoire à prendre la
Prêtrise, à cause de ses grandes & pro-

C c ij

fondes études , fut enfin obligé pour obéir à son Général , de partir de sa maison de Julli en Brie , & de se rendre à Meaux , pour se faire ordonner aux Quatre-Temps. Il y arriva après l'examen environ sur le midi avec deux de ses Confreres. M. de Ligni , alors Evêque du Diocèse , voyant arriver ces Peres à une heure indue , s'imagina que c'étoient des ignorans , qui vouloient le surprendre. Dans cette pensée il recommanda à un de ses Examineurs , qu'il avoit retenu à dîner , de ne les pas épargner. Le signal donné , après les civilités ordinaires , l'Examineur s'attachant à M. Simon , comme à celui de la troupe dont il se défioit le moins : lui dit d'un ton grave : Je ne vous demanderai pas si vous savez du Latin : je sai qu'on l'enseigne chez-vous avec réputation , & selon la méthode nouvelle , & que vous avez des Ecoles , qui , étant exemptes de Pédantisme , donnent de la jalousie à beaucoup d'autres. Quoi qu'il en soit , Horace aura toujours ses difficultés :

Expliquez - moi sa premiere satyre ,
 ajouta-t'il , en lui présentant le Livre.
 M. Simon s'en étant tiré en galant
 homme , l'Examineur lui dit : & de
 la Philosophie , vous en avez bonne
 provision. M. Simon qui l'enseignoit
 actuellement , lui répondit avec mo-
 destie ; que pour la Philosophie il l'é-
 tudioit encore tous les jours. Là-dessus
 l'Examineur lâche un argument cap-
 tieux. M. Simon le reçoit de bonne
 grace , le fend en deux par un subtil
distinguo , & se sauve par la breche.
 Vous avez de la Philosophie , lui dit
 l'Examineur , donnez - vous seule-
 ment de garde d'une certaine Philo-
 sophie carthésienne , bourrue & insen-
 sée , qui empoisonne bien des gens.
 Je suis Péripatéticien pour la vie , lui
 dit M. Simon en souriant : & moi
 pour de l'argent , répliqua l'Exami-
 nateur. Ce n'est pas , poursuivit-il ;
 que si Descartes avoit écrit en Grec
 d'un style obscur , & qu'il fût ancien
 de deux mille ans , ses principes n'é-
 tant lus ni entendus de personne , au-

roient plus d'Approbateurs que présentement qu'il est lu & entendu de tout le monde : mais cela à part, vous savez de la Théologie ? Je n'en doute pas ; vos premiers Peres étoient tous Docteurs & grands Théologiens, & un Prêtre de l'Oratoire sans Théologie feroit moins qu'un Cordelier sans Latin. Ce mot dit avec gaieté, l'Examineur jette M. Simon sur les questions du tems, & veut tenter sa Foi ; mais le trouvant Orthodoxe & nullement Janseniste, il abandonna ces questions épineuses pour quelque chose de plus solide. On trouve assez, s'écria-t'il, de Philosophes & de Théologiens dans l'état Ecclésiastique, mais on ne voit pas qu'on s'y applique aux Langues Orientales, & qu'on lise l'Ecriture Sainte dans sa source. Ah ! quelles délices, Monseigneur, ajouta-t'il, en s'adressant au Prélat, de lire les Livres Sacrés en eux-mêmes, & que la Langue Hébraïque a de douceurs & de charmes pour les Savans ! Le Prélat baissant un peu les yeux,

repartit : Je l'ai ouï dire de la sorte à Messieurs de Muys & de Flavigni, qui étoient de très-doctes Hébraïsans. L'Examineur revenant à M. Simon, lui demanda ; s'il n'avoit pas de goût pour cette belle Langue ? M. Simon, à qui l'eau en venoit à la bouche, lui répondit qu'il en favoit les Elémens, & qu'au reste il avoit eu toute sa vie un grand attachement à la lecture des Livres Sacrés. Que vous me réjouïssiez, reprit l'Examineur, & qu'il se trouve peu de gens d'un esprit aussi droit & aussi bien tourné que le vôtre ! Allez, puisque c'est ainsi : je ne vous cacherai pas ce que je fais là - dessus. *Sermonem habes non publici saporis, & quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secreta.* Cependant dites-moi, comment la Génese s'appelle en Hébreu, *Hebraïce*, dit M. Simon, c'est *Beresiht*. La carrière ouverte, on entre en matière, le combat se donne : on s'échauffe de part & d'autre : on crie à pleine tête : on cite les Polyglottes, les Rab-

bins Anciens & Modernes. L'Examineur étourdi d'une érudition si profonde, ne résiste qu'à demi. M. Simon le presse, le pousse & ne lui fait point quartier. L'Examineur chancelle, bronche & tombe. M. Simon le foule aux piés, le déchire & le bat à terre. Le Prélat qui mouroit de rire, prenoit plaisir à faire durer le combat. Le Maître-d'Hôtel ennuyé de la dispute murmuroit, & disoit tout bas, qu'on avoit servi & que la Bisque refroidissoit. Enfin M. de Ligni, prenant pitié du vaincu si bien froté par le victorieux, donna sa bénédiction à M. Simon, l'assurant que le lendemain il donneroit l'Ordre à lui & à ses Confreres sans d'autre examen. Cela dit, le Prélat se mit à table, l'Examineur s'approcha du feu pour essuyer sa sueur, M. Simon riant dans sa barbe, se retira au Logis avec sa compagnie.

II.

IL y avoit déjà quelque tems que
M.

M. Simon étoit retourné à Dieppe, & qu'il y vivoit dans une retraite d'autant plus grande que son humeur étoit ennemie du bruit & du fracas, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. M. de la Martiniere nous instruit de ce qui en fut l'occasion. Il avoit avec lui des amas considérables d'observations sur l'Ecriture Sainte. L'Intendant à qui on l'avoit rendu suspect l'ayant fait venir, le questionna sur les ouvrages auxquels il travailloit; & soit sans dessein, soit par quelque raison particuliere, lâcha quelques paroles qui firent croire à M. Simon qu'on vouloit se saisir de ses papiers sous prétexte de les examiner. Dans le trouble où cette crainte le jetta, il remplit de ces papiers plusieurs gros tonneaux, & les ayant fait rouler durant la nuit dans une prairie par dessus les murs de la Ville, qui sont fort bas de ce côté là, il y mit le feu, & les reduisit en cendres, sans avoir fait part de son dessein à ses amis; qui auroient sans doute trouvé de meilleurs moyens

de sauver ces écrits des recherches qu'il appréhendoit. Le regret d'une perte si considérable pour lui , & l'agitation où il avoit été en prenant & en exécutant une pareille résolution , lui causerent une fièvre qui le conduisit au tombeau.

III.

MONSIEUR Simon avoit écrit à la tête du Schisme des Grecs , par le P. Maimbourg : *Peu d'étoffe , beaucoup de broderie.*

NICOLAS MALEBRANCHE ,
né à Paris l'an 1638 ,
mort en 1715.

I.

LE Pere Malebranche s'appliqua à l'Histoire Ecclésiastique , par le conseil du Pere Lecoite , Auteur des Annales de l'Eglise de France : mais les faits ne se lioient point dans sa

tête les uns aux autres : ils ne faisoient que s'effacer mutuellement, & un travail inutile produisit bientôt le dégoût. Le Pere Simon voulut attirer à la critique ce Déserteur de l'Histoire, & le P. Malebranche entra sous sa conduite dans cette nouvelle carrière peu différente de l'autre. Aussi n'y faisoit-il pas encore de grands progrès. Un jour comme il passoit dans la rue S. Jacques, un Libraire lui présenta le *Traité de l'Homme* de Descartes, qui venoit de paroître. Il avoit 26 ans, & ne connoissoit Descartes que de nom & par quelques objections de ses cahiers de Philosophie. Il se mit à feuilleter le Livre, & fut frappé comme d'une lumière qui en sortit toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & sentit qu'elle lui convenoit. La Philosophie Scholastique qu'il avoit eu tout le loisir de connoître, ne lui avoit point fait en faveur de la Philosophie en général, l'effet de la simple vûe d'un volume de Descartes ; la sympathie

n'avoit point joué, l'unisson n'y étoit point : cette Philosophie ne lui avoit point paru une Philosophie. Il acheta le Livre, le lut avec empressement, &, ce qu'on aura peut-être peine à croire, avec un tel transport qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture ; il abandonna donc absolument toute autre étude pour la Philosophie de Descartes. Quand ses confreres & ses amis, les Historiens & les Critiques à qui tout cela paroissoit bien creux, lui en faisoient des reproches, il leur demandoit si Adam n'avoit pas eu la science parfaite ; & comme ils en convenoient selon l'opinion commune des Théologiens, il leur disoit que la science parfaite n'étoit donc pas la critique ou l'Histoire, & qu'il ne vouloit savoir que ce qu'Adam avoit su.

II.

MONSIEUR Arnauld ayant publié quelques ouvrages contre le Pere

Malebranche , celui-ci publia un petit traité dans lequel il prétendoit démontrer que le Docteur n'avoit fait aucun des Livres qui avoient paru sous son nom , contre le Pere Malebranche. Pour cela il n'avoit , disoit-il , besoin que d'une seule supposition, qui est que M. Arnauld a dit vrai lorsqu'il a protesté devant Dieu qu'il avoit toujours eu *un desir sincere de bien prendre les sentimens de ceux qu'il combattoit , & qu'il s'étoit toujours fort éloigné d'employer des artifices pour donner de fausses idées de ces Auteurs & de leurs Livres.*

Cela supposé , les preuves sont victorieuses : des Passages du Pere Malebranche manifestement tronqués , des sens mal rendus avec un dessein visible , des artifices trop marqués pour être involontaires , démontrent que celui qui a fait le serment n'a pas fait les Livres.

I I I.

LE Pere Malebranche s'entretient

D d iij

noit avec Despréaux de la dispute avec M. Arnauld sur les idées, & prétendoit que M. Arnauld ne l'avoit jamais entendu. Eh ! qui donc mon Pere, reprit Despréaux, voulez-vous qui vous entende ?

I V.

LE Pere Malebranche, répondit à ceux qui le pressoient de répondre aux Journalistes de Trévoux qui l'avoient attaqué : Je ne dispute point avec des gens qui font un Livre toutes les semaines ou tous les mois.

V.

IL ne venoit point d'Etrangers savans à Paris, qui ne rendissent leurs hommages au Pere Malebranche. On dit que des Princes Allemands y sont venus exprès pour lui ; & dans la guerre du Roi Guillaume, un Officier Anglois prisonnier se consolait de venir à Paris ; parce qu'il disoit avoir toujours eu envie de voir le Roi Louis XIV. & le Pere Malebranche.

V I.

LE Pere Malebranche, dans ses réflexions sur la prémotion Physique, la représente par une comparaison aussi concluante peut-être & certainement plus touchante que tous les raisonnemens Métaphysiques. Un ouvrier, dit-il, a fait une statue dont la tête, qui se peut mouvoir par une charnière, s'incline respectueusement devant lui, pourvû qu'il tire un cordon. Toutes les fois qu'il le tire il est fort content des hommages de sa statue; mais un jour qu'il ne le tire point, elle ne le salue point, & il la brise de dépit.

FRANÇOIS SALIGNAC
DE LA MOTTE FENELON,
né en Périgord l'an 1651, mort
en 1715.

I.

PERSONNE n'aimoit plus sa Patrie que M. de Fenelon, mais il ne pouvoit souffrir qu'on en cherchât les intérêts en violant les droits de l'humanité, ni qu'on l'exaltât en dégradant le mérite des autres Peuples. *J'aime mieux ma famille, disoit-il, que moi-même : J'aime mieux ma Patrie que ma famille : mais j'aime encore mieux le genre humain que ma Patrie.*

II.

MONSIEUR de Fenelon parloit toujours avec estime & modération de ses adversaires. Un jour que je causois avec lui des Auteurs Anglois, dit M. de

Ramsai , il me demanda quel étoit le caractère de Lotie : Je définis ce Philosophe, & conclus par ce trait. *En un mot c'étoit un homme comme M. de Meaux. La pénétration de son esprit, n'égalait pas l'étendue de sa science : il avoit une grande superficie, mais peu de profondeur.* M. de Cambrai me reprit avec une sévérité paternelle, me fit l'éloge de M. de Meaux , & tâcha de me persuader que ce Prélat avoit non-seulement une érudition immense, mais un esprit capable de tout approfondir & d'atteindre à tout.

III.

MONSIEUR de Fenelon recevoit les Etrangers tout aussi-bien que les François. Il prenoit plaisir à les entretenir des mœurs , des Loix , du Gouvernement, des grands Hommes de leur Pays. Il ne leur faisoit jamais sentir ce qui leur manquoit dans la délicatesse des mœurs Françaises. Au contraire il disoit souvent : *La politesse est de toutes les Nations ; les manieres de l'expliquer,*

sont différentes, mais indifférentes de leur nature.

IV.

LE Pape Innocent XII. qui estoit infiniment M. de Fenelon , fut moins scandalisé du Livre des maximes des Saints , que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccavi excessu amoris divini ; sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fenelon a péché par trop d'amour divin ; vous autres par trop peu d'amour pour le prochain.

V.

ON avoit envoyé exprès de Paris à Cambray un homme savant, qui , sous prétexte de rendre visite à M. l'Archevêque , devoit examiner de près sa conduite , la critiquer en tout , & en faire le rapport. Cet homme resta plusieurs mois à Cambray , & fut à la fin tellement pénétré du mérite de ce Prélat , de ses manieres affables & de

sa conduite édifiante ; qu'un jour parlant à M. de Cambray, il lui avoua fondant en larmes, le mystere odieux de son voyage, & retourna à Paris rempli d'horreur pour ceux qui vouloient rendre cet Archevêque suspect.

VI.

MONSIEUR de Fenelon étoit encore plus aimé, plus admiré, dans les Pays Etrangers qu'en France. Durant la sanglante & malheureuse guerre de 1701 ; le Prince Eugene & le Duc de Malbrough le prévenoient par toutes sortes de politeffes. Ils envoyoit des détachemens pour garder ses prairies & ses blés. Ils firent même transporter & escorter jusqu'à Cambray ses grains, de peur qu'ils ne fussent enveloppés par les fourageurs de leur Armée. Lorsque les partis ennemis apprenoient qu'il devoit faire quelque voyage dans son Diocese, ils lui mandoient qu'il n'avoit pas besoin d'escorte François,

& qu'ils l'escorteroient eux-mêmes : Les hussards même des troupes Impériales lui rendoient ce service : tant la vraie vertu a d'empire sur les esprits.

VII.

MONSIEUR Cousin Approbateur banal , approuva le Thélémaque comme fidelement traduit du Grec.

VIII.

UN ivrogne après avoir lû le Thélémaque disoit : Je suis aussi charmé que si j'avois bû dix rasades de vin.

IX.

UN plaisant fit pour M. de Fénélon l'Építaphe suivante.

Cy git, qui deux fois se damna,
L'une pour Molinos , l'autre pour Molina.

X.

UN Philosophe bel esprit disoit ;

il y'a quelques années : Que la guerre étoit passée de mode ; que nous ne la verrions de long-tems en Europe, & que c'étoit le Thélémaque que tous les Princes & leurs Ministres avoient lû qui en avoient dégoûté pour toujours le genre humain. Il ajoûtoit, que si les Turcs & les Persans continuoient à se battre ; c'est qu'ils ne connoissoient pas le Thélémaque.

JACQUES SAUVEUR ;

né à la Fleche l'an 1653,

mort en 1716.

I.

MONSIEUR Sauveur est le premier qui ait tiré la Géométrie de l'obscurité, & qui l'ait mise à la mode, quoiqu'il n'eût aucun talent pour parler. Un jour qu'il entretenoit M. le Prince, sur ces matieres en présence de deux autres Savans, ils lui couperent la parole, fatigués de sa

difficulté à s'exprimer , & se mirent à expliquer ce qu'il avoit entrepris. Quand ils eurent fini , M. le Prince leur dit : Vous avez cru que Sauveur ne s'entendoit pas bien , parce qu'il parle avec peine ; mais je le suivois & l'entendois parfaitement. Vous m'avez parlé beaucoup plus éloquemment que lui ; mais je ne vous ai pas compris ; & peut-être ne vous compreniez-vous pas vous-même.

II.

MONSIEUR Sauveur a été marié deux fois. Il prit à la première , une précaution assez singulière. Il ne voulut point voir celle qu'il devoit épouser , jusqu'à ce qu'il eût été chez un Notaire , faire rédiger par écrit les conditions qu'il demandoit. Il craignoit de n'en être pas assez le maître après avoir vû. La seconde fois il étoit plus aguerri.

III.

MONSIEUR Sauveur n'étoit pas

trop prévenu en faveur de la science où il excelloit ; & il disoit ordinairement , que ce qu'un homme peut en Mathématique , un autre le pouvoit

G A S P A R D A B E I L L E ,

né à Cuers en Provence l'an 1648.

mort en 1718.

I.

L' A B B E' Abeille étoit un des hommes les plus agréables & les plus répandus de son tems. Il arriva une aventure des plus singulieres à sa Tragédie d'*Argelie* , la premiere qu'il ait donnée. Deux Princesses parurent d'abord sur le Théâtre. La premiere ouvrit la scene par ce vers.

Vous souvient-il , ma sœur , du feu Roi
notre pere.

Malheureusement la seconde Actrice , resta un peu de tems sans ré-

pondre. Un plaifant du Parterre prit la parole , & dit tout haut :

Ma foi s'il m'en fouvient, il ne m'en fouvient guere.

Ce qui occafionna de fi grands éclats de rire qu'il ne fut pas poffible aux Comédiens de continuer la piece. Des gens fort inftruits prétendent que cette Anecdote eft fauffe.

II.

L'ABBÉ Abeille a fait une Tragédie de Caton , qui étoit fi fort au gré du Prince de Conti qu'il difoit : que fi le Caton d'Utique reffufcitoit ; il ne feroit pas plus Caton que le Caton d'Abeille.

III.

MONSIEUR Olivier de l'Académie de Marfeille , a fait une Epitaphe de M. Abeille qui fait allufion à ces deux vers.

Cy git cet Auteur peu fêté ,
 Qui crut aller tout droit à l'immortalité ,
 Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même
 me bierre ,
 Et lorsque Abeille on nommera,
 Dame postérité dira :
 Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en sou-
 vient guere.

EUSEBE RENAUDOT ;
né à Paris l'an 1646 ,
mort en 1720.

I.

THEOPHRASTE Renaudot ;
 ayeul de M. l'Abbé Renaudot ,
 a introduit les Gazettes en France. Il
 en fit agréer le projet au Cardinal de
 Richelieu , en 1631 & obtint un Pri-
 vilége.

II.

L'ABBÉ Renaudot étoit si désin-
Tome II. Ee

téressé, qu'il ne vouloit point accepter un Prieuré en Bretagne, que Clément XI lui donnoit comme une marque de son estime. Mais l'empressement du Pape, la modicité du revenu & l'espece d'ordre qu'il reçut du Cardinal de Noailles, surmonterent sa délicatesse sur l'acceptation de ce Bénéfice.

III.

ON prétend que M. l'Abbé Renaudot favoit dix-sept Langues, dont il parloit le plus grand nombre avec facilité.

PHILIPPE DE COURCILLON,

*Marquis de Dangeau, né à Paris
l'an 1638, mort en 1720.*

I.

LE Marquis de Dangeau, avoit souverainement l'esprit de calcul & de combinaison. Un jour qu'il s'al-

loit mettre au jeu du Roi, il demanda à Sa Majesté un appartement dans S. Germain, où étoit la Cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logement en ce lieu là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit pourvû qu'il la lui demandât en cent vers qu'il feroit pendant le jeu; mais cent vers bien comptés, pas un de plus ni de moins: après le jeu où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptés, placés dans sa mémoire, & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant.

I I.

LE talent que le Marquis de Dangeau avoit pour la Poësie, lui valut une aventure précieuse pour un Courtisan, qui fait que dans le lieu où il vit, rien n'est bagatelle. Le Roi &

E e ij

feue Madame avoient entrepris de faire des vers en secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons. Ils se soupçonnerent reciproquement d'avoir eu du secours ; & par l'éclaircissement où leur bonne foi les mena bientôt, il se trouva que le Marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystere, étoit l'Auteur caché des vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien : mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon, ne lui permettoit guere de bien obéir ; & qui fait même s'il ne fit pas de son mieux exprès pour être découvert.

I I I.

L'ACADÉMIE Françoisè, fit une action courageuse qui lui fit beaucoup d'honneur dans le monde & dans l'esprit du Roi. Un Domestique d'un grand Seigneur, employa l'intercession du Grand Dauphin, pour se faire

hommer à une place vacante , & ce Prince eut la bonté d'ordonner au Marquis de Dangeau de faire pour cela les démarches les plus vives. Il les fit avec l'empressement d'un Courtisan , jusques là qu'il se fit porter de Versailles à l'Académie , ayant une violente attaque de goutte. Le jour de l'élection il eut beau parler au nom d'un Prince adoré des François , il ne put obtenir les suffrages des Académiciens ; & bien loin que M. le Dauphin s'en fachât , il applaudit publiquement à leur fermeté.

BERNARD DE LA MONNOYE

né à Dijon l'an 1641 ,

mort en 1720.

I.

LE coup d'essai , en Poësie François-
se , de la Monnoye , fut le duel
aboli qui remporta le prix de vers par
le jugement de l'Académie François-
se.

La veille de la distribution des prix ; Perrault ayant récité quelques vers de cette piece dont-on ne connoissoit pas l'Auteur , vanta extrêmement cet ouvrage , & ne dissimula point qu'il lui avoit donné son suffrage. Comme on savoit que Despréaux & lui , n'étoient pas amis , un des assistans prenant la parole : Vous seriez , dit-il , bien attrapé si la piece étoit de Despréaux. *Fût-elle du diable* , répondit brusquement Perrault , *elle mérite le prix , & l'aura.*

I I.

LA Monnoye étoit d'une humeur gaie , & il avoit quelquefois des faillies plaisantes. Lainés étant à Dijon, l'entraîna un soir dans un Cabaret , où une conversation vive & aimable échauffée par d'excellent vin , les retint jusqu'au lendemain neuf heures du matin. Madame de la Monnoye, inquiète de l'absence de son mari , fut le chercher jusques dans ce Cabaret , où Lainés l'apercevant de loin

s'écria : *Voilà ta femme.* La Monnoye qui ne la voyoit point encore , parce qu'il avoit la vûe basse , lui dit : *Ah ! mon ami , voilà le premier bon office que m'ait rendu ma vûe.*

A N N E L E F E V R E ;
depuis Madame Dacier , née à Sau-
mur l'an 1651 , morte en 1720.

I.

MONSIEUR Lefevre avoit un ami fort entêté de l'Astrologie judiciaire. Il le pria le jour même qu'Anne Lefevre vint au monde , d'en faire l'horoscope , & lui donna l'heure précise de sa naissance. L'Astrologue après avoir bien travaillé à cette figure , dit à M. Lefevre , qu'il l'avoit trompé , & qu'il n'avoit pas bien marqué l'heure ; car , disoit-il , je vois dans cette naissance une fortune & un éclat qui ne peuvent convenir à une fille. Anne Lefevre s'est toujours ser-

vie depuis , de cette aventure , pour faire voir le frivole de cet art , qui avoit trouvé de si grandes choses dans l'horoscope d'une fille qui n'avoit aucune fortune. Mais d'autres au contraire , ont voulu faire valoir cette prédiction & s'en servir pour établir & autoriser cet art , en rapportant ces grandes promesses de fortune & d'éclat à la haute réputation qu'elle s'est acquise.

I I.

Monsieur Lefevre ne pensoit nullement à élever sa fille dans les lettres ; mais le hasard en décida autrement. Ce savant avoit un fils qu'il élevoit avec un grand soin. Pendant qu'il lui faisoit des leçons , Anne Lefevre , qui avoit alors onze ans , étoit présente & travailloit en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune Ecolier répondant mal aux questions de son pere , sa sœur le souffloit en travaillant , & lui suggeroit ce qu'il devoit répondre. Le P. l'entendit , & ravi de cette découverte ;

té , il résolut d'étendre sur elle ses soins , & de l'appliquer à l'étude. Elle fut très-fachée d'avoir tant parlé ; car dès-ce moment elle fut assujettie à des leçons réglées. Elle fit en peu de tems de si grands progrès , que son pere charmé d'un si excellent naturel , s'appliqua entierement à l'instruire. De son Ecoliere elle devint son conseil , de forte qu'il ne faisoit rien sans le lui communiquer.

I I I.

MONSIEUR & Madame Dacier , eurent des doutes sur la Religion Calviniste , dans laquelle ils étoient nés l'un & l'autre. Pour s'éclaircir plus à loisir sur une matiere de cette importance , ils résolurent de se retirer à Castres. Leurs amis n'oublierent rien pour empêcher ce voyage. Et M. de Charleval , cet homme si célèbre par la délicatesse de son esprit , croyant que c'étoit le mauvais état de leurs affaires qui les forçoit à quitter Paris , vint leur apporter dix mille livres en

or, les conjurant de les accepter. Ils virent avec plaisir cette marque de générosité dont il est peu d'exemples; mais ils refuserent constamment d'en profiter. Le prétexte dont ils se servirent pour ne pas révéler le véritable motif de leur voyage, fut que Madame Dacier étoit bien aise de connoître la famille de son mari.

IV.

MADAME Dacier avoit un fils qui étoit plus avancé à dix ans que les autres ne le sont à vingt. On en jugera par ce seul trait. Elle lui avoit fait lire Hérodote; & comme il avoit une passion extrême pour les lettres, & une avidité insatiable pour la lecture, il lui avoit dérobé un Polybe qu'il lisoit en secret, ce vol fut découvert, & une personne d'esprit lui ayant demandé un jour, quel jugement il faisoit de ces deux Historiens, cet enfant lui répondit, *Hérodote est un grand enchanteur, mais Polybe est un homme d'un grand sens,*

V.

ON rapporte une chose de Madame Dacier, qui montre bien quelle étoit sa modestie. Les Savans du Nord qui voyagent ont grand soin de visiter dans tous les pays où ils passent les personnes distinguées par leur savoir, & portent avec eux un Livre où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un Gentil-homme Allemand très-savant, vint voir Madame Dacier, & lui présenta son Livre en la priant d'y mettre son nom & une sentence. Elle vit dans ce Livre, le nom des plus savans hommes de l'Europe ; cela l'effraya, & elle lui dit ; qu'elle rougiroit de mettre son nom parmi tant de noms illustres, & que cela ne lui convenoit point. Il ne se rebuta pas : plus elle se défendoit plus il la pressoit. Il revint plusieurs fois à la charge. Enfin vaincue par ses importunités, elle prit la plume, & mit son nom avec ce vers de Sophocle, qui veut dire : *Le silence est l'ornement*

F ij

des femmes. L'étranger surpris & étonné de ce fait qui marquoit son caractère , demeura dans l'admiration.

V I.

QUAND Madame Dacier eut entrepris une traduction de Térence , plusieurs de ses amis tâcherent de la détourner de son entreprise , en lui représentant que le Térence de Port-Royal étoit si estimé , que quand même le sien seroit meilleur , le préjugé seroit contre elle , & qu'elle auroit le déplaisir d'échoüer dans son dessein : mais ces oppositions , bien loin de la rebuter , enflammerent encore plus son courage. Elle se donna des peines incroyables pour vaincre ce préjugé. Elle se levoit à cinq heures du matin pendant un Hyver fort rude , & fit quatre Comédies. Mais quelques mois après , quand elle relut son ouvrage & qu'elle le compara avec l'original , elle trouva que son grand travail lui avoit nui , & qu'elle étoit fort éloignée d'avoir attrappé les graces , la naïveté

& la noble simplicité de son Auteur. Affligée au dernier point du mauvais succès de cet essai , & dégoûtée de son travail , elle eut le courage de jeter au feu ces quatre Comédies , & de recommencer. Comme elle s'y prit avec plus de modération , elle réussit beaucoup mieux , & mit enfin cet ouvrage dans une si grande perfection , qu'il fut admiré de ceux mêmes qui lui avoient été les plus opposés.

V I I.

MADAME Dacier , étoit si charmée des Nuées d'Aristophane , qu'elle à traduites , qu'elle assûre avoir lû avec plaisir cette piece , jusqu'à deux cens fois. Peut-être quelques personnes regarderont-elles cela plutôt comme une marque de sa prévention pour les ouvrages de l'antiquité , que comme une preuve de l'excellence de sa piece.

V I I I.

MONSIEUR l'Abbé Terrasson , a avancé que Madame Dacier avoit fait

d'abord une traduction simple & nue de l'Iliade , mais que la publication du Télémaque , & la grande réputation que ce Poëme s'acquit dès sa naissance , la mit en crainte pour son Homere , & l'engagea à refondre sa traduction , pour mettre l'Iliade dans le style de Télémaque. Madame Dacier a nié ce fait dans le cours de sa dispute , contre M. de la Motte.

IX.

QUOIQUE la Motte eût eu des disputes assez vives avec Madame Dacier , il prononça en généreux adversaire son éloge funebre à l'Académie Française. Il y dit que cette savante qui est présentement sur le Parnasse , voit clairement si c'est elle ou lui qui se sont trompés dans leurs sentimens sur Homere.

GUILLAUME AMFRIE DE
CHAULIEU, né à Fontenay dans le
Vexin-Normand l'an 1639, mort
 en 1720.

I.

L'ABBÉ de Chaulieu, fouhaita
 d'être de l'Académie Françoisé,
 & il engagea M. le Duc, à solliciter
 en fa faveur. On ne fait par où il avoit
 déplu à M. de Turreil : mais le fait
 est, que M. de Turreil alors Direc-
 teur de l'Académie Françoisé, vou-
 lant anéantir la brigade de M. l'Abbé
 de Chaulieu, le propre jour de l'é-
 lection, déclara que M. le Président
 de Lamoignon, se mettoit sur les
 rangs. Au seul nom de ce Magistrat,
 toute la compagnie se tourna de son
 côté. Mais le soir même qu'il fut élu,
 M. le Duc lui envoya demander secré-
 tement & avec instance de remercier,
 comptant que l'Académie seroit par là

F fiiiij

obligée d'en revenir à l'Abbé de Chaulieu. On fut dans le monde le refus de M. de Lamoignon , sans que la cause en fût connue de personne. Le Roi pour empêcher qu'il n'en rejaillit sur l'Académie un peu de honte , jetta les yeux sur un sujet qui par sa naissance , ses dignités & ses qualités naturelles & acquises , fit oublier qu'elle pût avoir été dédaignée par quelqu'un. Ce fut M. le Cardinal de Rohan , à qui il fit dire de demander la place vacante qu'on lui donna aussitôt.

J E A N P A L A P R A T ;

né à Toulouse l'an 1650.

mort en 1721.

I.

PALAPRAT, étoit Secrétaire des commandemens de M. de Vendôme , Grand Prieur de France , avec lequel il vivoit dans une fort grande liberté. M. de Catinat qui l'aimoit

fort , lui dit un jour en l'embrassant :
 Les vérités que vous lachez au Grand
 Prieur , me font trembler pour vous.
 Rassûrez-vous , Monsieur , lui dit plaisamment Palaprat , ce sont mes gages :

I I.

PALAPRAT logeoit au Temple ;
 chez M. le Grand Prieur où quelque-
 fois il n'y avoit point de dîner, & d'au-
 trefois il y avoit des repas énormes.
 Palaprat disoit sur cela : Dans cette
 maison on ne peut mourir que d'in-
 digestion ou d'inanition.

I I I.

ON prétend que Palaprat avoit fait
 le Grondeur en un acte , & que Brueys
 à qui il l'envoya , le mit en trois. Sur
 quoi Palaprat dit : Jarnidious j'avois
 envoyé à ce coquin là une jolie petite
 montre d'Angleterre , il m'en a fait
 un tourne broche.

L'Abbé Brueys , contoit la chose
 autrement. Etant un jour dans une
 compagnie avec Palaprat , quelqu'un

vint à parler du Grondeur , & en fit l'éloge : Le Grondeur ! reprit vivement Brueys : c'est une bonne piece. Le premier Acte est excellent : il est tout de moi. Le second Cousi Cousi , Palaprat y a travaillé. Pour le troisieme il ne vaut pas le diable : je l'avois abandonné à ce barbouilleur. Ce coquin ! dit alors Palaprat : il me pouille ainsi tout le jour de cette façon , & mon chien de tendre pour lui m'empêche de me fâcher.

I V.

MONSIEUR le Grand Prieur ; trouva un jour Palaprat qui battoit son Domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs. Comment Monsieur , vous me blâmez , dit le Poëte : Savez-vous bien , que quoique je n'aye qu'un Laquais , je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente ?

V.

DÉS-QUE le Livre de Labruyere eut paru , on employoit à tout propos

le mot de *caractere*. J'en avois les oreilles si rebatues , dit Palaprat , qu'un jour que je dînois avec un beau parleur qui s'en servit un million de fois , je m'avisai pour me moquer de lui , de dire d'un ton précieux , que je trouvois des fauciffes qu'il y avoit à ce repas , d'un caractere transcendant.

. V I.

DANS le tems qu'on fut que Catinat méditoit la Bataille de la Marfaille , je fus envoyé chez lui par M. le Grand Prieur , dit Palaprat. Après que je me fus acquité de ma commission , je me retirai. Le Maréchal me rappella , & me dit froidement : *Vous ne croiriez pas une chose , cependant je suis homme vrai*. J'étois en peine où aboutiroit ce préambule ; & je fus fort surpris lorsque j'entendis cette grande vérité. Il y a plus de huit jours , me dit-il , en me ferrant le bras , que je n'ai pas songé à faire un vers ; & il rentra tranquillement dans son cabi-

net fans me laisser le tems de lui répondre.

VII.

UN jour , dit Palaprat , que j'étois dans la tente de M. de Catinat , on parla des différentes qualités des Généraux , je dis en jettant un coup d'œil sur le Maréchal , que j'en connoissois un si simple , qu'en sortant de gagner une Bataille , il joueroit tranquillement aux quilles. A peine eus-je achevé , que M. de Catinat me répondit froidement : Je ne l'en estimerois pas moins si c'étoit en venant de la perdre.

VIII.

J'AI voulu prévenir , dit Palaprat , le ridicule que tant de gens se donnent quand ils ont fait fortune , & profiter de mon bon sens , pendant qu'aucune métamorphose ne l'avoit encore altéré. Je fis donc un Manifeste de précaution , comme un désaveu anticipé de tournement de tête. Voici

quelques articles. Quand je serai devenu riche , si je me fais descendre des Comtes de Toulouse , *je mentirai*. Si je fais des magnifiques descriptions des charges & des terres qui ont été dans ma maison , *autant de faussetés*. Si je fais tomber la conversation sur la noble éducation que mes parens m'ont donnée , sur mon gouverneur , sur la somme destinée à mes menus plaisirs : *pas un mot de vrai*. Si je soutiens que j'ai dépensé de grandes sommes à servir à mes crochets M. de Vendôme : *Cela est si faux que je n'avois que cinquante pistoles quand je l'ai suivi*. Mon manifeste n'a pas eu lieu : La fortune n'est pas venue ; & le bon sens m'est demeuré.



PIERRE-DANIEL HUET,
né à Caën l'an 1630,
mort en 1721.

I.

MONSIEUR Huet, étoit plus occupé de ses Livres que des fonctions Episcopales. Un Payfan à qui on répondit trois fois consécutives qu'il ne pouvoit point voir le Prélat, parce qu'il étudioit ; & pourquoi, repartit-il, le Roi ne nous a-t'il pas donné un Evêque qui ait fait ses études ?

II.

LA démonstration Evangélique de M. Huet, fut regardée comme un ouvrage plein d'érudition, & vuide de preuves. Ce qui a fait dire à beaucoup de personnes, qu'il n'y avoit de démontré que la grande lecture de l'Auteur,

III.

RACINE n'approuvoit pas l'usage que M. Huet vouloit faire, en faveur de la Religion de son érudition profane. Il appliquoit au Livre de la Démonstration Evangélique, ce vers de Térence,

Te cum tuâ

Monstratione magnus perdat Jupiter.

IV.

QUAND M. Huet composa la Censure de la Philosophie de Descartes, il étoit piqué contre les Carthésiens. Il trouvoit mauvais que ces Philosophes préférassent infiniment ceux qui cultivent leur raison à ceux qui ne font que cultiver leur mémoire. Quoi, dit-il, parce que nous sommes savans, nous deviendrons le sujet de la plaisanterie des Carthésiens ?

V.

QUELQU'UN disoit à Ménage , que les vers Latins de M. Huet , étoient jolis. Ils passent le joli , répondit Ménage , & vous ressemblez à celui qui voyant la Mer pour la première fois , dit que c'étoit une jolie chose.

VI.

SELON M. Huet , on ne voit plus de Géans aujourd'hui , comme on en voyoit autrefois. On ne trouve plus de ces Planes , qui cachotent , dit-on , une armée sous leur ombre , de ces grappes de raisins semblables à celles que les espions de Moïse rapportèrent de la Terre de Chanaan. Les Allemands ne sont plus si grands qu'autrefois , & la taille des Gaulois , n'excede plus tant celle des Romains. Or , conclut ce savant , comme le génie vient de la nature , & que la nature a perdu beaucoup de sa force , il est impossible que les Modernes aient autant d'esprit que les anciens.

VII.

VII.

LES Savans qui fleurissoient il y a deux siècles, dit M. Huet, me paroissent, à raison du peu de secours qu'ils avoient, beaucoup plus estimables que ceux d'aujourd'hui. Je trouve entre un savant d'alors & un d'aujourd'hui, la même différence qu'entre Christophe Colomb, découvrant le nouveau monde, & le maître d'un petit Bâtiment qui passe journellement de Calais à Douvres.

VIII.

JE ne lis jamais, disoit M. Huet, mes lettres le soir avant que de me mettre au lit, ni sur le midi avant que de me mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres, bien plus de mauvaises nouvelles que de bonnes, & en les lisant, on se présente à soi-même des sujets d'inquiétude, qui troublent le repos & le repas.

IX.

MONSIEUR Huet, avoit un sentiment singulier, que je vais exposer dans les termes dont il s'est servi lui-même. L'amour, dit-il, n'est pas une passion de l'ame seulement, comme la haine & l'envie; mais c'est aussi une maladie du corps comme la fièvre: Elle est dans le sang & dans les esprits qui s'allument & s'agitent extraordinairement, & on pourroit la traiter méthodiquement par les regles de la Médecine pour la guérir. Je crois que l'on en pourroit venir à bout par de grandes sueurs & de copieuses saignées, qui emportant avec l'humeur ces esprits enflammés, purgeroient le sang, calmeroient son émotion, & le rétabliroient dans son état naturel. Ce n'est pas une simple conjecture, c'est une opinion fondée sur l'expérience. Un grand Prince atteint d'un amour violent pour une Demoiselle de grand mérite, fut contraint de partir pour l'Armée. Tant que son absence dura, sa passion s'en-

tretint par le souvenir & par un commerce de lettres fort fréquent jusqu'à la fin de la campagne , qu'une maladie dangereuse le réduisit à l'extrémité , il reprit sa santé , mais sans reprendre son amour , que de grandes évacuations avoient emporté à son insu. Car se persuadant d'être toujours amoureux , & ne l'étant plus que de mémoire , il se trouva froid & sans passion auprès de celle qu'il croyoit encore aimer.

J A C Q U E S L E L O N G :
né l'an 1665 , mort en 1721.

I.

LELONG avant d'entrer dans la Congrégation de l'Oratoire , alla à Malthe , dans la vûe d'être admis parmi les Clercs de cet Ordre. A peine y fut-il arrivé , que la contagion se répandit dans cette Isle. Le jeune Lelong , ayant rencontré par hasard des

G g ij

personnes qui alloient enterrer un homme mort de la peste , les suivit par une curiosité naturelle aux jeunes gens. Dès-qu'il fut rentré dans la maison où il logeoit avec d'autres François , on en fit murer les portes , de peur qu'il ne communiquât la funeste maladie dont on croyoit qu'il seroit bientôt attaqué. Mais cette espece de prison lui sauva la vie. Car pendant que la Contagion enlevoit un grand nombre de personnes dans les maisons voisines, le jeune Lelong & ceux qui étoient enfermés avec lui , furent préservés de la maladie.

II.

LE Pere Malebranche reprochoit quelquefois en badinant à M. Lelong , les mouvemens qu'il se donnoit pour découvrir une datte , ou quelques faits que les Philosophes regardent comme des minuties : Mais la vérité est si aimable , disoit le P. Lelong , qu'on ne doit rien négliger pour la découvrir même dans les plus petites choses.

Voici quelques traits sur quelques amis illustres que le Pere Lelong avoit à l'Oratoire.

III.

LE Pere Hubert Prédicateur célèbre , rencontra un jour dans une compagnie une personne de distinction, qui le fit souvenir qu'il avoit fait ses études avec lui. Je n'ai garde de l'oublier , répondit le Pere Hubert : Vous aviez la bonté de me fournir des Livres & de me donner de vos habits.

IV.

LE Pere Thomassin étoit naturellement si timide , que quand il faisoit des Conférences à saint Magloire , on n'avoit pû venir à bout d'arrêter l'effroi qui le faisoit & lui ôtoit presque la parole , qu'en mettant une espede de rideau entre ses Auditeurs & lui.

V.

L'HUMILITÉ de M. Tillemont

étoit si grande que dans une dispute qu'il eut avec le Pere Lami de l'Oratoire, sur la Pâque des Chrétiens; M. de Meaux se crut obligé de lui dire qu'il le prioit de ne pas demeurer toujours à genoux devant le Pere & de se relever quelques fois.

VI.

LA mort du Pere Lami a quelque chose de fort édifiant. Un jeune homme que ses Livres avoient arraché à l'hérésie s'étoit mis sous sa direction, & avoit fait par-là de grands progrès dans la science & dans la piété. Il espérait de lui les plus grandes choses; lorsqu'il apprit que l'Infidele s'étoit replongé dans ses premieres erreurs. Cette nouvelle lui causa une tristesse profonde: sa santé en fut violemment dérangée, & un vomissement de sang qui survint l'emporta.

A N D R E' D A C I E R ,
né à Castres l'an 1651,
mort en 1722.

I.

M O M S I E U R Dacier épousa en 1683, Anne Lefevre. On rapporte que Gaston Duc d'Orléans ayant vû marier deux personnes peu favorisées des biens de la fortune: Il dit assez plaisamment que la faim & la soif se marioient ensemble. On a dit aussi de l'union de M. Dacier & de Mademoiselle Lefevre, que c'étoit le mariage du Grec & du Latin. On fit à l'occasion de ce mariage ces deux vers Latins.

*Docto nupta viro, Docto prognata parente
Non minor Anna viro, non minor Anna patre.*

II.

ON demandoit un jour à M. Da-

cier , quel étoit le plus beau de Virgile ou d'Homere ? Il répondit qu'Homere étoit plus beau de mille ans.

III.

QUOIQUE Boileau & Dacier fussent dans le même parti ; le Satyrique n'estimoit pas le Traducteur , & il lui disoit durement : Vous avez beau faire & beau dire , je n'appelle gens d'esprit que ceux qui ont de belles pensées , & non pas ceux qui entendent les belles pensées d'autrui.

IV.

BOILEAU disoit en parlant de M. Dacier : Il fuit les graces , & les graces le fuient.

V

MONSIEUR & Madame Dacier étoient si prévenus en faveur des Anciens , qu'ils auroient souffert plus patiemment qu'on leur eût dit des injures qu'à Homere , Socrate , Platon , &c. Ce qui se passa chez-eux à l'occasion

sion de la Satyre de l'équivoque, que Despréaux leur étoit venu lire est un de ces faits singuliers qui prouvent mieux ce que je viens d'avancer, que toute la vivacité qu'ils ont marquée contre les partisans des Modernes. Le commencement de cette Satyre fut applaudi : les deux Auditeurs en parurent charmés ; mais lorsque Despréaux récita ce vers qui regarde Socrate.

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.

Le Couple Savant se révolta. On trouva très-mauvais que l'Auteur eût donné le moindre soupçon contre la vertu de ce Philosophe. On fit son Apologie ; on le défendit avec toutes les raisons que Platon a employées, pour faire voir que l'amitié de ce grand Homme pour ce jeune Athénien étoit fondée sur la vertu ; & on pria très-sérieusement Despréaux de changer ce vers ; & comme il ne voulut point se rendre, ni leur rien promettre là des-

fus ; la conversation finit , & la lecture de l'équivoque en demeura là.

VI.

DESPRÉAUX appelloit les interprétations singulieres que Dacier faisoit des anciens Poëtes ; *les révélations de M. Dacier.*

VII.

MONSIEUR & Madame Dacier louïoient rarement. Despréaux leur disoit quelquefois en riant : Eh ! par charité , ne prenez pas tout pour vous , souffrez que les autres aient du mérite : Allez , croyez-moi : le Parnasse est assez grand , il y a de la place pour tout le monde. *Est locus unicuique suus.*

VIII.

MONSIEUR Pavillon disoit, qu'il feroit un Livre sous le titre de Guerre des Auteurs , où il travestiroit M. Dacier en un bon-gros mulet chargé du bagage de toute l'antiquité.

LOUIS DE LONGUERUE;
né à Charleville l'an 1652,
mort en 1723.

I.

L'ABBÉ de Longuerue étoit né avec des dispositions si heureuses pour les sciences, que sa facilité à apprendre & la vivacité de son génie le firent admirer dès l'âge de quatre ans. Louis XIV. passant par Charleville, entendit parler d'un enfant si extraordinaire & voulut le voir. Le jeune de Longuerue eut l'honneur de lui être présenté, & l'avantage de répondre à l'estime que ce grand Prince en avoit conçue. A l'âge de vingt ans il eut une aventure qu'il contoit lui-même en ces termes : Étant, disoit-il, chez un de mes parens, Huguenot ; le Ministre Claude y vint faire une visite ; & voyant un petit coïet, il se mit à discourir des Langues Orientales ;

Hh.ij

dont on lui avoit dit apparemment que je faisois mon étude. Bientôt je m'aperçus qu'il ne savoit ce qu'il disoit : je l'entrepris & le menai si rudement, qu'il prit le parti de se jeter sur les complimens, & regretta, je crois, la maison de la Maréchale de Schomberg, où on le regardoit comme un oracle.

II.

A l'inventaire de l'Abbé de Longuerue, on remarqua qu'il ne se trouvoit parmi ses Livres aucun volume de Poésie. Con'étoit point qu'il n'eût lu les Poètes. Que n'avoit-il pas lu ! Mais il n'estimoit pas assez les Poètes pour leur donner place dans sa Bibliothèque. Je fus le voir dans ma jeunesse, dit M. Racine. La conversation roula sur les Poètes ; il les fit tous passer en revue, anciens & modernes, & en parla toujours avec mépris, comme d'Ecrivains frivoles qui n'apprennent rien. Il ne me parut épargner que l'Arioste : Pour ce fou là, me dit-il, il m'a quelquefois amusé.

GUILLAUME MASSIEU ;
né à Caën l'an 1665 ,
mort en 1723.

I.

DANS la premiere séance publique, qui suivit la réception de l'Abbé Massieu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, il apporta un discours sur l'usage de la Poësie, dont la lecture étoit peu avancée quand cinq heures sonnerent. C'étoit un surlendemain de S. Martin. Il étoit presque nuit : il pleuvoit même. Cependant le public oubliant l'heure le tems & la saison, obligea les Académiciens par un murmure flateur à rester en place, & à lui continuer cette lecture, qui après une grosse demie heure, parut encore finir trop tôt.

Dans les dernieres années de sa vie ; l'Abbé Massieu eut deux cataractes qui le rendirent entièrement aveugle,

Quand au bout de trois ans, elles furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta d'avoir par ce moyen, recouvré un œil qui suffisoit à ses travaux. Il ne put se résoudre à sacrifier encore six semaines ou deux mois de tems pour le second; qu'il tenoit, disoit-il, en réserve & comme une ressource contre de nouveaux malheurs.

JACQUES BASNAGE,

né à Rouen l'an 1653.

mort en 1723.

I.

BASNAGE, quoique réfugié en Hollande, conserva toujours de l'attachement pour sa patrie; & l'on en étoit si bien convaincu à la Cour de France, que lorsque l'Abbé Dubois alla négocier en Hollande en 1716, il avoit ordre de se gouverner par les avis de M. Basnage. En 1719 M. le

Duc d'Orléans Régent du Royaume , craignant que les nouveaux convertis du Dauphiné , de Poitou , & du Languedoc , ne se laissent entraîner à quelque soulèvement par les émissaires du Cardinal Albéroni , fit prier M. Basnage , par M. le Comte de Morville alors Ambassadeur en Hollande , d'écrire à ceux dont on vouloit corrompre la fidélité , & de les affermir par ses exhortations dans l'obéissance qu'ils devoient au Roi. Il le fit , & leur adressa une Instruction Pastorale , qui fut réimprimée à Paris , par ordre de la Cour , & distribuée dans les Provinces suspectes. Elle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis.

I I.

MONSIEUR Basnage eut des disputes fort vives avec Jurieu. Pour le railler de ce qu'il changeoit fréquemment de principes , il fit courir un Catalogue satyrique de prétendus Livres nouveaux , où l'on trouvoit ces deux titres : *Variations & Contradictions de*

H h iij

M. Jurieu, 10 volumes. *Retractions*
du même, 6 volumes.

III.

BASNAGE disoit qu'abandonner les autres sciences pour s'attacher aux belles-Lettres, c'étoit brûler une Ville pour en conserver les portes.

DAVID-AUGUSTIN BRUEYS,
né à Aix l'an 1649,
mort en 1723.

I.

COMME l'Abbé Brueys avoit la vûe basse, il portoit des lunettes jusques dans ses repas. Louis XIV qui l'aimoit, s'informa un jour comment il se trouvoit de ses yeux : Il lui répondit : *Sire, Sidobre mon neveu dit que je vois un peu mieux.* Son ami Palaprat avec lequel il a demeuré quelque tems, n'avoit la vûe guere plus étendue que lui. On dit que comme ils prenoient

du Thé tous les matins, ils étoient obligés d'attendre sur l'escalier, que quelqu'un passât pour voir si l'eau qu'ils avoient mise devant le feu bouilloit.

I I.

LES Amours de Louis XIV, ayant été jouées en Angleterre, ce Prince voulut faire jouer aussi celles du Roi Guillaume. L'Abbé Brueys fut chargé par M. de Torcy, de faire la piece. Mais quoique applaudie, elle ne fut pas jouée, parce que celui qui en étoit l'objet, mourut sur ces entrefaites.

Palaprat prétendoit qu'on ne pouvoit pas mettre une certaine action sur le Théâtre. Si je l'entreprendois, lui répondit Brueys, j'y mettrois les Tours de Notre-Dame.

Brueys disoit, que Baron & la Champmélé, avoient fait passer plus de mauvaises pieces que tous les faux Monnoyeurs du Royaume.

JEAN GALBERT DE
CAMPISTRON, né à Toulouse l'an
1656, mort en 1723.

I.

MONSIEUR de Vendôme avoit prié Racine, de se charger des vers qu'il vouloit mêler dans le divertissement qui se préparoit à Anet pour M. le Dauphin. Racine s'en excusa, & offrit en même-tems Campistron, qui justifia le choix qu'on avoit fait de lui, par l'Opéra d'Acis & de Galatée. M. de Vendôme en fut si content, qu'il envoya cent louis à l'Auteur. Une pareille somme étoit alors très-capable de remplir ses desirs, & il l'auroit acceptée avec bien de la reconnoissance, si deux célèbres Acteurs Champmêlé & Raifin, ne l'en eussent empêché, en lui disant que cette somme n'étoit pas assez pour M. de Vendôme, & qu'il pouvoit en espérer une récom-

penſe plus conſidérable. M. Campiſtron , trouva ce ſacrifice un peu douloureux. Il ne ſe rendit qu'avec bien de la peine à ce conſeil : mais au bout de quelque tems , il ſe fut bon gré de l'avoir ſuivi. Le Prince encore plus touché du déſintéreſſement de l'Auteur , que du mérite de l'ouvrage , le prit chez lui en qualité de Secrétaire de ſes commandemens , lui donna peu à peu toute ſa confiance , & ſe l'attacha pour toujours ; en lui conférant quelque tems après , la charge de Secrétaire général des Galeres.

I I.

LE Duc de Vendôme qui faiſoit des prodiges de valeur à Steinkerke , voyant ſon Secrétaire à ſes côtés , lui dit : Que faites vous ici Campiſtron ? Celui-ci répondit froidement : *Monſieur , voulez-vous vous en aller ?* Le Prince goûta cette répoſe , & il en badina ſouvent dans la ſuite.

III.

CAMPISTRON avoit tout ce qu'il falloit pour remplir les devoirs des différentes places que lui donna M. de Vendôme. Sa négligence à répondre aux lettres qu'on lui écrivoit, est la seule chose qu'on eût pu lui reprocher , & Palaprat nous apprend que Campistron, avoit là-dessus une réputation si bien établie , qu'un jour qu'il brûloit un tas immense de lettres , M. de Vendôme qui lui voyoit faire cette expédition avec un soin infini , dit à ceux qui se trouverent présens : Le voilà tout occupé à faire ses réponses.

IV.

MONSIEUR le Marquis de G... passant par Lyon sur la fin de la campagne , alla à la Comédie un jour qu'on jouoit l'Alcibiade de Campistron. Toute la Troupe dont plusieurs le connoissoient , s'efforça de lui plaire ; mais sur-tout l'Acteur chargé des premiers rôles qui se flata de s'en faire un pro-

tecteur propre à lui faire tomber la place de Baron , laquelle fut donnée à l'essai cette année là. Ce Comédien qui faisoit le rolle d'Alcibiade , parut avec Palmis , dans le quatrieme acte , s'épuisa dans cette scene. Jamais on ne l'avoit vu si bien faire. Il n'eut pas plutôta chevé les deux derniers vers de cette scene , que M. de G... indigné de la maniere cruelle dont Palmis traitoit un Prince si passionné & si digne d'être aimé , se leva de sa place , & par un enthousiasme plein de bonté , dit tout haut à ce Comédien : Parbleu pauvre Prince , tu me fais pitié : donne lui seulement quatre pistoles , comme j'ai fait tantôt (en montrant Palmis) tu en viendras à bout sur ma parole.

V.

CAMPISTRON alla dîner un jour à la maison de plaifance de M. l'Archevêque de Toulouse. A son retour il voulut prendre sur la place , des porteurs , pour le reconduire chez lui. Ils firent quelques difficultés à cause de

sa pesanteur & de l'éloignement de sa maison. Campiftron les menaça & leur donna même des coups de bâton. La colere où il se mit, jointe à la grande réplétion que lui caufoit le grand repas qu'il avoit fait chez M. l'Archevêque, le fit aufsitôt tomber en apoplexie. On le porta promptement chez un Chirurgien qui le figna, & de là chez lui où il mourut au bout de quelques heures.

VI.

L'ALCIDE ou le triomphe d'Hercule, Opéra de Campiftron, ayant échoüé immédiatement après la chute de son Opéra d'Achille, on fit le quatrain suivant.

A force de forger on devient forgeron,
 Il n'en est pas ainfi du pauvre Campiftron ;
 Au lieu d'avancer il recule,
 Voyez Hercule.

CHARLES RIVIERE

*DUFRENY, né en 1648, mort
en 1724.*

I.

LA plus commune opinion est que Dufreny étoit d'une naissance illustre. Son grand pere étoit fils d'une Jardiniere d'Anet, qu'on appelloit la belle Jardiniere, & pour laquelle il paroît sûr que Henri IV avoit eu de l'inclination.

II.

DUFRENY pour conserver toute son indépendance avoit imaginé d'avoir en même-tems trois ou quatre logemens dans différens quartiers de Paris. Dès qu'il pouvoit soupçonner qu'il étoit connu dans quelqu'un, il le quittoit aussitôt.

III.

LE Roi accorda à Dufreny, le Pri-

vilége de la Manufacture des Glaces qu'on proposoit d'établir, & dont le succès a passé de beaucoup ce qu'on en attendoit. Dufreny pressé de satisfaire à quelque caprice, céda ce Privilége pour une somme assez modique. Le tems vint de le renouveler, & le Roi ordonna aux nouveaux Entrepreneurs, de donner à Dufreny trois mille livres de pension viagere, dont le Poëte dissipateur reçut le remboursement. Le Roi ayant appris ce dernier trait de la conduite de Dufreny, ne put s'empêcher de dire qu'il ne se croyoit pas assez puissant pour l'enrichir.

IV.

DUFRENY fit une Comédie de Sancho Pança, qui n'a pas été imprimée. A la fin de cete piece, le Duc dit : *Je commence à être las de ce Sancho : & moi aussi*, reprit aussitôt un plaisant du parterre ; ce brusque jugement fut confirmé par celui du Public, & l'Auteur n'a jamais osé en rappeler,

V.

V.

DUFRENY ne jugea pas à propos de prendre parti dans la querelle sur les anciens & les modernes ; mais il fit assez entendre ce qu'il pensoit, lorsqu'il dit dans son *Mercur* : En voyant Homère à travers vingt-six siècles ; imaginez-vous voir de loin une femme à travers un brouillard épais. Quelqu'un qui en seroit devenu amoureux par accident , auroit beau vous crier : Voyez-vous la délicatesse de ses traits , la douce vivacité de ses yeux , la nuance imperceptible des lys & des roses de ce teint délicat. Eh ! morbleu , répondriez-vous à cet amant enthousiasmé ; comment voulez-vous que j'en juge à travers un tel brouillard ?

Quelqu'un disoit à Dufreny : pauvreté n'est pas vice ; c'est bien pis ; répondit-il ?

NOËL ALEXANDRE
DOMINICAIN, né à Rouen l'an
1639, mort en 1724.

I.

MONSIEUR Colbert qui n'oublioit rien pour former l'Abbé Colbert son fils, qui fut depuis Archevêque de Rouen, ayant composé une compagnie d'habiles gens pour faire des conférences ecclésiastiques qui servissent à son instruction, souhaita que le Pere Alexandre y fût appelé. Ce Religieux, homme laborieux & retiré, fut chargé de rédiger par écrit ce qui s'étoit dit dans les conférences. Elles furent, dit-on, l'origine & la base de l'Histoire Ecclésiastique qu'il a donnée depuis.

II.

LE Pape Benoit XIII. n'étant encore que Cardinal, écrivit au Pere

Alexandre que le tremblement de terre arrivé à Benevent en 1688 avoit renversé son Palais Archiépiscope, & détruit sa bibliothèque, mais qu'il avoit heureusement recouvré ses livres, qui lui tenoient lieu d'une bibliothèque entiere.

III.

LE Pape Innocent XI condamna l'Histoire Ecclésiastique du Pere Alexandre, qui n'avoit été poussée alors que jusqu'au treizieme siecle. Ce faisant la continua dans la suite, & sur des principes aussi peu favorables à la Cour de Rome : ce qui lui fit appliquer le mot d'un ancien Poëte : *Potuit fulmen meruisse secundum.*



FRANÇOIS THIMOLEON DE
CHOISI, né à Paris l'an 1644,
mort en 1724.

I.

PENDANT que je travaillois ; dit l'Abbé de Choisi , à l'Histoire de Charles VI, Monseigneur le Duc de Bourgogne à peine sorti de l'enfance, m'adressa un jour ces paroles : Comment vous y prendrez-vous pour dire que ce Roi étoit fou ? Monseigneur, lui répondis-je sans hésiter ; je dirai qu'il étoit fou. La seule vertu distingue les hommes dès qu'ils sont morts.

II.

MONSEIGNEUR le Duc de Beauvilliers m'a dit plusieurs fois (c'est l'Abbé de Choisi qui parle), qu'en publiant des livres où régnoient les bonnes mœurs, je faisois un plus grand

bien qu'en faisant douze missions. Il y a , ajoûtoit-il beaucoup de gens propres à faire le Cathéchisme , & fort peu , ou presque point de capables de faire des livres qui se fassent lire.

III.

L'ABBE' de Choisi perdit un jour cinquante louis d'or sur sa parole , contre la belle Madame Dufrenoi ; & n'ayant point d'argent pour la payer , il se passa je ne sai combien de jours sans qu'elle entendît parler de lui. Elle s'en ennuya à la fin , desorte qu'il lui envoya un exemplaire des livres qu'il avoit composés. Il lui manda en même tems que s'il étoit vrai , comme il étoit porté dans le billet qu'elle lui avoit écrit , qu'elle attendît après sa dette pour joüer , il la prioit de se défendre avec ses livres , en attendant qu'il pût la satisfaire. Madame Dufrenoi trouva nouvelle cette maniere de s'excuser de payer ses dettes , & elle fut tentée de faire des livres comme les autres , afin qu'avec ses ouvrages elle

pût contenter ses créanciers quand ils lui enverroient demander de l'argent.

IV.

MADAME de Choisi qui jouïoit n'osoit pas dire à l'Abbé de Choisi son fils de ne pas jouier. Elle en chargea Segrais, & elle avoit raison; car l'Abbé auroit pû lui dire; & vous, ne jouiez-vous pas?

V.

LORSQUE M. de la Chaise publia en 1688 la vie de S. Louis qu'il avoit faite sur les mémoires de M. de Tillemont, elle fut reçue avec tant d'empressement que Coignard qui l'avoit imprimée, fut obligé les premiers jours de la vente, de mettre des gardes chez lui pour éviter l'incommodité des acheteurs. On ne lit plus cet ouvrage depuis que l'Abbé de Choisi nous a donné une agréable histoire de ce S. Roi.

VI.

ON disoit que M. l'Abbé Fleuri

étoit *Choisi* dans son Histoire Ecclésiastique, & que M. l'Abbé de *Choisi* étoit *Fleuri* dans la sienne.

FLORENT CARTON

DANCOURT, né à Fontainebleau

l'an 1661, mort en 1725.

I.

IL arriva une plaisante aventure à la représentation de l'Opéra de *Village*, Comédie de *Dancourt*. M. le Marquis de S... sortant d'un grand & long dîner où le vin avoit été versé amplement, vint voir cette nouveauté; & comme il y a une endroit où l'on chante : les vignes & les prés seront *Sablés* : ce Seigneur s'imaginant qu'on le nommoit, donna en plein théâtre un soufflet à *Dancourt*.

II.

LOUIS XIV honoroit *Dancourt* d'une bienveillance particulière. Cer

Acteur étoit dans l'usage, lorsque le Prince assistoit à la Comédie, de lui aller lire ses ouvrages dans son cabinet, où il n'entroit que Madame de Montespan : & l'on rapporte qu'un jour s'y étant trouvé mal à cause du grand feu qu'il y avoit, le Roi prit lui-même la peine d'aller ouvrir une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Une autrefois Dancourt ayant l'honneur de lui parler, comme il sortoit de la Messe, pour quelques affaires qui regardoient la troupe : & marchant à reculons jusqu'au bord d'un escalier qu'il ne voyoit pas, le Roi le retint par le bras en lui disant : *Prenez garde Dancourt : vous allez tomber* : & se tournant ensuite vers les Seigneurs qui l'environnoient, il leur dit : *Il faut avouer que cet homme parle bien* ; & lui accorda ce qu'il demandoit.

III.

DANCOURT dégoûté du Théâtre se retira dans une terre qu'il avoit en Berry. Lorsqu'il se sentit malade & proche

proche de sa fin , il fit faire son tombeau dans la Chapelle de son Château , & l'alla voir lui même avec une tranquillité & une fermeté extraordinaires.

I V.

On a dit de Dancourt, qu'il jouïoit noblement la Comédie, & bourgeoisement la Tragédie.

NICOLAS DE MALEZIEU,
né à Paris l'an 1650,
mort en 1727.

I.

ON dit qu'un jour les députés de la principauté de Dombes furent fort surpris, lorsqu'étant venus à Sceaux pour parler à M. de Malezieux Chancelier de cette Principauté; le Suisse de Monsieur le Duc du Maine leur dit d'un ton brusque : Vous ne pou-

vez pas voir M. le Chancelier, il joue la Comédie.

II.

MONSIEUR de Malezieux ayant fait une Comédie intitulée : *Polichinelle demandant une place dans l'Académie*, qui fut représentée par les Marionnettes de Brioché, un Académicien opposa à cette piece *Arlequin Chancelier*, qui étoit aussi une Comédie,

CLAUDE FRANÇOIS

FRAGUIER, né à Paris l'an
1666, mort en 1728.

I.

L'ABBE' Fraguier, étoit fort connu par son admiration pour les anciens. Dans la lecture d'Homere, qu'il avoit recommencée cinq ou six fois, il lui arriva une chose qui, quoique probablement arrivée à la plûpart de ceux qui en ont fait de même leur

principale étude, ne laisse pas de paroître fort singulière. Pour mieux retenir ou pour reconnoître facilement tous les beaux endroits d'Homere, il les soulignoit d'un coup de crayon dans son exemplaire à mesure qu'il le lisoit. A la seconde lecture, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avoit pas apperçues dans la premiere & qui plus vives encore sembloient lui reprocher une injuste préférence. Ce spectacle se renouvela à la troisieme, à la quatrieme lecture; & de surprise en surprise, de remarques en remarques, l'ouvrage se trouva presque souigné d'un bout à l'autre. Ce n'étoit selon lui, qu'après avoir éprouvé quelque chose de semblable, qu'on pouvoit parler dignement du Prince des Poëtes.

II.

L'ABBÉ Fraguier fit un vœu public en Latin, de lire tous les jours mille vers d'Homere en réparation des critiques audacieuses de M. de la Motte.

K k ij

III.

LE jour que l'Abbé Fraguier fut choisi pour être de l'Académie Française, l'Assemblée n'étoit composée que de dix-sept Académiciens. Le Roi fit savoir à ces Messieurs qu'il regardoit comme nul, tout ce qui s'étoit fait dans cette Assemblée, la Compagnie n'ayant pu rien faire de contraire au règlement qui demande la présence de vingt Académiciens, pour admettre comme pour exclure quelqu'un du Corps. Après quoi la lettre du Secrétaire d'Etat, portoit que l'on eût à procéder tout de nouveau à cette Election, suivant les formes ordinaires, & avec une entière liberté de suffrages. Mais de peur qu'on ne soupçonnât que ce qui avoit déplû au Roi fût autre chose qu'un manque de formalité, il ajoûtoit : Et Sa Majesté m'a commandé de déclarer en même tems, que ce seroit mal expliquer cet ordre que de croire que le Roi donne aucune exclusion à M. l'Abbé Fraguier ;

dont le mérite est connu ; rien n'étant plus contraire à l'intention de Sa Majesté, qui ne souhaite en ceci comme en toute autre occasion, que de renouveler le zele de l'Académie sur tout ce qui peut y conserver la discipline & le travail.

JEAN SEBASTIEN TRUCHET,

né à Lyon l'an 1657,

mort en 1729.

I.

LE Pere Sébastien Carme a été extrêmement célèbre par le talent qu'il avoit pour les Mécaniques. Charles II. Roi d'Angleterre, avoit envoyé à Louis XIV. deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret ; précaution des ouvriers Anglois pour cacher la nouvelle construction, & s'en assurer d'autant plus la gloire & le profit.

K k iij

Les montres se dérangerent & furent remises entre les mains de Martineau Horloger du Roi, qui n'y put travailler faute de les savoir ouvrir. Il dit à M. Colbert, & c'est un trait de courage digne d'être remarqué; qu'il ne connoissoit qu'un jeune Carme capable d'ouvrir les montres, que s'il n'y réussissoit pas il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au Pere Sébastien qui les ouvrit assez promptement, & de plus les recommanda sans savoir qu'elles étoient au Roi, ni combien étoit important par les circonstances, l'ouvrage dont on l'avoit chargé. Il étoit habile en horlogerie & ne demandoit que des occasions de s'y exercer. Quelque tems après il vint de M. Colbert un ordre au Pere Sébastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué : nulle explication sur le motif de cet ordre : silence qui pouvoit causer quelque terreur. Le Pere Sébastien ne manqua pas à

l'heure. Il se présente interdit & tremblant. Le Ministre accompagné de deux membres de l'Académie des Sciences, le loue sur les montres, & lui apprend pour qui il a travaillé, l'exhorte à suivre son grand talent pour les Mécaniques, sur tout à étudier les Hydrauliques qui devenoient nécessaires à la magnificence du Roi; lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux Académiciens qui le dirigeront; & pour l'animer davantage & parler plus dignement en Ministre, il lui donna 600 liv. de pension, dont la première année suivant la coutume de ce tems-là lui est payée le même jour. Il n'avoit alors que 19 ans; & de quel desir de bien faire dût-il être enflammé! Les Princes ou les Ministres qui ne trouvent pas des hommes en tout genre, ou ne savent pas qu'il faut des hommes ou n'ont pas l'art d'en trouver.

I I.

SUR la réputation du Pere Sébas-

K K üij

tien , M. Gunterfield Gentil-homme Suédois , vint à Paris lui redemander , pour ainsi dire , ses deux mains qu'un coup de canon lui avoit emportées ; il ne lui restoit que deux moignons au-dessus du coude. Il s'agissoit de faire deux mains artificielles , qui n'auroient pour principe de leurs mouvemens que celui de ses deux moignons , distribué par des fils , à des doigts qui seroient flexibles. On assûre que l'Officier Suédois fut renvoyé au Pere Sébastien , par les plus habiles Anglois ; peu accoutumés cependant , à reconnoître aucune supériorité dans notre Nation. Une entreprise si difficile & dont le succès ne pouvoit être qu'une espece de miracle , n'effraya pas tout à fait le Pere Sébastien ; il alla même si loin qu'il osa exposer aux yeux de l'Académie ses essais , ses tentatives & différens morceaux déjà exécutés qui devoient entrer dans le dessein général. Mais Monsieur eut alors besoin de lui pour le Canal d'Orléans , & l'interrom-

pit dans un travail qu'il abandonna peut-être sans beaucoup de regret. En partant il remit le tout entre les mains d'un Mécanicien dont il estimoit le génie , & qu'il connoissoit propre à suivre ou à rectifier ses vûes. M. Duquet mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'Officier Suédois , de l'ôter de dessus sa tête , & de l'y remettre. Mais cet Etranger ne put faire un assez long séjour à Paris , & se résolut à une privation dont il avoit pris peu à peu l'habitude.

III.

LE Czar Pierre le Grand honora le Pere Sébastien d'une visite, qui dura trois heures. Ce Monarque né dans une barbarie si épaisse & avec tant de génie ; créateur d'un peuple nouveau , ne pouvoit se rassasier de voir dans le cabinet de cet habile homme tant de modèles de machines ou inventées ou perfectionnées par lui , tant d'ouvrages dont ceux qui n'étoient pas

recommandables par une grande utilité , l'étoient au moins par une extrême industrie. Après la longue application que ce Prince donna à cette espece d'étude , il voulut boire & ordonna au Pere Sébastien , qui s'en défendit le plus qu'il put , de boire après lui dans le même verre où il versa lui-même le vin ; lui à qui le Despotisme le plus absolu auroit pû persuader que le commun des hommes n'étoit pas de la même nature qu'un Empereur de Russie. On peut même penser qu'il fit naître exprès une occasion de mettre le Pere Sébastien de niveau avec lui.

I V.

C'EST le Pere Sébastien qui a inventé pour Marly la machine à transporter de gros arbres tout entiers , sans les endommager , de sorte que du jour au lendemain ; Marly changeoit de face , & étoit orné de longues allées arrivées la veille.

V.

LA réputation dont jouïssoit le P. Sébastien ne le changea point, & M. le Prince disoit en parlant de lui au Roi, qu'il étoit aussi simple que ses machines.

*SIMON DE LALOUBERE ;
né à Toulouse l'an 1642 ,
mort en 1729.*

I.

MONSIEUR de Laloubere perdit de bonne heure son pere , mais il trouva dans sa mere un guide sûr & zélé : C'étoit une femme de mérite, & qui assez occupée , ce semble , des discussions d'affaires que son mari lui avoit laissées, ne désespéra pas d'animer encore, & de suivre par elle-même les études d'un jeune homme qui étoit déjà en Rhétorique. Chaque jour elle lui en faisoit rendre un compte exact. Le jeune

Laloubere à qui cette inspection paroïssoit gênante & peut-être déplacée , se flata qu'au moins elle ne dureroit pas , & comme il lisoit alors dans le Grec les Poëmes d'Homere , dont il étoit enchanté , il y ajoûtoit le plaisir malin de lui en réciter soir & matin un grand nombre de vers , persuadé qu'un langage si extraordinaire pour elle , mettroit bientôt sa patience à bout. Il se trompa ; l'attention de sa mere se renouvelloit sans cesse & augmentoit au point qu'il n'eût pu s'empêcher de lui en marquer son étonnement , & de lui avouer de bonne foi quel avoit été son projet. Elle répondit à cet aveu , par un autre , qui ne le surprit pas moins ; c'est qu'insensiblement elle avoit pris un tel goût à l'harmonie de ces vers Grecs , que quand il ne lui en reciteroit plus par devoir , elle lui en demanderoit quelquefois par amitié.

II.

LALOUBERE s'étant attaché à M. de Pontchartrin Controlleur Général

des Finances ; fut nommé à une place de l'Académie Française. Ce fut à cette occasion que Lafontaine fit l'Epigramme qui finit par ces vers :

Il en sera quoi qu'on en die ;
C'est un impôt que Pontchartrin
Veut mettre sur l'Académie.

III.

LORSQUE M. de Laloubere se fut retiré à Toulouse , âgé de 50 ans , il rechercha Mademoiselle Bertrand sa parente ; & pour l'obtenir il fit lui-même son propre portrait , le présenta à la Demoiselle sans se nommer , lui demanda sa main pour cet inconnu , & l'obtint.

IV.

ON dit que lorsqu'au sortir de quelque maladie , M. de Laloubere rendoit grâces à Dieu pour sa convalescence , il le remercioit principalement de la bonté qu'il avoit , de le laisser jouir encore de ses amis ; & quelques uns d'entre eux lui faisant un jour remarquer obligeamment , qu'âgé & malade

comme il étoit , il n'avoit point du tout les mains tremblantes , ce que le vulgaire croit être le sort des parjures , il leur répondit ; qu'aussi n'avoit-il jamais fait de faux serment , pas même en amour.

MICHEL BARON.

mort en 1729.

I.

ON rapporte du premier Baron , qu'étant à la Foire de Bourges , où son pere l'avoit envoyé pour y vendre quelques marchandises , il fut si charmé de quelques pieces qu'il vit représenter dans cette Ville , qu'il fut s'offrir à la Troupe qui y jouoit. On l'accepta ; & après avoir couru quelques années la Province , il vint briller à Paris. Il mourut dans un âge assez avancé par un accident très-singulier. Il représentoit dans le Cid , le rolle de Dom-Diegue , en poussant avec le pié

son épée que le Comte de Gormas lui fait tomber, il en rencontra malheureusement la pointe qui le blessa. Il négligea cette petite blessure, & au bout de quelques jours la gangrene s'y mit. On lui fit entendre qu'il falloit lui couper la jambe, mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir que de souffrir cette opération, ajoutant qu'*un Roi de Théâtre se feroit huer avec une jambe de bois.* Il mourut deux jours après.

II.

MADemoiselle Baron, femme de Michel Baron, étoit la plus belle femme de son tems. On rapporte que lorsqu'elle se présentoit pour avoir l'honneur de paroître à la toilette de la Reine mere, Sa Majesté disoit à toutes les Dames : Mesdames : Voilà la Baron & elles prenoient la fuite.

III.

LORSQUE Racine faisoit répéter son Andromaque, & qu'il donnoit de l'esprit & de l'intelligence aux Acteurs,

il dit à Baron qui étoit chargé du rôle de Pyrrhus : Pour vous , je n'ai point d'instruction à vous donner : Votre cœur vous en dira plus que mes leçons n'en pourroient faire entendre.

IV.

ON reprochoit à Baron que déclamant sur le Théâtre , il tournoit quelquefois le dos au parterre ; mais cela ne lui arrivoit que lorsqu'il entendoit parler haut derrière lui : alors il se tournoit vers ces personnes , leur déclamoit les vers qu'il avoit à dire , & par là leur imposoit silence. Lorsqu'il vouloit faire honneur à des gens de distinction ou de mérite , il choisissoit un des plus beaux endroits de la piece ; & le déclamoit en les regardant,

V.

BARON pensoit avantageusement de sa profession. J'ai lu , disoit-il , toutes les Histoires anciennes & modernes ; j'y trouve que la nature a prodigué d'excellens hommes dans tous les genres ;

res ;

L I T T E R A I R E S. 401.
res : elle semble n'avoir été avare que
de grands Comédiens. Il n'y a jamais
eu que Roscius & moi.

V I.

BARON avoit plus de 75-ans qu'il
jouïoit encore Rodrigue dans le Cid ;
il ne se déterminâ à quitter ce rôle,
que par un éclat de rire qu'on poussa
quand il disoit :

Je suis jeune il est vrai ; mais aux âmes
bien nées ,
La valeur n'attend par le nombre des an-
nées.

Parmi les rôles qu'il garda toujours
étoit Antiochus dans Rodogune. On
plaisanta beaucoup quand Mademoi-
selle Balicourt qui débutoit par Cléo-
patre , lui dit & à Mademoiselle Du-
clos qui faisoit Rodogune : *Approchez
mes enfans.* Baron avoit alors au moins
80 ans.

VII.

BARON prétendoit que la force & le jeu de la déclamation , étoient tels que des sons tendres & tristes , venant à porter sur des paroles gaies & même comiques , n'en excitoient pas moins dans l'ame, ces émotions douloureuses qui nous arrachent des larmes. On lui a vu faire plus d'une fois l'épreuve d'un effet si surprenant sur les paroles de la Chançon que Moliere rapporte dans son *Misanthrope*.

Si le Roi m'avoit donné
Paris sa grand-Ville ,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie ,
Je dirois au Roi Henri ,
Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie au gai ,
J'aime mieux ma mie.

VIII.

LABRUYERE en donnant à Baron

la qualité du plus grand Comédien qui ait paru sur notre Théâtre, ajoute qu'il ne lui manquoit que de parler de la bouche, parce qu'effectivement la grande quantité de tabac qu'il prenoit dans sa jeunesse, le faisoit beaucoup parler du nez.

IX.

L'ANDRIENNE quoique du Pere de Larue Jésuite, a paru sous le nom de Baron. Une remarque à faire sur cette piece, est que Mademoiselle Dancourt la mere, qui représentoit l'Andrienne, imagina une sorte de robe abbatue, qui convenoit à ce rolle dont la mode s'établit & continue encore aujourd'hui; ces robes retiennent le nom d'Andrienne.



*JEAN-BAPTISTE-HENRI DU
Trousset de Valincour,
né à Paris l'an 1658, mort en
1730.*

I.

RACINE cria un jour à M. de Valincour, qui entroit dans la Galerie de Versailles: Eh! Monsieur, où est le feu? Parce que M. de Valincour avec un air empressé, marchoit toujours à grands pas ou plutôt couroit comme un homme qui va annoncer que le feu est quelque part.

II.

UN Commis du Trésor-Royal homme d'esprit, qui payoit à Racine, Despréaux, Valincour, la pension qu'ils avoient pour écrire l'Histoire du Roi, disoit de ces Messieurs: Nous n'avons vu encore d'eux que leur signature.

III.

MONSIEUR de Valincour, ayant perdu sa Bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchoient à le consoler de ce malheur : J'aurois bien mal profité de mes Livres si je n'avois pas appris à m'en savoir passer.

*ANTOINE HOUDART DE
LA MOTTE, né à Paris l'an
1672, mort en 1731.*

I.

IL étoit autrefois d'usage de jouer seules les pièces nouvelles, & de n'y joindre de petites pièces qu'après les huit ou dix premières représentations, ce qui donnoit lieu de croire que la pièce commençoit à tomber. Pour prévenir ces jugemens quelquefois mal fondés, M. de la Motte fit

jouer une petite piece dès la premiere représentation de son Romulus. Cet exemple a été suivi depuis par les Auteurs qui souhaitoient tous que cet usage fût aboli ; mais personne ne vouloit commencer , dans la crainte de donner mauvaise idée d'une piece dès la premiere représentation.

II.

MONSIEUR de la Motte , dit dans la dispute qu'il eut avec Madame Dacier : Je me souviens qu'un jour je demandois raison à M. Despréaux , de la bifarrerie & de l'indécence des Dieux d'Homere , il dédaigna de les justifier par le secours trivial des allégories , & il voulut bien me faire confidence d'un sentiment qui lui étoit propre , quoique , tout persuadé qu'il en étoit , il n'ait pas voulu le rendre public : C'est qu'Homere avoit craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet , que n'ayant de la part des hommes , què des combats & des passions funestes à peindre , il avoit vou-

lu égayer le fond de sa matiere aux dépens des Dieux mêmes ; & qu'il leur avoit fait jouïr la Comédie dans les entre-actes de son action , pour délasser le lecteur que la continuité des combats auroit rebuté sans ces intermedes.

III.

DANS le tems de la dispute sur les Anciens & sur les Modernes , on trouva écrits avec du charbon sur la porte de l'Académie , quatre vers , qui sont une Parodie de ceux que fit autrefois Corneille , sur le Cardinal de Richelieu.

La Motte & la Dacier , avec un zele égal ;
Se battent pour Homere , & n'y gagneront rien ;

L'une l'entend trop bien , pour en dire du mal :

L'autre l'entend trop peu pour en dire du bien.

IV.

LORSQUE dans le cours de la dispute sur Homere , M. de la Motte , critiquoit quelque endroit de cet Auteur , Madame Dacier lui répondoit toujours avec enthousiasme : Ah ! si vous saviez le Grec. Il me semble , dit à ce propos ingénieusement M. de la Motte , entendre le Héros de Cervantes , qui , parce qu'il est armé Chevalier , voit des enchanteurs où son Ecuyer ne voit que des moutons.

V.

LES Fables de la Motte , avoient été extrêmement applaudies lorsqu'il les avoit recitées dans les Assemblées publiques de l'Académie. A peine furent-elles imprimées qu'elles n'eurent guere d'autre admirateur , que l'Abbé Depons , qui soutint toujours que le public avoit tort. Plusieurs personnes se souviennent qu'un jour il vint au Caffé très en colere contre un petit neveu qu'il avoit , auquel il avoit donné

né pour apprendre par cœur deux Fables, l'une de Lafontaine, l'autre de la Motte. L'enfant qui n'avoit pas plus de six ans, avoit appris sans peine celle de Lafontaine, & n'avoit jamais pu retenir celle de la Motte. Cette expérience ne convertit point l'Abbé de Pons, & ne fit que l'indigner contre le mauvais goût futur de son neveu.

V I.

ROUSSEAU disoit : Les Odes de la Motte, ressemblent beaucoup à des lettres. On diroit qu'elles commencent, pour ainsi dire, toutes par le *Monsieur*, & qu'elles finissent par le *très-humble serviteur*.

V I I.

MONSIEUR de la Faille, auteur des Annales de Toulouse, disoit que la Motte ne frise pas assez le galimatias.

ON définissoit la Motte : *Justice*
& *justesse.*

JEAN HARDOUIN.

*Jésuite , né à Kimper l'an 1663 ,
mort en 1732.*

I.

LE Pere Hardouin , avoit des opinions fort singulieres ; mais il ne se levoit pas , disoit-il , à quatre heures tous les matins , pour dire ce que les autres avoient dit.

II.

LE P. Hardouin , ayant publié son système de la supposition des Auteurs , fut chargé par le Clergé de France de travailler à une édition des Conciles : le P. Lebrun de l'Oratoire , l'alla voir dans le tems qu'il étoit occupé de cette

importante collection , & lui dit : Si ce que vous avez avancé est vrai , mon Pere , vous travaillez bien infructueusement , & vous allez publier un recueil de faussetés , de fourberies & d'impostures , qui ont été fabriquées pour détruire la Religion. Le Jésuite garda un moment le silence , & puis par une espece d'enthousiasme , il s'écria : Il n'y a que Dieu & moi , qui sachions la force de l'objection que vous me faites ici.

I I I.

MONSIEUR Huet , disoit en parlant du Pline du P. Hardouin , que ce Jésuite avoit fait en cinq ans ; un ouvrage que cinq Auteurs des plus savans auroient été loués de faire dans l'espace de cinquante ans.

I V.

MONSIEUR Huet , disoit aussi que le P. Hardouin , travailloit depuis quarante ans , à ruiner sa réputation sans pouvoir en venir à bout.

M m ij

V.

UN Anglois a adopté l'interprétation que le P. Hardouin a donnée des Odes d'Horace sur J. C. sur les Jacobins , sur les évenemens Ecclésiastiques ; mais il n'a pas pour cela admis la fabrication de ces Odes au treizieme siecle. Il prétend que les Poëtes ont fait des Prophéties.

VI.

ON appelloit le P. Hardouin : *Le Pere Eternel des petites Maisons,*

VII.

VOICI l'Epitaphe du P. Hardouin qu'on a attribuée à François Atterbury Eveque de Rochester,

In expectatione judicii

Hic jacet ,

Hominum paradoxotates

Natione Gallus , Relligione Romanus ;

Orbis litterati portentum

*Venerandæ antiquitatis cultor & destructor ,
 Docte febricitans ,
 Somnia & inaudita commenta vigilans Edidit ,
 Scepticum pie egit ,
 Credulitate puer , audaciâ juvenis , deliciis
 senex.*

JACQUES JOSEPH DUGUET,
 né à Montbrison en Forés l'an
 1649 , mort en 1733.

I.

PENDANT que l'Abbé Duguet étoit au Collège , il tomba par hasard sur l'Astrée de Dursé. Ce Roman historique qui a eu une grande réputation lui plut : & quoiqu'il n'eût alors que 12 ans, qu'il ne fût qu'à la fin de sa troisieme , il résolut de composer une Histoire dans le même goût , de ce qu'il avoit pu entendre dire des histoires particulieres des familles de

M m iij

la Ville de Montbrison. Il exécuta son projet en peu de tems, & d'une manière qui parut au-dessus de son âge. Flaté du succès, il en fit part à Madame sa mere, qui, après avoir écouté la lecture d'une partie de l'ouvrage, loin d'y donner son approbation, lui dit en mere Chrétienne & d'un air affligé : *Vous seriez bien malheureux mon fils, si vous faisiez un si mauvais usage des talens que Dieu vous a donnés.* Le jeune Auteur écouta cet avis, en profita sans murmurer, & par une générosité encore plus admirable dans un âge si tendre ; & dans une circonstance où l'amour propre est ordinairement plus écouté que le langage de la vertu, il jeta son écrit au feu, renonça à la lecture des Romans, & se livra entierement aux études les plus sérieuses.

RENE' AUBER DE VERTOT,
*né au Pays de Caux l'an 1655 ,
 mort en 1735.*

I.

L'ABBE' de Vertot, fut d'abord Capucin. Il passa ensuite dans d'autres Ordres; & changea souvent de bénéfice. On appelloit cela les révolutions de l'Abbé de Vertot.

II.

MONSIEUR Bossuet Evêque de Meaux, n'eut pas plutôt lu les ouvrages de M. de Vertot, qu'il dit à M. le Cardinal de Bouillon, que c'étoit une plume taillée pour écrire l'Histoire de M. de Turenne.

III.

L'HISTOIRE des Révolutions de Suede, fut si estimée à Stocholm même, que l'Envoyé qui étoit sur le point

M m iiij;

de passer en France, fut chargé par ses instructions de faire connoissance avec l'Auteur, & de l'engager à entreprendre une Histoire générale de Suede. Cet Envoyé qui croyoit trouver l'Abbé de Vertot à Paris dans les meilleures compagnies, & répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'informa où il étoit. Ayant appris que ce n'étoit qu'un Curé de Village, il rendit compte de sa commission, d'une maniere qui fit échoüer le projet.

JEAN BAPTISTE ROUSSEAU,
né à Paris, mort en
 1741.

I.

ROUSSEAU étoit si honteux de sa naissance, qu'il ne vouloit pas même porter le nom de son pere. Il se fit appeller quelque tems *Verniettes*. Et c'est sur ce faux nom, dit Saurin,

que quelques-uns de ses amis mêmes firent cette anagramme : *Tu te renies.*

II.

A la premiere représentation du Flateur , où l'on prétend que Rousseau s'est peint , son pere qui étoit entré à la Comédie pour son argent , fut sensible autant qu'on le peut juger , aux applaudissemens qu'on donnoit à son fils , il ne put contenir sa joie , & il fit connoître à ceux qui l'environnoient qu'il étoit le pere de l'Auteur. La piece finie , ce bon homme tout ému cherchoit avec empressement à embrasser son fils. Il l'arrêta au sortir du Théâtre , & lui fit un discours touchant , qu'il finissoit par ces mots : *Enfin je suis votre pere. Vous mon pere !* S'écria Rousseau , & dans le même moment il s'enfuit ; & laissa ce pauvre pere pénétré de douleur & fondant en larmes.

III.

ROUSSEAU ayant été banni du

Royaume à l'occasion des fameux Couplets, trouva une asyle auprès du Comte du Luc de Vintimille, qui étoit Ambassadeur de France en Suisse. Ce Seigneur ayant été nommé Plénipotentiaire pour la Paix qui fut conclue à Bade en 1714 avec l'Empereur, Rousseau l'y accompagna. Un jour qu'on causoit familièrement chez le Prince Eugene, quelqu'un dit qu'il venoit de chez M. le Comte du Luc, où Rousseau avoit récité de très-jolis vers qu'il avoit composés presque à l'instant : Quoi ! s'écria aussitôt le Prince, nous avons ici ce grand Poëte ! Il m'a donné occasion, ajoûta-t'il tout de suite, de faire une réflexion bien juste. Ce fut quelques jours après la triste affaire de Denain, que je lus son Ode à la Fortune ; j'y trouvai mon portrait au naturel dans cette Strophe :

Montrez-nous Heros magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour,

Tant que la fortune vous seconde,
 Vous êtes les Maîtres du monde,
 Votre gloire nous ébloüit ;
 Mais au moindre revers funeste
 Le masque tombe ; l'homme reste,
 Et le Héros s'évanouît.

Après cet entretien , le Prince Eugene marqua un grand desir de voir Rousseau , qu'il goûta au point de se l'attacher & de l'emmener avec lui à Vienne.

IV.

ROUSSEAU ne fut que trois ans auprès du Prince Eugene. Le fameux Comte de Bonneval , & le Marquis de Prié , ayant eu une contestation assez vive , le Prince voulut que Rousseau qui en avoit été le témoin , lui en rendît compte. Il le fit d'une maniere peu favorable à M. le Marquis de Prié , que M. le Prince Eugène protegeoit ouvertement. Rousseau par trop de sincérité , perdit les bonnes graces de son protecteur , qui lui dit qu'il pouvoit

aller à Bruxelles, où on lui donneroît une place honnête qu'il n'a jamais eue.

V.

EN 1717, le Duc d'Orléans Régent du Royaume, fit écrire à Rousseau, par le Marquis de la Fare, qu'il pouvoit revenir à Paris, où il seroit en toute sûreté. Mais Rousseau demanda qu'on fit examiner une seconde fois l'affaire pour laquelle il avoit été condamné; ce que le Prince ne jugea pas à propos d'ordonner.

VI.

MONSIEUR le Duc d'Aremberg; qui faisoit son séjour le plus ordinaire à Bruxelles, donna une pension de quinze cens livres à Rousseau. Le Poëte croyant dans la suite avoir à se plaindre de son Bienfaïcteur, refusa l'argent lorsqu'on le lui apporta: Je l'acceptois avec plaisir, dit-il à l'Intendant de ce Seigneur, quand je me flatois d'être des amis de M. le Duc. Présentement

que je ne le fuis plus , je ne veux plus le recevoir.

VII.

DANS le tems qu'on imprimoit à Amsterdam , les Satyres de Regnier , on voulut les dédier à Rousseau , par une épître très-fatyrique. Ce Poète qui en fut averti par M. l'Abbé de Vayrac , écrivit à M. le Marquis de Fenelon , pour le prier de faire supprimer cette épître. Ce Ministre répondit , qu'il venoit de relire ses instructions, & qu'il n'y avoit rien vû qui regardât les affaires du Parnasse , ni les différends des Poètes & des Auteurs : que d'ailleurs , Rousseau n'étant plus le sujet du Roi , il ne convenoit pas à son Ministre , de se mêler de ce qui le regardoit.

VIII.

MONSIEUR le Comte du Luc , & M. de Sénozan , dit M. Dutillet , écrivirent en 1738 à Rousseau de venir à Paris , & qu'ils comptoient terminer

L'affaire de son bannissement. Rousseau y vint sous le nom de Richer, qu'il prit par estime pour l'Auteur des Fables. Il s'en retourna au bout de trois mois, parce qu'il s'aperçut qu'il n'y avoit rien à espérer; & que ceux même qui l'avoient assuré de tout terminer à sa satisfaction, n'avoient pas pu seulement obtenir un saufconduit pour un an, au bout duquel le tems prescrit pour son bannissement devoit expirer.

IX.

DANS le voyage que Rousseau fit à Paris, il vit M. Rollin presque tous les jours, & ne voulut pas repartir sans lui avoir fait la lecture de son Testament. Il y désavoüoit en termes les plus forts, ces monstrueux Couplets, qui furent l'origine de ses malheurs, & continuoit de les attribuer à Saurin. M. Rollin l'arrêta tout court en cet endroit. Il lui représenta vivement que le témoignage de sa conscience suffisoit pour le disculper; mais

que ne pouvant avoir aucune preuve équivalente, pour en charger nommément un autre, il se rendroit coupable d'un jugement téméraire au moins, & peut-être d'une calomnie affreuse. Le Poëte n'eut rien à répondre, & M. Rollin se fut bon gré de lui avoir fait effacer cet article.

X.

ÉPITAPHE de Rousseau, par M.
Pyrrhon :

Cy git l'illustre & malheureux Rousseau,
Le Brabant fut sa tombe & Paris son berceau :
Voici l'abrégé de sa vie
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.



MELCHIOR DE PÔLIGNAC;
*né au Puy l'an 1661,
mort en 1741.*

I.

SIX mois après que M. de Polignac fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il étoit nourri à la Campagne. Sa nourrice qui étoit fille, & qu'une première faute n'avoit pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put longtemps cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, & disparut après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison; on le trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

II.

LORSQUE l'Abbé de Polignac fit
ses

ses études de Philosophie au Collège d'Harcourt, le Carthésianisme commençoit à partager l'Université. Les jeunes Professeurs étoient pour, les anciens contre, & l'Abbé de Polignac tomba sous ces derniers. Mais il n'étudia les écrits de son maître, que pour les réfuter, & il donna sa principale occupation aux opinions de Descartes. Quand il fallut soutenir des Theses à la fin du cours, il se trouva en état de répondre également sur l'ancienne & sur la nouvelle Philosophie; ce qu'il fit en deux jours consécutifs. Dans la premiere séance, il soutint les opinions de son maître, & les siennes dans la seconde. C'étoit la premiere fois que le Carthésianisme paroissoit dans des Theses publiques. La singularité du fait & la réputation ou le nom du soutenant attirerent beaucoup de monde à ces deux exercices.

I I I.

MONSIEUR le Duc de Chaulnes,
ayant été envoyé à Rome, sous le
Tome II. N n

Pontificat d'Alexandre VIII, pour terminer les démêlés du précédent Pontificat avec la France, il souhaita que l'Abbé de Polignac eût quelque part à la Négociation. Le nouveau Pape se plaignit en badinant, que ce jeune Abbé étoit un séducteur. Il ne me contredit jamais, disoit-il, il paroît être toujours de mon avis; & je ne fais comment pour l'ordinaire il m'entraîne dans le sien. Les affaires ayant été heureusement terminées, & les articles de l'accommodement étant dressés, l'Abbé de Polignac revint à la Cour, pour les proposer au Roi, qui après une longue audience qu'il lui avoit donnée dit : Je viens d'entretenir un homme & un jeune homme, qui m'a toujours contredit, & m'a toujours plu.

I V.

L'ABBÉ de Polignac n'ayant pas réussi au gré de la Cour, dans sa Négociation de Pologne, fut exilé à son Abbaye de Bonport, & il y étoit en-

core , lorsque le Duc d'Anjou fut appelé au Thrône d'Espagne. Il écrivit à Louis XIV : *Sire , si les prospérités de Votre Majeste ne mettent point fin à mes malheurs , du moins me les font elles oublier.*

V.

L'ABBÉ de Polignac , ayant été nommé à la place d'Auditeur de Rote , le Cardinal de la Trimouille , qui étoit chargé auprès de Clément XI , d'une Négociation que Louis XIV avoit fort à cœur , manda à la Cour , qu'il ne pouvoit réussir sans le secours de l'Abbé de Polignac , qui obtint tout en effet de Sa Sainteté. Le Cardinal écrivit au Roi ; comme la chose s'étoit passée ; l'Auditeur de Rote , assûra le Prince , que le succès de la Négociation étoit uniquement dû au Cardinal ; & le Roi , étonné & charmé tout ensemble , d'un procédé si noble & si rare de la part de ces deux Ministres , ne différa pas un moment à en instruire toute la Cour.

VI.

L'ABBÉ de Polignac indigné de la hauteur avec laquelle les Hollandois le traitoient aux Conférences de Gertruidenberg , leur dit : *Messieurs , vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre.*

VII.

LES Plénipotentiaires Hollandois ; voyant à Utrecht , que la face des affaires étoit changée par rapport à eux , par la réunion des Cours de Versailles & de Londres , & s'appercevant qu'on leur cachoit quelques unes des conditions du traité de Paix , déclarerent aux Ministres du Roi , qu'ils pouvoient se préparer à sortir de Hollande. L'Abbé de Polignac qui n'avoit pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avoient parlé aux Conférences de Gertruidenberg , leur dit : *Non Messieurs , nous ne sortirons pas d'ici : nous traiterons chez-vous , nous traiterons de vous , & nous traiterons sans vous.*

VIII.

A l'exaltation de Benoît XIII en 1724, le Cardinal de Polignac fut déclaré Ministre du Roi à Rome, & il forma alors un projet digne de son goût pour les antiques. Il savoit que durant les guerres civiles, qui agiterent les plus beaux jours de la République & le premier siècle de l'Empire, le parti qui prévaloit, ne manquoit jamais de jeter dans le Tibre, toutes les statues & les trophées qu'on avoit élevés à l'honneur du parti vaincu. Quelquefois on les brisoit ou on les mutiloit auparavant, mais pour l'ordinaire, on les y jettoit dans leur entier. Ils y sont donc encore, disoit-il, car assurément on ne les en a pas retirés, & la Rivière ne les en a pas emportés. Il avoit imaginé de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre, & de faire fouiller l'espace de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuser un peu avant, parce que ces bronzes & ces marbres ont dû s'enfoncer. Si le Car-

dinal avoit été assez riche pour l'entreprendre à ses frais , le Pape qui l'aimoit lui auroit accordé toutes les permissions nécessaires.

I X.

QUOIQUE le Cardinal de Polignac aimât les bons mots & qu'il en dit souvent , il ne pouvoit souffrir la médisance. Un Seigneur étranger , attaché au service d'Angleterre , & qui vivoit à Rome , sous la protection de la France , eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la Religion & sur la personne du Roi Jacques. Le Cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : *J'ai ordre , Monsieur , de protéger votre personne ; mais non pas vos discours.*

X.

LES expériences de Newton avoient été tentées plusieurs fois en France , & toujours sans succès , d'où l'on commençoit à inférer , que le système du docte Anglois ne pouvoit pas se sou-

tenir. Le Cardinal de Polignac , qui n'a jamais été Newtonien , dit , qu'un fait avancé par Newton , ne devoit pas être nié légèrement , & qu'il falloit recommencer les expériences jusqu'à ce qu'on pût s'afsûrer de les avoir bien faites. Il fit venir des prismes d'Angleterre. Les expériences furent faites en sa présence aux Cordeliers , & elles réussirent. Il ne put jamais cependant parvenir à faire du blanc , par la réunion des rayons , d'où il conclut que le blanc n'est pas le résultat de cette réunion , mais le produit des rayons directs non rompus & non réfrangibles. Newton , qui s'étoit plaint du peu d'exactitude & même du peu de bonne foi des Physiciens François , écrivit au Cardinal , pour le remercier d'un procédé si honnête & qui marquoit tant de droiture.

X I.

MONSIEUR le Cardinal de Polignac , disoit volontiers quelle avoit

été l'occasion de son Anti-Lucrece. En revenant de Pologne , il s'arrêta quelque tems en Hollande. Il y eut plusieurs entretiens savans avec le fameux Bayle , qui étoit alors dans sa grande réputation. Les argumens d'Epicure , de Lucrece & des Sceptiques , qui venoient depuis peu d'être poussés très-loin dans le Dictionnaire Critique , le furent peut-être encore davantage dans la conversation. L'Abbé de Polignac forma dès-lors , le dessein de les réfuter. Deux exils dans deux de ses Abbayes lui en donnerent le tems. Ainsi l'Anti-Lucrece est le fruit des disgraces de son Auteur.



CHARLES

CHARLES ROLLIN,
né à Paris l'an 1661 ,
mort en 1741.

I.

ROLLIN avoit été reçu Maître Coutellier ; lorsqu'un Bénédictin des Blancs - Manteaux , dont il servoit souvent la Messe , découvrit en lui des dispositions pour les Lettres. Ce bon Religieux obtint une bourse dans un Collège pour ce jeune homme , & le fit étudier.

II.

ROLLIN eut l'avantage de se trouver le concurrent des deux fils de M. le Pelletier. Ce Ministre qui connoissoit mieux qu'un autre les avantages de l'émulation , ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune Bourfier étoit empereur ; ce qui lui arrivoit souvent ; il lui envoyoit la même

Tome II.

O o

gratification qu'il avoit coûtume de donner à ses fils : & ceux-ci l'aimoient quoique leur rival. Ils le menoient chez-eux dans leur carrosse. Ils le descendoient chez sa mere quand il y avoit affaire : ils l'y attendoient : & un jour qu'elle remarqua qu'il prenoit sans façon la premiere place ; elle voulut lui en faire une forte réprimande comme d'un manque de savoir vivre : mais le Précepteur répondit ; que M. le Pelletier avoit réglé qu'on se rangeroit toujours dans le carrosse suivant l'ordre de la Classe.

• III.

LE célèbre M. Herfan qui étoit dans l'usage de redoubler l'ardeur de ses écoliers de Rhétorique par d'honorables épithetes , disoit publiquement qu'il n'en trouvoit point qui distinguât assez le jeune Rollin , & qu'il étoit quelquefois tenté de le qualifier de *divin*. Il lui renvoyoit presque tous ceux qui lui demandoient des pieces de vers ou de prose. *Adres-*

fez-vous à lui , leur disoit-il , il fera encore mieux que moi.

I V.

MONSIEUR Rollin étant devenu Professeur de Rhétorique , montra un talent singulier pour former des jeunes gens. M. le Premier Président Portail , se plaçoit quelquefois à faire semblant de lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail ; & M. Rollin lui répondoit sérieusement : Il vous sied bien , Monsieur , de vous en plaindre ; c'est cette habitude au travail qui vous a distingué dans la place d'Avocat Général & qui vous a élevé à celle de Premier Président. Vous me devez votre fortune.

V.

MONSIEUR de Vittement ayant été appelé à l'éducation des enfans de France , M. Rollin lui succéda dans la direction du Collège de Beauvais. Cette école presque inconnue alors , devint bientôt célèbre par les

O o ij

soins du nouveau Principal. Un homme de Province qui ne le connoissoit que de réputation, lui amena son fils pour être pensionnaire à Beauvais, ne croyant pas que cela pût souffrir aucune difficulté. M. Rollin se défendit de le recevoir sur ce qu'il n'avoit pas un pouce de terrain qui ne fût occupé; & pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les logemens. Ce pere au désespoir ne chercha point à l'exprimer par de vaines exclamations. Je suis venu, lui dit-il, exprès à Paris: Je partirai demain; je vous enverrai mon fils avec un lit. Je n'ai que lui. Vous le mettrez dans la cour, à la cave, si vous voulez; mais il sera dans votre Collège, & dès ce moment-là je n'en aurai aucune inquiétude. Il le fit, comme il l'avoit dit. M. Rollin fut obligé de recueillir le jeune homme & de l'établir dans son propre cabinet, jusqu'à ce qu'il lui eût ménagé une place ordinaire.

VI.

DANS le tems qu'en qualité de Recteur de l'Université, M. Rollin assistoit à une These qui se soustenoit au Collège des Grassins ; on vint l'avertir que M. de la Hoguette Archevêque de Sens & protecteur de ce Collège, entroit dans la cour. Il envoya aussitôt au devant de lui, le prier de vouloir bien attendre deux minutes dans son carrosse ; à quoi M. de Sens ne fit pas grande attention & entra dans la Classe. Rollin donna ordre aussitôt à un homme entendu d'aller au devant de lui le complimenter, & de le retenir le plus long-tems qu'il pourroit avant de le mener au rang des fauteüils, où comme Recteur il occupoit la premiere place. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'arrêter le Prélat ; il dit à haute voix : *Thesi finem impono*. M. de Sens remonta dans son carrosse fort mécontent de ce procédé de la part d'un homme qui lui avoit obligation. Rol-

lin ne manqua pas d'aller le lendemain matin chez lui. Il se jeta à ses genoux , lui demanda pardon de ce qui s'étoit passé la veille , & lui fit connoître qu'il avoit été obligé d'en agir comme il avoit fait , en qualité de Recteur de l'Université , qui doit toujours avoir la premiere place dans les assemblées publiques des Colléges qui en dépendent. M. de Sens fut satisfait de son excuse & l'embrassa.

VII.

JAMAIS Rollin n'oublia son premier métier. Il y fait la plus ingénieuse allusion dans une épigramme. Il envoie un couteau pour étrennes à un de ses amis , & lui mande , que si ce présent lui semble venir plutôt de la part de Vulcain , que de celle des Muses , il ne doit point s'en étonner , parce que c'est de l'autre des Cyclopes , qu'il a commencé à diriger ses pas vers le Parnasse.

VIII.

LES ouvrages de M. Rollin, ont réussi dans les Pays étrangers comme en France. Le Duc de Cumberland & les Princesses ses sœurs, en avoient toujours les premiers exemplaires. C'étoit à qui les auroit plutôt lus & à qui en rendroit le meilleur compte. Ce Prince disoit : Je ne fais comment fait M. Rollin : par tout ailleurs les réflexions m'ennuient, & je les faute à piés joints. Elles me charment dans son Livre ; & je n'en perds pas un mot.

IX.

LE Prince Royal aujourd'hui Roi de Prusse, faisoit l'honneur à M. Rollin, d'être en grand commerce de lettres avec lui. Mais quand à son avènement au Thrône, il eut la bonté, de lui en faire part comme à quelques autres favans du premier ordre, M. Rollin lui marqua qu'il respecteroit désormais ses grandes occupations, &

que n'ayant plus de conseils à prendre que de sa propre gloire, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.

X.

MONSIEUR Rollin pensoit si modestement de lui-même qu'il ne cessoit de s'étonner de ce qu'il étoit devenu Auteur ; & loin d'avoir jamais rien tiré de ses ouvrages, dont le prodigieux débit auroit fait la fortune de tout autre, il ne s'étoit embarrassé en les donnant au Libraire, que de la manière dont il le dédommageroit, s'ils n'avoient pas assez de cours.



JEAN - BAPTISTE

MASSILLON, né en Provence

mort en 1742.

I.

LORSQUE le Pere Massillon arriva de la Provence, le Pere de Latour Général de l'Oratoire, lui demanda ce qu'il pensoit des Prédicateurs les plus suivis : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit & des talens ; mais si je préche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il leur trouvoit trop peu d'onction, & trop de détail sur les mœurs extérieures.

II.

LORSQUE le P. Massillon eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : *Mon Pere, j'ai entendu plusieurs grands Orateurs dans ma Chapelle : j'en ai été fort content. Pour vous,*

toutes les fois que je vous ai entendu , j'ai été très-mécontent de moi-même.

III.

LE P. Maffillon , parut en 1704 à la Cour , pour la seconde fois. Louis XIV après lui avoir témoigné dans les termes les plus gracieux , son extrême satisfaction , ajoûta : *Et je veux , mon Pere , vous entendre désormais tous les deux ans.*

IV.

LE fameux Baron , voulut entendre le P. Maffillon. Il fut frappé du ~~vrai~~ qu'il trouva dans toute son action , & dit à un autre acteur qui l'avoit accompagné : *Mon ami , voilà un Orateur , & nous , nous ne sommes que des Comédiens.*

V.

LORSQU'ON demandoit à M. Maffillon quel étoit son meilleur Sermon ? Il répondoit : *C'est celui que je fais le mieux.*

FRANÇOIS JOSEPH DE
BEAUPOIL, Marquis de Saint
Aulaire, mort en 1742.

I.

LORSQU'IL fut question de recevoir à l'Académie, le marquis de S. Aulaire, Despréaux s'y opposa vivement, & répondit à ceux, qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : *Je ne lui dispute pas ses Lettres de Noblesse ; mais je lui dispute ses titres du Parnasse*, Un des Académiciens ayant répliqué que M. de S. Aulaire avoit aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers : *Eh ! bien, Monsieur*, lui dit Boileau, *puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens.*

II.

LE Marquis de S. Aulaire répon-

dant dans l'Académie Française , à M. le Duc de la Trimouille , qui remplaçoit le Maréchal d'Estrées , dit ingénieusement : Il me convient d'arrosér de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons , est assortie à celle de nos âges.

III.

MADAME la Duchesse Dumaine , goûtoit extrêmement le Marquis de S. Aulaire , & l'avoit attiré à sa Cour. On s'y amusoit quelquefois à ces petits jeux d'esprit , où on se fait les uns aux autres des questions où il faut répondre d'une manière ingénieuse. Un jour la Princesse proposa celui où chacun est obligé de dire son secret en particulier , à la personne qui est préposée pour le demander. Elle voulut bien elle même s'en charger. Le Marquis de S. Aulaire , qui étoit des derniers de la Compagnie , auquel son Altesse devoit s'adresser , fut assez heureux pour met-

tre le sien en quatre vers, qu'il crut qu'un homme de 90 ans, pouvoit dire à la Princesse sans lui manquer de respect. Aussi fut-il bien reçu ; & il méritoit de l'être par le tour délicat & fin de la pensée. Le voici :

La divinité qui s'amuse

A me demander un secret ;

Si j'étois Apollon ne seroit pas ma muse ;

Elle seroit Thétis & le jour finiroit.

C H A R L E S C A S T E L D E S.

PIERRE, né en Normandie ,

mort en 1743.

I.

L'ABBE' de Saint-Pierre étudioit avec M. Varignon au Collège de Caën. Frappé des dispositions qu'il avoit pour les Mathématiques, il le logea avec lui, & enfin toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mit en état de

suivre pleinement ses talens & son génie. Cependant cet Abbé Cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente, il en détacha 300 qu'il donna par contrat à M. Varignon. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup aussi par rapport aux besoins du donataire : L'un se trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

II.

L'ABBÉ de S. Pierre disoit : La seule chose que puisse faire un Ministre en faveur de sa famille, c'est de dire dans son testament : Si j'ai rendu au Roi & à l'Etat quelque service, c'est à Sa Majesté d'en marquer sa reconnoissance à ma famille.

III.

MONSIEUR de Fontenelle écrivit en 1740 au Cardinal de Fleuri, pour lui souhaiter une heureuse année. Il le félicita de la Paix qu'il venoit de conclure entre les Turcs & les Chrétiens,

& l'invitoit comme excellent Medecin des maladies des Nations , à calmer la fièvre qui commençoit à gagner en Europe les Espagnols & les Anglois. Le Cardinal lui répondit sur le même ton de plaisanterie , par une lettre obligeante , & lui disoit en raillant , qu'il faudroit que les Princes prissent quelque dose de l'elixir du projet de paix perpétuelle de l'Abbé de Saint-Pierre. M. de Fontenelle montra cet article à l'Abbé qui , croyant que le Cardinal voudroit se servir de son projet , le lui envoya avec cinq articles Préliminaires. Le Cardinal lui répondit : Vous en avez oublié un , c'est d'envoyer une troupe de Missionnaires pour y préparer l'esprit & le cœur des Princes contractans.

I V.

UN grand Ministre appelloit les projets de l'Abbé de S. Pierre : *Les rêves d'un homme de bien.*

GUIOT DESFONTAINES ,
né à Rouen.

I.

L'ABBE' Desfontaines, voulant se justifier auprès d'un Magistrat qui ne pensoit pas avantageusement de lui, le Magistrat lui dit : Si on écou-toit tous les accusés, il n'y auroit pas de coupable : Si l'on écoutoit tous les Accusateurs, repartit l'Abbé, il n'y auroit point d'innocent,

II.

L'A B B É Desfontaines, convenoit quelquefois qu'il étoit méchant. En rendant compte de la lettre de l'Ab-bé Cotin, il dit qu'il y a des choses agréables. J'en juge, continue-t'il, avec compétence pouvant me glorifier de me connoître un peu en ce genre, suivant le proverbe qui dit :

Marchand

Marchand d'oignon se connoît en ciboule.

III.

ON a prétendu que l'aigreur de l'Abbé Desfontaines contre l'Académie , venoit de ce que cet auguste Corps avoit refusé la défense de Racine , que ce critique avoit entreprise contre quelques remarques de Grammaire de l'Abbé d'Olivet.

IV.

LORSQUE M. l'Abbé Prevot publia la traduction des lettres familières de Cicéron , il en fit présent à l'Abbé Desfontaines qui lui écrivit : Je fais cas de votre ouvrage : J'en ferai un extrait comme il faut : Vous me pardonnerez bien si j'y fais quelques remarques critiques. Alger mourroit de faim , si Alger étoit en paix avec tout le monde.

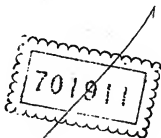
V.

MONSEUR l'Abbé d'Olivet a fort bien dit, à l'occasion de ses démêlés avec l'Abbé Desfontaines : Je suis fort étonné que l'Abbé Desfontaines me poursuive si fort, il n'y a point de rivalité entre nous. Je travaille à faire honneur aux morts ; lui de son côté, il s'applique à déchirer les vivans.

VI.

L'ABBÉ Desfontaines dit encore M. l'Abbé d'Olivet, tantôt loue, tantôt blâme, non-seulement le même Auteur, mais le même ouvrage ; tellement qu'occupé depuis dix ans, à nous faire les portraits de tant d'Auteurs ; il n'a jamais fait que le sien.

FIN.





A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier , un manuscrit qui a pour titre *Anecdotes Littéraires , &c.* Je crois qu'on peut en permettre l'impression. Fait à Paris ce deux Juillet 1749.

D E C A H U S A C.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , grand Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers

qu'il appartiendra , S A L U T. Notre
amé LAURENT DURAND, Libraire
à Paris : Nous a fait exposer qu'il dé-
sireroit faire imprimer , & donner au
Public un ouvrage qui a pour titre,
Anecdotes Littéraires ; s'il nous plai-
soit lui accorder nos Lettres de Per-
mission pour ce nécessaires : A CES
CAUSES, voulant favorablement trai-
ter l'Exposant : Nous lui avons per-
mis & permettons par ces Présentes,
de faire imprimer ledit ouvrage en un
ou plusieurs volumes , & autant de
fois que bon lui semblera , & de le
vendre, faire vendre & débiter par
tout notre Royaume pendant le tems
de trois années consécutives , à comp-
ter du jour de la date des Présentes :
Faisons défenses à tous Imprimeurs,
Libraires ; & autres personnes de
quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance : A la charge que ces Présen-
tes seront enregistrées tout au long sur
le Registre de la Communauté des Im-

primeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele, sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur DAGUESSEAU, Chevalier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires en notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notre très-cher & féal Chevalier ledit Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Pré-

fentes : Du contenu desquelles , vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant , & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Décembre , l'an de grace mil sept cent quarante-neuf , & de notre Regne le trente - cinquieme. Par le Roi en son Conseil, TESSIER.

*Registré sur le Registre XII. de la
Chambre Royale des Libraires & Im-*

6.10.25

455
*primeurs de Paris , N^o. 378. fol. 257.
conformément aux anciens Réglemens ,
confirmés par celui du 28. Février 1723.
à Paris ce 31. Décembre 1749.*

LÉGRAS, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve DELATOUR.





